







RECHERCHES PHILOSOPHIQUES SUR LES ÉGYPTIENS ET LES CHINOIS;

NOUVELLE ÉDITION.

TOME PREMIER,

DEUXIEME PARTIE.

RECHERCHES PHILOSOPHIQUES SUR LES ÉGYPTIENS ET LES CHINOIS.

*Par M. de P.*** Auteur des Recherches sur les Américains.*

NOUVELLE ÉDITION,

Revue par l'Auteur & augmentée d'une Table des Matieres.

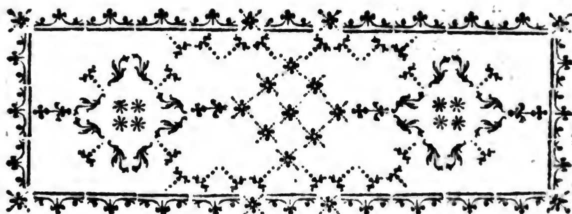
TOME PREMIER,

DEUXIEME PARTIE.



A BERLIN,
Chez G. J. DECKER, Imprimeur du Roi.
M. DCC. LXXIV.





SECONDE PARTIE.

SECTION IV.

De l'état de la Peinture & de la Sculpture chez les Egyptiens, les Chinois & tous Orientaux en général.



QUand on suppose que deux peuples ont eu une origine commune, alors il est nécessaire d'examiner quel a été chez eux l'état des Beaux-Arts. Mais cet examen, qui semble devoir se borner à une simple comparaison de quelques monuments connus, embrasse tant de choses, & tient à tant de rapports, que pour bien développer ce sujet, il faut absolument connoître les causes, qui ont empêché tous les Orientaux de faire des progrès sensibles dans la Peinture & dans la Statuaire.

D'abord il convient de bien obſerver qu'il y a infiniment plus d'analogie qu'on ne l'a jamais cru, entre la maniere dont les Orientaux peignent; & la maniere dont ils parlent. Voici ce qui le prouve.

Dès qu'il y eut des Peintres dans les villes Grecques de l'Europe, & dans les villes Grecques de l'Aſie, on remarqua une ſi grande différence entre leurs ouvrages, que cela fit diviſer la Peinture en deux genres: l'Helladique & l'Aſiatique. (*)

Dès qu'il y eut des Orateurs dans les villes Grecques de l'Europe & dans les villes Grecques de l'Aſie, on remarqua une ſi grande différence entre leurs ouvrages, que cela fit diviſer l'Eloquence en deux genres: l'Attique & l'Aſiatique. (**) Ainſi la même cauſe produiſit la même diſtinction par rapport à l'art de peindre & par rapport à l'art de parler.

Il faut donc rechercher avant tout l'origine de ce que nous nommons le ſtyle Oriental; puiſqu'il n'eſt pas moins remarquable dans les tableaux, que dans les vers & dans la proſe.

Les modernes s'imaginent, que c'eſt un effet de la ſervitude, qui rend l'eſprit

(*) *Pline, Lib. 35, cap. 10.*
(**) *Quintil. Inſtitut. Orator. Lib. XII, cap. 9.*

de l'homme faux, qui dégrade ſon ame, qui inſpire aux eſclaves des expreſſions peu naturelles, & qui dicte aux maîtres des termes ampoulés. Mais cette opinion eſt ſi éloignée de la vérité, qu'elle ne mérite point qu'on la réfute : car ce défaut ne ſe fit que trop ſentir dans les productions des Orateurs, qui parloient dans les villes libres de l'Aſie. Santra avoit de ſon temps propoſé là-deſſus un ſyſtême beaucoup plus ingénieux, mais également chimérique; & on ne ſauroit à cet égard adopter d'autre ſentiment que celui de Quintilien, qui a très-bien vu que le ſtyle Oriental ne peut avoir ſa ſource que dans les organes & dans l'inſtinct de ceux qui parlent, & de ceux qui écoutent : *dicentium & audientium naturæ.* A cet obſtacle, qui réſulte de la diſpoſition des organes, il peut s'en joindre beaucoup d'autres, qui proviennent des mœurs, de la religion, & de la forme d'un gouvernement arbitraire. J'expliquerai comment le monſtre du Deſpotiſme influe ſur les Arts, & comment il influe encore ſur les Métiers.

On croit que les philoſophes de ce ſiécle ont trop étendu la force du climat par rapport aux productions du genie; mais il eſt aiſé de s'appercevoir que les Anciens l'étendoient bien d'avantage, puiſqu'ils avoient imaginé une différence preſque infinie en

tre l'air de l'Attique & l'air de la Béotie; quoique ces deux petites contrées fuſſent préciſément limitrophes. Il eſt vrai que la plûpart des ſtatues, qu'on voyoit à Thebes en Béotie, avoient été exécutées par des Artiſtes étrangers, comme Pauſanias le dit: mais il eſt vrai auſſi que les Thébains avoient fait une loi dont Pauſanias n'a point parlé, & qui me paroît avoir été bien plus pernicieuſe que leur climat. Ils mettoient à l'amende les Peintres & les Sculpteurs qui travailloient mal; (*) & par-là ils avoient découragé les uns & les autres. Cette loi péchoit ſinguliérement contre la nature des choſes: il s'agiſſoit de récompenſer les bons ouvriers, & non pas de punir les mauvais: car ceux-ci étoient déjà aſſez punis par leurs propres ouvrages. Cet exemple prouve qu'il ne faut pas ſéparer abſolument les cauſes phyſiques des cauſes morales. Si l'on inſtruiſoit à Rome des Enfants Chinois dans les principes du deſſin, ils parviendroient à faire des tableaux moins ridicules que ceux dont on a orné la Pagode d'*Emoui*; mais on y reconnoîtroit toujours le goût des Aſiatiques. C'eſt ainſi qu'en liſant Séneque, Lucain, Martial & Florus, on s'apperçoit d'abord que ces écrivains étoient

[*] *Elien, Hiſt. diverſ. Lib. IV. cap. 4.*

originaires de l'Eſpagne: car de tous les peuples de l'Europe les Eſpagnols ſont ceux, qui ont le plus conſtamment approché du ſtyle Oriental, qui a auſſi ſes nuances & ſes variétés. Lorſque les Kalifes firent fleurir les ſciences, les Arabes écrivirent d'une maniere beaucoup moins ampoulée qu'aujourd'hui; mais ils n'ont jamais écrit, même ſous les Kalifes, d'une maniere naturelle.

Si je n'avois point tant de choſes à dire, j'aurois pu entrer dans plus de détails en parlant de chaque peuple de l'Aſie en particulier: mais il a fallu quelquefois négliger les détails pour s'attacher à ce qu'il y a d'eſſentiel, afin de renfermer dans un chapitre ce qui pourroit remplir un livre. Il eſt triſte qu'on ait perdu en grande partie l'hiſtoire des Arts de l'Egypte: tous les débris qu'on peut en recueillir, ne forment encore qu'un corps mutilé; mais qui excite l'admiration, & qui prouve mieux que tous les raiſonnements, l'ancienneté de notre Globe.

Pline eſt tombé dans une contradiction impardonnable, lorſqu'il a ſoutenu que l'art d'écrire avoit été connu de toute éternité, & lorſqu'il a nié que l'art de peindre eût été exercé en Egypte depuis ſix mille ans, qui ne ſont rien en comparaiſon d'un temps immémorial. Platon ne trouvoit aucune

difficulté à croire, que les Egyptiens s'appliquoient à la Peinture depuis dix mille ans (*). Je n'ignore point ſans doute, que Platon étoit un très-mauvais Chronologiſte, puiſqu'il ne ſavoit pas même la Chronologie de l'hiſtoire de ſon propre pays, comme les Grecs le lui ont reproché eux-mêmes avec la plus grande raiſon. Mais tout homme raiſonnable avouera qu'il ne faut point diſputer ici ſur un jour ou ſur un mois, comme s'il s'agiſſoit de l'inſtitution des Olympiades ou de l'époque de la priſe de Troye. Car enfin, la naiſſance des Arts n'eſt point un événement momentané : c'eſt une ſuite de pluſieurs circonſtances, qui peuvent occuper un grand nombre de ſiécles. La premiere colonie, qui deſcendit de l'Ethiopie dans la Thébaïde, apporta avec elle une eſpece d'écriture Hiéroglyphique : ainſi avant même que l'Egypte ait été un pays habité ou habitable, le deſſin avoit déja fait quelques progrès chez les Ethiopiens, dont les Gymnoſophiſtes ou

(*) *De legibus, dialog. II.*

Il faut obſerver que Platon a eu grand ſoin d'avertir que les dix mille ans, dont il nous parle, ne ſont pas donnés pour une forme de nombre vague ou indéterminé ; mais qu'il s'agit réellement d'un laps de temps indiqué avec préciſion. Là-deſſus on a cru que ce paſſage étoit contredit par un autre, qu'on lit dans ſon TIMÉE ; mais ſi la choſe en valoit la peine, je pourrois prouver que Platon n'eſt tombé dans aucune contradiction.

les Prêtres poſſédoient ſûrement des annales ; mais il n'y a jamais eu au Monde des livres qui ſe ſoient plus perdus que ceux-là, & dont on doive regretter plus ſincérement la perte.

On voit donc par-tout ceci combien il ſeroit ridicule de vouloir aller dans une telle nuit, dans un tel éloignement fixer l'origine de la Peinture chez les Egyptiens, qui diſoient que leur Roi *Thotſorthrès* ſe plaiſoit déjà à cet Art, ou tout au moins à la déliénation des Hiéroglyphes dans un temps où la Grece & le reſte de l'Europe étoient encore couverts de forêts, à l'ombre deſquelles quelques Sauvages mangeoient du gland.

Quand Platon fait dire par un interlocuteur anonyme de ſes Dialogues qu'on voyoit en Egypte des peintures faites depuis dix mille ans, il faut obſerver, que des couleurs appliquées dans toute leur pureté naturelle, contre les parois des grottes de la Thébaïde, pourroient y réſiſter pendant un tel laps de ſiécles. Car moins on mêlange les couleurs natives, c'eſt-à-dire, celles qui ne ſont tirées ni du regne végétales, ni de l'animal, & moins elles s'alterent dans les endroits où les rayons du Soleil ne pénétrent pas : or, ils n'ont jamais pénétré dans les excavations, dont il s'agit ici, & où l'on diſtingue des tein-

tes d'un beau rouge, & d'un bleu particulier, qui paroît avoir été fort différent du bleu d'Alexandrie [*cæruleum Alexandrium*]. Il faut obſerver encore que la terre de la Thébaïde ne tremble preſque jamais, qu'il ni pleut preſque jamais; & que les plus anciens appartements taillés dans le roc, y ſont encore aujourd'hui extrêmement ſecs, ſans même qu'on y apperçoive la moindre apparence de nitre ou de ſalpetre attaché aux voûtes.

Si l'excavation, qu'on a nommée la *grotte Hiéroglyphique*, eſt actuellement fort endommagée, cela provient des efforts des Arabes qui l'ont percée, & non des injures du temps. Ce qu'il y a de bien certain, c'eſt que les couleurs ont duré juſqu'à nos jours dans quelques ſépultures royales de *Biban-el-Moluk*, leſquelles ont été creuſées, ſuivant moi, fort long-temps avant qu'on eût bâti les Pyramides, & même celles de *Hauara* & d'*Illahon*, qu'on regarde comme les plus anciennes, à en juger par leur dégradation, & par l'endroit où elles ſont ſituées.

M. Winkelman & l'Abbé de Guaſco ont fait chacun un ſyſtême ſur les cauſes, qui doivent avoir empêché, ſelon eux, les Egyptiens de devenir de grands Peintres, & de devenir encore de grands Sculpteurs. Mais il ſemble que ces deux écrivains ont plu-

tôt imaginé les obſtacles, qu'ils n'ont été les découvrir dans les monuments authentiques de l'Egypte, où l'ignorance de l'Anatomie n'a pas été auſſi profonde qu'ils le ſuppoſent. Ont ſait même que des Souverains de ce pays avoient fait diſſéquer des corps humains, pour connoître l'origine de certaines maladies, dont on ignore encore aujourd'hui le véritable remede. D'ailleurs Manéthon étoit trop inſtruit, pour avoir voulu choquer toutes les traditions & toutes les idées reçues, en rapportant, dans ſon Hiſtoire, qu'un ancien Roi d'Egypte avoit lui-même écrit un livre ſur l'Anatomie, ou] plus probablement ſur l'art d'embaumer, qui étant exercé ſur des corps humains des deux ſexes & de tous les âges, & ſur vingt à trente différentes eſpéces de bêtes, avoit procuré à cet égard plus de connoiſſances aux Egyptiens, que n'en poſſédent de nos jours les nations de l'Afie, qui vivent ſous de climats fort chauds, où la corruption rapide des cadavres inſpire de l'horreur pour de telles recherches, qu'on ſait même n'avoir pas été portées fort loin en Eſpagne.

Au reſte, qu'on on accorderoit, que l'ignorance des Egyptiens dans l'Anatomie, a été auſſi réelle qu'on le prétend, cela n'auroit pu engager leurs ſtatuaires à n'exprimer ſouvent ni les muſcles, ni les nerfs, ni les

veines, ni les os; puisque ces parties sont assez sensibles aux yeux de ceux mêmes, qui n'ont jamais vu disséquer des corps. La vérité est, que ce peuple imprima à tous ses ouvrages un caractere de dureté, & qu'en rendant un culte à tant d'objets, il n'en rendit jamais aux Graces. Il faut convenir néanmoins, que les individus vivants, qui devoient servir de modeles aux Artistes, étoient formé de la maniere dont j'ai tâché de les dépeindre dans la seconde Section de ces recherches. Et comme la nature n'y avoit pas accordé les charmes de la beauté à ce sexe, qui ne lui demande autre chose par tous ses vœux, on croira aisément que les hommes y avoient encore été beaucoup moins favorisés. Leur démarche paroît être dans les monuments, comme celles des Coptes modernes, c'est-à-dire pesante & gênée. Je ne sais comment on a pu s'imaginer qu'il y a eu de véritables Egyptiens assez prévenus en leur faveur, pour aller disputer le prix de la lutte & du pugilat aux jeux Olympiques: car ces athletes, qui vinrent des bords du Nil à Olympie, étoient des Grecs d'Alexandrie & d'Arsinoé; encore furent-ils tous mis à l'amende par les directeurs des jeux, pour avoir joint la subtilité à l'adresse. Il faut en dire autant de ces enfants, dont il est parlé dans les Poésies de Stace & de Martial, & que les

Romains recherchoient ſinguliérement à cauſe de leur vivacité & de leurs ſaillies : ils n'étoient pas nés de parents Egyptiens, mais iſſus de quelques malheureuſes familles Grecques, établies à Naucrate ; ou dans les environs du Lac Maréotis, & qui commerçoient de leur propre poſtérité ; ce que jamais les vrais habitants de l'Egypte n'ont fait, & ils ne le font point encore ; auſſi Louis XIV ne put-il parvenir à attirer à Paris les enfants de quelques pauvres Coptes, malgré toutes les promeſſes que leur fit le Conſul de France au Caire.

Quoique les Egyptiens, dit Schweigger, n'épouſent plus leurs ſœurs, ils n'en ſont pas moins un peuple très-laid, & qui reſſemble, ajoute-t-il, à ces brigands hideux, qui ont parcouru l'Europe ſous le nom de Bohémiens (*). Mais nous avons déjà fait voir qu'on n'a contracté des mariages inceſtueux en Egypte que depuis la conquête d'Alexandre ; & il y a treize ou quatorze cents ans qu'on n'en contracte plus, ſans que les facultés corporelles ſe ſoient perfectionnées dans les deux ſexes, d'où il réſulte que ces unions n'ont eu aucune influence en tout ceci, ſinon peut-être de diminuer un peu la population : car il me paroît que les Ptolémées eurent conſtamment un petit nom-

(*) *Reis-Beſchreibunt. Lib. III. cap. XVIII.*

bre d'enfants de leurs mariages avec leurs ſœurs, & Philadelphe n'en eut point du tout d'Arſinoé; ce qui a pu néanmoins provenir de quelque cauſe purement morale.

Nous ne faiſons point un crime aux Sculpteurs Egyptiens, parce qu'ils n'ont connu d'autres beautés que celles de leurs pays; mais on leur imputera toujours de n'avoir point copié la Nature comme elle s'offroit à eux. Car enfin, l'eſpece humaine n'y eſt pas ſi difforme qu'ils l'ont quelquefois repréſentée, en plaçant les oreilles beaucoup plus haut que le nez, comme on le voit par un Harpocrate, qui doit ſe trouver actuellement en Angleterre; & pluſieurs ſtatues Egyptiennes, qu'on connoît à Rome & dans ſes environs, ſont monſtreuſes par le même défaut, & ſur-tout une tête de la vigne Altieri. Que veulent donc dire ceux, qui aſſurent que les Artiſtes de ce pays ont été ſi ſéveres ſur l'article des proportions, qui concernent auſſi bien la diſtance exacte d'un membre à l'autre, que la grandeur reſpective de chaque partie? Je crois que c'eſt Diodore de Sicile, qui a donné lieu à tout cela en attribuant aux Egyptiens la méthode de faire des ſtatues par morceaux rapprochés, & qu'on tailloit d'avance avec beaucoup de juſteſſe; mais c'eſt vraiſemblablement une fable qu'il a inventé, ou qu'on lui a fait accroire; car il n'exiſte rien de tel dans

cette prodigieuſe quantité d'antiques Egyptiens qu'on a recueillis de nos jours en Europe. Une ſtatue en gaîne achetée au Caire par M. de Maillet, & qu'on ſoupçonne avoir paſſé enſuite dans le Cabinet du Comte de Caylus, eſt, à la vérité, de trois pieces de marbre différentes en couleurs; mais cela n'a abſolument aucun rapport au procédé dont parle Diodore (*). L'un des coloſſes, qu'on voit dans la Thébaïde en avant de *Medinet Habu*, n'a pas non plus été travaillée par pieces rapprochées dans le ſens de cet Auteur. Car les pierres y ſont rangées par aſſiſes, dont on en compte diſtinctement cinq. (**) Et c'eſt malgré eux que les Egyptiens ont exécuté cette figure de la ſorte: car celle, qui n'eſt qu'à trente pas plus au Sud, n'a jamais été faite que d'une ſeule pierre, d'où il ſuit qu'ils n'ont pu ſe procurer à la fois deux blocs aſſez énormes pour cette entrepriſe: & c'eſt déjà beaucoup qu'ils en ayent trouvé & tranſporté un ſeul de cette dimenſion. Il convient d'obſerver ici que M. Jablonski & le Chancellier Mosheim, n'ont ſçu s'accorder entr'eux au ſujet d'un de ces coloſſes dont on vient de faire men-

[*] *Bibliot. Lib. II.*
Léon Alberti n'a point dû faire de grands efforts de génie pour découvrir la méthode d'exécuter une ſtatue en deux endroits différents, comme l'iſle de Paros & Carrara.

(**) *Pococke, Deſcript. of de Eaſt, B. II, cap. 3.*

tion : celui, qui eſt le plus mutilé, & dont on a chargé les pieds d'inſcriptions Grecques & Latines, doit être, ſuivant M. Jablonski, la véritable ſtatue vocale de *Memnon* ou d'*Aménophis*, dont il eſt tant parlé dans l'antiquité (*); & je ne trouve que des conjectures très-vagues, très-peu fondées dans tout ce qu'on allégue pour combattre ſon ſentiment. On verra, en liſant la Section qui traite de l'Architecture, combien il y a eu en Egypte de ſouterrains, de grottes, de galeries percées dans cette couche de pierre calcaire, qui y porte la terre végétale, dont la profondeur n'eſt ſouvent que de trois ou quatre pieds : or comme nous ſavons & par la connoiſſance du local, & par le témoignage de Pauſanias, que la ſtatue vocale n'étoit point fort éloignée de l'entrée des cryptes, il eſt plus que probable qu'un rameau de ces ſouterrains paſſoit directement ſous le piédeſtal ; de ſorte qu'il ne s'agiſſoit que de frapper contre le roc avec un inſtrument de métail pour faire réſonner le *Memnon* ; & ce qui décele entiérement cet artifice c'eſt que le ſon ne partoit pas de la tête, comme l'inſinue Philoſtrate (**), mais de la plinthe ou du trône où la figure étoit aſſiſe. Quand on perdu la

(*) Voyez ſon Traité de *Memnone Græco & Ægypt. hujuſque celeberrimâ in Thebaïde ſtatuâ.*

(**) *Vita Apollon. Lib. VI. cap.* 3.

connoiſſance de ce ſouterrain, on a vu ceſſer auſſi ce phénomene. Je ſais bien qu'un Savant a propoſé là deſſus une autre explication, où il n'admet que la force des rayons du ſoleil, & l'arrangement ſingulier des pierres (*); mais on ſe diſpenſera de réfuter cette opinion bizarre, qui, pour applanir une difficulté, en fait naître mille autres. L'excavation pratiquée ſous la baſe du coloſſe, dont je viens de parler, n'eſt point une choſe ſans exemple, car ſous la ſtatue d'ivoire d'Eſculape à Epidaure on avoit également creuſé un puits, qui paroît plutôt avoir ſervi à favoriſer quelque fraude pieuſe qu'à entretenir l'humidité de l'ivoire, comme on tâchoit de le perſuader aux étrangers. Le Chancelier Mosheim penſoit que les Prêtres de Thebes ayant perdu l'ancienne ſtatue de *Memnon*, en firent réſonner une autre ſous le regne de l'Empereur Domitien, pour oppoſer ce prétendu miracle aux progrès du Chriſtianiſme; mais c'eſt réelle-

(*) Voyez *Mémoire ſur les Obéliſques par le Pere G... de l'Oratoire.*

L'Abbé Gedoyn dit, dans ſa traduction de Pauſanias, tom. I. pag. 203, qu'il ſortoit du Coloſſe de Memnon *un ſon tel que celui des cordes d'un inſtrument de Muſique, lorſqu'elles viennent à ſe caſſer.* Il y a dans le texte *Chitharas y Lyras*, ce qui déſigne plus poſitivement le ſon des cordes qui rompent ſur une Cithare ou une Lyre. La caiſſe de pierre, qui eſt dans une des ſales ſépulcrales de la grande Pyramide, retentit ſur un ton à peu près ſemblable, lorſqu'on la frappe avec un inſtrument de métal,

ment porter trop loin l'audace de deviner dans l'Hiſtoire de l'Egypte, où le prémier Ordre ſacerdotal avoit été ruiné long-temps avant qu'il fut queſtion du Chriſtaniſme dans le Monde. Il eſt vrai que les inſcriptions, dont on a chargé les pieds de *Memnon*, ne remontent point à une époque plus reculé que le regne de Domitien, mais cela ne prouve autre choſe, ſinon que les étrangers, qui virent ce monument dans des temps antérieurs, ne jugerent point à propos d'y écrire leur nom, comme quelques voyageurs d'Europe ont gravé le leur au ſommet de la plus haute des Pyramides.

Pierius dit, dans le quarante-neuvième livre de ſes *Hiéroglyphiques*, qu'il eſt très-croyable que les Sculpteurs Egyptiens affectoient de donner aux ſtatues un grand air de ſimplicité, pour ne point entraîner le peuple dans l'Idolatrie: Mr. Winkelman ſoupçonne même qu'il exiſtoit à cet égard une loi poſitive, qui les gênoit toutes les fois qu'il étoit queſtion de repréſenter des figures humaines; tandis qu'on leur accordoit une liberté ſans bornes par rapport aux repréſentations des animaux (*), parmi leſquels

[*] Il cite dans ſon ouvrage Allemand intitulé *Geſch. der Kunſt*, le grand Sphinx en baſalte de la vigne Borgheſe, les deux Lions du Capitole, & deux autres de la *Fontana felice*, dont les contours ſont aſſez beaux. Caſanova cite d'autres Lions Egyptiens qui ſont à Dresde; mais il n'eſt pas prouvé que tous ces monuments ſoient du premier ſtyle.

il compte auſſi les Sphinx, dont il a examiné toutes les parties avec beaucoup plus d'attention qne ne l'avoit fait Bélon. Et on ſait qu'il y a découvert les marques caractériſtiques des deux ſexes ; c'eſt-à-dire celles du Lion, & celles de la Vierge, leſquelles ſe trouvent plus en avant vers la poitrine. Cette bizarrerie, dont perſonne n'a pu juſqu'à préſent deviner la cauſe, dérivoit de la doctrine myſtique, dans laquelle on enſeignoit que la Divinité eſt Hermaphrodite, pouvant tout créer, tout extraire d'elle même ; & les Sphinx ſont des emblêmes de la Divinité, que les Egyptiens n'ont jamais repréſentée de la maniére dont Euſebe décrit une ſtatue du Dieu *Cneph* : auſſi M. Jablonski a-t-il prouvé qu'Euſebe s'eſt trompé en cela groſſiérement (*).

Il ne vaut pas la peine de parler ici de l'appréhenſion de Piérius au ſujet de l'Idolatrie ; mais il faut dire qu'on ne trouve aucun paſſage déciſif dans les Anciens touchant cette prétendue loi, qui obligeoit les Sculpteurs de travailler ſimplement, & ſans aucun fini les ſtatuts d'hommes. Tout ce qu'on peut inférer des expreſſions de Sinéſius & de quelques autres, ce que les Prêtres ne permettoient point aux Ouvriers de s'écarter de l'attitude adoptée par rap-

---

(*) *Pantheon Ægypt. Tom. I. p. 94.*

port aux ſimulacres, qui avoient quelque connexion avec le culte Religieux : on les repréſentoit ordinairement avec les pieds joints, moins par la raiſon qu'en allégue Héliodore (*), que parce que c'étoit un uſage antique, dont je tâcherai d'expliquer l'origine.

L'art d'embaumer paroît avoir été inventé en partie par les Ethiopiens, qui ne renfermoient pas leurs plus précieuſes momies dans des caiſſes de bois, mais ils les enveloppoient d'une matiere diaphane, que les Grecs comme Hérodote, Diodore, Strabon & Lucien, ont pris pour du verre, quoique ce ſemble avoir été réellement une réſine tranſparente, à peu près de la même nature que l'Ambre jaune, qui conſerveroit auſſi-bien des cadavres humains, qu'elle conſerve des cadavres d'inſectes, ſi l'on avoit le ſecret de la fondre & de la préparer. Les Egyptiens qui ne trouvèrent point de telle ſubſtance dans leurs pays, furent obligés de faire pour les momies des caiſſes de bois (**), & ce fut enſuite ſur ces caiſſes

(*) *Æthiopic. Lib. III.*

[**] Les Egyptiens ont fait auſſi, pour conſerver les momies, des caiſſes de verre, telle que celle où repoſoit le corps embaumé d'Alexandre de Macédoine. Ils en ont fait de marbre blanc, de marbre noir, de baſalte & de pierre de touche, [*Lapis Phalaris*; telle que celle qu'on voit en France au château d'Uſſé dans la Touraine, & dont on trouve une deſcription à la page 329 du *Recueil d'Antiquités dans la Gaule*, par M. de la Sauvagere, qui dit que

mêmes qu'ils copièrent les premieres ſtatues, qui ſe trouvèrent toutes taillées comme des figures emmaillotées. Quand on vouloit leur communiquer un peu plus de vie, en écartant les langues, ou ce qui en tenoit la place, on laiſſa toujours les pieds joints, comme ils le ſont dans le coloſſe de *Memnon*, dont j'ai parlé. C'eſt ainſi que cet uſage s'établit, & les Prêtres le conſacrerent uniquement pour les ſymboles de la religion.

Ils avoient preſcrit auſſi une maniere de repréſenter la *Neitha* ou la Minerve, qui ne devoit pas être debout. Mais avouons qu'il eut été trés-aiſé à un habile Statuaire de faire une belle Minerve aſſiſe. Et au lieu de croire que de telles entraves ayent pu rétrecir le génie des Artiſtes, nous penſons au contraire que des Artiſtes n'ont pas eu aſſez de génie pour vaincre de telles difficultés. La ſtérilité des idées exiſte toujours dans l'ouvrier avant que d'exiſter dans l'ouvrage; & quand en un laps de pluſieurs ſiécles il ne paroît point d'homme auquel les talents donnent aſſez d'autorité pour lui faire ſecouer le joug des préjugés, c'eſt une preuve que les Arts y ſont enchaînés par des cauſes invincibles. D'ailleurs on verra par la ſuite

---

les Egyptiens n'embaumerent plus les corps après la conquête de Cambyſe; mais il y a en cela une erreur de pluſieurs ſiécles, puiſqu'ils continuerent à embaumer probablement juſqu'au régne de Théodoſe.

qu'une continuelle répétition de quelques formes données eſt un défaut commun aux Orientaux, qui s'aſſujettiſſent à des contours qu'ils connoiſſent, ſans apprendre à varier les effets d'un Art dégénéré ſous leurs mains en routine. On s'apperçoit, auſſi, que ce ſont toujours les mêmes tropes ou les mêmes figures, qui reviennent ſans ceſſe les unes après les autres dans le ſtyle Aſiatique, & ſi les Auteurs y font à chaque inſtant uſage de comparaiſons, cela provient de leur imagination déréglée, laquelle embraſſe pluſieurs objets à la fois, lorſqu'il ne s'agit que d'un ſeul objet ; de ſorte que chez eux la confuſion réſulte de ce qu'ils prennent pour la clarté.

On a extrêmement blâmé les Egyptiens ; parce que l'on s'eſt imaginé qu'ils avoient rendu toutes les profeſſions héréditaires dans de certaines familles : on a cru même que les Peintres & les Sculpteurs étoient du nombre de ceux qui devoient continuellement ſuivre l'état de leurs peres, ſans pouvoir en choſir aucun autre. M. Goguet paſſe pour avoir écrit des choſes très-judicieuſes, lorſqu'il a tâché de démontrer, que ce fatal uſage y avoit porté aux beaux Arts un coup mortel. Mais il eſt étonnant que perſonne ne ſe ſoit apperçu que cet uſage n'a jamais exiſté, & qu'il n'en a même jamais été queſtion.

Il eut été impoſſible d'occuper toujours les familles Egyptiennes, qui ne ſeroient appliquées qu'à peindre, à ſculpter & à graver. Si avec cela elles avoient eu encore le malheur de procréer beaucoup d'enfants, la plupart auroient dû mourir de faim faute d'ouvrage. Une telle inſtitution n'eſt praticable à la rigueur, que là où les Souverains ont des atteliers qui leur appartiennent en propre, comme on verra dans l'inſtant que preſque tous les Deſpotes de l'Aſie en ont. Soit qu'on travaille dans ces atteliers, ſoit qu'on n'y travaille pas, les ouvriers y reſtent toujours attachés, & on les doit nourrir exactement comme on nourrit les eſclaves.

Mais, dira-t-on, le témoignage d'Iſocrate & celui de Diodore de Sicile ſont très-poſitifs : ils aſſurent l'un & l'autre qu'en Egypte les métiers paſſoient ſans ceſſe des peres aux enfants. A cela il faut répondre que ces deux Grecs ont indubitablement été mal inſtruits. Je ſoupçonne même Diodore d'avoir copié en cela Iſocrate, qui, dans l'ombre de l'école, exerçoit beaucoup ſon imagination & fort peu ſon jugement : cette piece bizarre & inconcevable, qu'il a oſé intituler l'*Eloge de Buſiris*, décéle d'ailleurs une ignorance profonde dans l'hiſtoire de l'Egypte, où il n'y eut jamais de Roi Légiſlateur, nommé Buſiris. Ovide & Hygen, diſent, à la vérité que ce fut ſous

ſon régne qu'il ſurvint une ſéchereſſe qui dura neuf ans, & c'eſt encore là une fable groſſiere qu'on doit bien ſe garder de croire; car l'autorité d'Ovide & celle d'Hygen ſont en de telles choſes comme celle d'Iſocrate, c'eſt-à-dire, nulles.

Soit que tous les Artiſans de l'Egypte ayent été nobles, comme Diodore le prétend, ſoit qu'ils n'ayent pas été nobles, comme le veut Hérodote, il eſt ſûr qu'ils formoient un ſeul corps ou une claſſe ſéparée d'où ils ne pouvoient ſortir pour ſe faire prêtre ou ſoldat. On n'y avoit pas rendu les profeſſions héréditaires dans les familles; puiſque chacun avoit la liberté d'embraſſer celle qu'il lui plaiſoit. Il s'agiſſoit ſeulement de reſter dans la claſſe des artiſans, laquelle comprenoit auſſi, ſuivant moi, les laboureurs; & comme une loi autant admirable que ſévére n'y permettoit à perſonne d'y mendier ſous quelque prétexte que ce fut, il falloit bien que tout le monde y travaillât; & les Prêtres mêmes y avoient beaucoup plus d'occupation qu'on ne ſeroit tenté de le penſer.

De la façon dont M. Goguet croyoit que les choſes étoient arrangés en Egypte, il eût pu arriver que les familles des graveurs en pierres fines, ſe ſeroient extrêmement multipliées (*); & par là on voit aſſez que

(*) *De l'Origine des Arts & des Sciences. T. V. p. 43.*

cet Auteur n'avoit sur tout ceci que des idées très-fausses & même ridicules.

La classe militaire & la classe sacerdotale possédoient de certaines terres, qui passoient continuellement des peres aux enfants ; car les prêtres, & les soldats étoient tous contraints de se marier. Après cela il est aisé de s'imaginer qu'on ne pouvoit admettre dans l'un ou l'autre de ces corps les fils des ouvriers, ce qui eut occasionné de grands désordres, & détruit enfin l'équilibre de l'état, s'il est permis de parler de la sorte ; mais, quoique les Sculpteurs & les Peintres fussent compris parmi les artisans, ils paroissent néanmoins avoir été dans une grande connexion avec les Prêtres : car on ne sauroit douter que les Scribes sacrés ou les Grammatistes n'ayent dressé eux-mêmes la formule des inscriptions destinées à être gravées en pierre : & pour cela les Grammatistes devoient se faire instruire dans les élémens du dessin, afin de pouvoir distinguer par le seul contour les différentes especes de quadrupedes & d'oiseaux, qui entroient dans les Hiéroglyphes. M. Hasselquist, qui a examiné en Naturaliste, l'Obélisque de la Matarée, convient que chaque genre d'oiseaux y est reconnoissable.

Pour dresser ces inscriptions dont je viens de parler, les Prêtres ne se servoient que d'une plume de cette espece de jonc qui

produit le *papyrus*, & jamais d'aucun autre instrument comme Orus Apollon & Clément d'Alexandrie le disent positivement. (*)

Ainsi les caractères qu'on croit avoir été faits au pinceau sur d'anciennes toiles d'Egypte, ne sont pas sortis de la main des Scribes sacrés, mais de la main des Peintres. Et c'est en vain qu'on a voulu prouver par là que les Egyptiens écrivoient comme les Chinois, qui d'ailleurs n'ont employé pendant plusieurs siècles que de simples stylets, & l'invention des pinceaux à écrire ne remonte pas chez eux à une aussi haute antiquité qu'on se l'imagine.

On n'étoit point en Egypte comme à Rome, dans l'usage de suspendre contre les murs des temples une infinité de tableaux votifs: ceux, qui concernoient les naufrages, appartenoient & avoient toujours appartenu aux temples de Neptune; mais lorsque le culte Isiaque, débordé en Europe, y absorba presque tous les autres cultes, on adressa aussi à Isis ces tableaux-là; & c'est alors que Juvenal a pu dire avec quelque raison, que cette Déesse Egyptienne nourrissoit les Peintres d'Italie; (**) quoiqu'elle

(*) *Hieroglyphica*, *Lib. I. cap.* 36. *Stromat. VI. p.* 633.
[**] --- --- --- *Pictores quis nescit ab Iside pasci?*

qu'elle n'eût jamais nourri ceux de son pays, dont la principale occupation paroît avoir été de diaprer une espece particuliere de Fayance ou de Majorique, de faire des figures ou des personnages sur des coupes d'un verre très-précieux, de peindre les barques, les langes & les caisses des momies, & de fournir les dessins des tapis & de certaines toiles colorées. Car pour les murs des grands édifices, dès qu'ils étoient une fois enluminés, les couleurs y duroient pendant des siécles, ou pour mieux dire, elles ne s'effaçoient plus jamais ; comme on le voit par des peintures, qui existent encore dans les sépultures de *Biban-el-Moluk*, & qui sont indubitablement antiques ; tandis que beaucoup d'autres, qu'on a également prises pour telles, ont été faites par les Grecs & les Romains, ou les premiers Chrétiens qui travailloient durement, & aussi mal que les Goths.

Je doute que les Egyptiens aient eu des mordants particuliers ou des procédés secrets pour faire tenir les couleurs & la dorure sur les murs ou sur le roc vif, comme quelques Voyageurs l'ont soupçonné : car les Artistes Grecs semblent avoir connu des préparations semblables, & c'est ce qu'Isocrate, cité par Pollux, appelle *Pharmaca*. Ce terme générique désigne toutes les drogues qui étoient nécessaires à un Peintre de

l'Antiquité, si on excepte la cire dont il est fait une mention particuliere dans le même article. (*) Mais après ce que nous avons dit du climat de la Thébaïde, & du peu d'humidité de ses grottes, principalement de celles qui sont au-delà du 27me degré dans la latitude Nord, il ne faut point s'étonner qu'il y soit survenu si peu d'altération dans les couleurs. M. le Comte de Caylus dit que la maniere dont les Egyptiens les apppliquoient, n'étoit pas favorable; (**) & en effet ils les appliquoient comme presque tous les Orientaux par teintes vierges, & colorioient au lieu de peindre.

J'expliquerai dans la suite pourquoi tous ces peuples ont eu des idées fort différentes des nôtres sur la partie du coloris, qu'ils ne veulent jamais adoucir par des mêlanges, & où ils exigent constamment une extrême vivacité qui approche de l'éclat des fleurs; ce qui ne produit aucune harmonie, ni aucune illusion. Aussi depuis l'origine du Monde n'est-il point parlé dans l'Histoire des Arts d'un seul Peintre Égyptien qui se soit acquis la moindre réputation par ses ouvrages : car Antiphile & Polémon

(*) *Onomasticon, Lib. VII. cap.* 28.

[**] *Recueil d'Antiquités Egyptiennes, Etrusques, &c.* Tom. I. Le Comte de Caylus avoit une idée fort médiocre de la peinture des Egyptiens, & en cela il ne s'est sûrement point trompé.

étoient des Grecs d'Alexandrie, qui avoient appris les principes du deſſin ſous des maîtres d'Europe, & il paroît même qu'Antiphile, que Quintilien loue à cauſe de ſa facilité, avoit contracté quelque choſe du ſtyle Oriental, comme j'en juge par le goût qu'il témoigna pour les Groteſques, dont il créa en quelque ſorte le genre: car on ne ſauroit croire qu'il en eût découvert quelques traces en Egypte, où les premiers Ptolémées ne trouverent rien qui eût la forme d'un tableau portatif, ou qui en méritât le nom; & ce fut Aratus de Sicyone qui leur envoya d'abord quelques peintures qu'il avoit achetées en différents endroits de la Grece. (*) Encore cette ville d'Alexandrie au milieu d'une opulence preſque inconcevable, & au milieu d'un luxe dont il n'y a plus d'exemple ſur la Terre, fut-elle toujours aſſez pauvre en chefs-d'œuvres de ce genre; puiſqu'Auguſte, qui, après la mort de Cléopatre, pouvoit emporter toutes les dépouilles de la famille des Lagides, n'emporta qu'un ſeul vaſe Murrin, & un ſeul tableau, qui repréſentoit Hyacinthe, peint par le Grec Nicias; d'où on peut conclure qu'il ne jugeoit pas le reſte digne d'être montré dans la Capitale du Monde.

(*) *Plutarque in vitâ Arat.*

Ce fut par une corruption de goût jointe à une aveugle paſſion, que l'Empereur Hadrien témoigna tant de penchant pour les ſtatues Egyptiennes: on ſoupçonne même qu'il en fit faire des copies pour en remplir cet édifice où l'on révéroit probablement la mémoire d'Antinoüs; (*) mais avec beaucoup moins de ſcandale que dans ſon grand temple de l'Egypte, où Alexandre avoit auſſi deſiré très-ardemment de pouvoir élever un temple à Epheſtion; & on ne peut rien lire de plus abſurde que la lettre qu'il écrivit là-deſſus à un ſcélérat, nommé Cléomene, qui avoit horriblement vexé les Egyptiens; auſquels on ne rendit pas la moindre juſtice, & un temple d'Epheſtion n'étoit pas propre à les conſoler.

Il convient maintenant d'entrer dans quelques diſcuſſions touchant un paſſage remarquable de Pétrone: les plus ſavants Commentateurs, tels que Gonzale de Salas, Junius & Gronovius, qui l'ont examiné avec beaucoup d'attention, avouent qu'ils n'y ont jamais pu rien comprendre, & on ne ſauroit douter que cet aveu de leur part n'ait été très-ſincere.

Voici comme on pourroit traduire cet

[*] Parmi les ſtatues trouvées dans la maiſon d'Hadrien à Tivoli, il y en a une qu'on croit repréſenter Antinoüs: mais il y a plus d'apparence qu'elle repréſente un Prêtre Egyptien.

endroit corrompu de Pétrone. Après avoir parlé de la décadence des Sciences, il s'exprime en ces termes : » La Peinture a » eu auſſi, dit-il, un autre ſort, depuis que » la hardieſſe des Egyptiens a réduit cet » Art ſi étendu en un abrégé. »

Pictura quoque alium exitum fecit, poſtquam Ægyptiorum audacia tam magna Artis compendiariam invenit.

Pour réſoudre cette énigme, on a propoſé bien des conjectures ; mais je crois que M. Caſanova eſt le ſeul qui ſe ſoit imaginé que Pétrone a prétendu par-là faire l'éloge des Artiſtes de l'Egypte, & nous inſpirer la plus haute idée de leur adreſſe : (*) il ſe ſeroit beaucoup moins trompé, s'il avoit ſoutenu préciſément le contraire. D'autres penſent qu'il s'agit ici d'une manufacture de tapiſſerie, établie à Alexandrie ou à Memphis, & dirigée vraiſemblablement par des Grecs, où l'on exécutoit au métier des tapis ſupérieurs en beauté à tous ceux qu'on avoit faits juſqu'alors à l'aiguille dans la Perſe & dans l'Aſſyrie. Le métier réduiſoit, dit-on, en abrégé ce qui coûtoit un travail & un temps infini aux femmes de l'Aſie, qui ne ſavoient que broder. Mais en vérité, Pétrone étoit trop inſtruit dans les différentes parties des Arts,

---

[*] *Traité des différents monuments antiques, p. 15.*

pour avoir confondu la *Stromatechnie* ou la Tapisserie pratique avec la Peinture : on ne connoît pas même d'Ancien, qui soit tombé dans une telle confusion de mots & d'idées.

Il n'est pas question non plus des toiles peintes de l'Egypte, pour lesquelles on ne se servoit que d'une seule teinture fonciere, que les alkalis & les acides, dont les étoffes étoient imbibées, changeoient en trois ou quatre couleurs différentes : ce qui n'abrégeoit pas du tout le travail ; puisqu'il falloit tracer d'avance les figures avec des plumes ou des pinceaux, afin de distribuer exactement les liqueurs caustiques & alkalines dans les endroits où elles devoient opérer leur changement. Quoique le voile d'Isis, si célebre dans l'Antiquité, (*) paroisse avoir été fait par un procédé semblable, il faut observer néanmoins que ces toiles peintes de l'Egypte, péchoient par un grand défaut ; en ce qu'on ne pouvoit y ménager aucun fond blanc ; car il étoit impossible d'employer la cire dans une teinture à chaud, & même bouillante.

Ceux, qui comme Christius ont cru approcher le plus du véritable sens de Pétrone, supposent qu'il a voulu désigner une

(*) Voyez *le Moine de Melanophoris ad calcem Harpocratis Cuperi*, p. 260.

maniere de peindre les murailles des appartements en Arabeſques ou en feuillages, (*) d'une façon très-rapide, & très-heurtée, qui a toujours été propre aux peuples Orientaux.

Sous l'horrible régne de Néron, les Arts effrayés commencerent à quitter l'Italie comme ils quittent tous les Etats deſpotiques : les progrès du mauvais goût furent fort ſenſibles, & on penſe que ce fut alors qu'on y fit ſur-tout uſage de cette eſpece de décoration venue originairement de l'Egypte. Les Romains ne vouloient plus entendre parler de ces grands Peintres, qui employoient cinq ou ſix ans à faire un tableau, comme Protegene : ils ne recherchoient que des enlumineurs, qui travailloient très-vîte, mais très-mal & d'une manière tout-à-fait fantaſtique. Et voilà pourquoi *la plûpart des Arabeſques mêlées d'Architectures qu'on a découvertes à Herculanum, ſont auſſi ridicules*, dit Mr. Cochin, *que les deſſins Chinois.* (**) Je ſais qu'on peut peindre très-rapidement de telles Arabeſques, dès que la main s'y eſt une fois accoutumée par la pratique ; mais je nie que ce genre, quelque médiocre

(*) C'eſt ce qu'on nomme en Italie, *Fogliatura antiquaria, groteſcha.*

[**] *Obſervations ſur les Antiquités de la ville d'Herculanum, p.* 50.

qu'il soit, puisse être nommé l'*abrégé de la Peinture*. Il me paroît fort probable, que le passage de Pétrone ne concerne ni directement ni indirectement les Egyptiens, mais que les copistes, soit par ignorance, soit par méprise, ont écrit un mot pour un autre ; de sorte que le texte original, avant que d'avoir été altéré, parloit des *Ectypes*, [*] ou d'un procédé particulier par lequel on copioit les meilleurs tableaux, dont on prenoit tous les traits qu'on remplissoit ensuite de leurs couleurs convenables ; ce qui porta un coup mortel à la peinture : on négligea le dessin, & on ne s'attacha plus qu'à tirer des Indes Orientales de très-belles substances colorantes, mais qui ne furent jamais employées que par des barbouilleurs.

Quant aux Egyptiens, s'ils avoient eu une méthode fort singulière de peindre, il est certain que c'est dans leur propre pays qu'on devroit en découvrir des traces, & cependant il n'en existe point. Quelques pieces faites en détrempe sur le ciment ou la pierre, qu'on voit dans la

[*] Au lieu d'écrire *Ectyporum audacia*, les copistes ont écrit *Ægyptiorum audacia*.

Je sais que Pline emploie le terme d'*Ectypa* dans un sens différent de celui de Pétrone, dont on connoît la licence dans les figures & les métaphores, qui chez lui sont quelquefois heureuses & quelquefois forcées. Au reste de plus grandes discussions à cet égard seroient ici inutiles.

Thébaïde, & qui repréſentent des chaſſes & des jeux d'enfants, à ce que dit Paul Lucas, ſont des ouvrages Grecs où l'on ne remarque rien d'extraordinaire ou de merveilleux : il eſt même fort douteux qu'ils ayent été exécutés par des hommes, qui méritoient le nom d'Artiſtes ; car dans l'Antiquité on ne connoiſſoit d'autre gloire réelle que celle qu'on acquéroit en faiſant des tableaux portatifs, (*) & non des décorations, comme celles dont on vient de parler, & qui reſſemblent à ce qu'on a découvert dans le tombeau des Naſons, dans celui de Ceſtius, dans les Thermes de Tite, & enfin à Herculanum, où quelques morceaux, déja aſſez mauvais par eux-mêmes, ont paru encore plus mauvais qu'ils ne le ſont, parce qu'on n'en a pas toujours ſu deviner le ſujet. On prend à Naples pour un Jugement de Pâris, ce qui repréſente, comme je m'en ſuis d'abord apperçu, la deſcente du berger Ariſtée ſous le fleuve Pénée. Ainſi on ne demandera plus, pourquoi Pâris paroît là dans l'eau jusqu'à la moitié du corps, car il n'eſt pas du tout queſtion de lui.

Pline attribue aux Egyptiens une maniere particuliere de peindre ſur l'argent ;

[*] *Nulla gloria artificum eſt, niſi eorum, qui tabulas pinxere.* Plin. Lib. 35. Cap. X.

& ſi l'on prenoit ſes expreſſions à la rigueur, il ſeroit fort difficile de les bien développer. Auſſi a-t-on cru qu'il s'agiſſoit d'une eſpece d'émail, ou bien d'une eſpece de vernis qu'on répandoit ſur les vaſes de ce métal, à peu près comme cette pâte noirâtre, dont eſt enduite la Table Iſiaque, où on a enſuite incruſté des lames d'argent ſur un fond de cuivre. Mais la table Iſiaque eſt un ouvrage exécuté en Italie, & qui n'eſt Egyptien que par le ſujet qu'il renferme.

On peut être certain, que la prétendue peinture, dont Pline a voulu parler, n'a jamais été qu'une dorure faite au feu. C'eſt ainſi qu'on repréſentoit ſur de grands plats d'argent la figure d'Anubis, dont la face devoit toujours être de couleur d'or ou en vermeil. Et c'eſt là un fait dont il n'eſt plus poſſible de douter.

Comme les loix, qui concernoient le ſyſtême diététique, dont j'ai tant parlé dans l'article précédent, obligeoient les Egyptiens de purifier très-ſouvent & très-ſcrupuleuſement les vaſes, qui ſervoient au boire & au manger, ils avoient raiſon de n'y pas employer la ciſelure, comme les Grecs & les Romains; mais ſeulement cette ſorte de dorure dont il s'agit ici, & qui eſt infiniment plus propre en ce qu'elle ne ſauroit receler aucune ſouillure

ainsi que les ouvrages ciselés. Et voilà pourquoi Pline ajoute ces termes positifs: *pingitque Ægyptus, non cœlat argentum.* [*]

Pour ne point passer absolument sous silence ce qui a encore quelque rapport à l'art de la délinéation chez ce peuple, je dirai qu'on a toujours supposé, qu'il savoit bien dessiner des Cartes Géographiques, dont Apollonius de Rhodes & Eustathe leur attribuent l'invention. Nous sommes étonnés, lorsque Clément d'Alexandrie fait cette prodigieuse énumération de toutes les connoissances, que devoit posséder celui d'entre les Prêtres Egyptiens, qu'on nommoit le Scribe sacré ou l'Hiéro-Grammatiste: il faut qu'il soit versé, dit-il, dans la Cosmographie & dans la Géographie: il faut qu'il connoisse le mouvement de la Lune, celui du Soleil, & celui des cinq autres planettes: il faut qu'il sache la Chorographie de l'Egypte, & qu'il n'ignore rien de ce qui concerne le cours du Nil. [**]

(*) Tout le texte de Pline est conçu en ces termes. *Tingit & Ægyptus argentum, ut in vasis Anubin suum spectet, pingitque non cœlat argentum.* Lib. 33. Cap. IX.

[**] *Progreditur sacer scriba pennas habens in capite, ac in manibus papyri volumen, & vas scapi formâ, in quo librarium atramentum (eraphicòn melan) & juncus quo scribunt. Hunc oportet noscere illa quæ vocantur Hieroglyphica & Cosmographica & Geographica & ordinem solis & lunæ & quinque planetarum, Chorographiam Ægypti & descriptionem Nili, ut & apparatus sacrorum locorum, &c.* STROMAT. VI.

Il paroît que tant de choses n'ont pu s'arranger avec quelque précision dans l'esprit d'un homme, sinon par le secours des cartes. Mais quelle idée doit-on se former de ces cartes-là? lorsqu'on réfléchit que les Egyptiens ne voyageoient pas & qu'ils ne naviguoient point ni sur la Méditerranée, ni sur la Mer Rouge. Avant la vingt-sixiéme Dynastie, qui étoit celle des Saïtes, ils ne semblent avoir eu des notions précises que sur l'intérieur de l'Ethiopie, ce que Strabon a voulu à tort leur disputer. Les autres contrées circonjacentes, comme l'Arabie, la Judée & la Phénicie, ne leur étoient connues que par le rapport d'autrui, c'est-à-dire, celui des Pasteurs ou des Nomades. Quant aux côtes de la Grece, les Isles de l'Archipel, la Libye inférieure & les parties occidentales de l'Afrique, ils n'en savoient que quelque chose de fort vague. Je ne doute pas qu'ils n'ayent été en une communication étroite avec les Prêtres du temple de Jupiter Ammon; mais il n'est pas prouvé que la célébrité de cet oracle ait attiré dans la Martinique, des voyageurs ou des pélerins venus de différents pays très-éloignés les uns des autres, sur lesquels on pouvoit s'instruire par leur moyen. Et encore tout cela eut-il suffi pour dresser des cartes telles que celles

dont on nous parle, & où l'on avoit indiqué *le giſſement de toutes les côtes de l'Océan, & toutes les grandes routes de l'ancien Continent?* Quand même il ſeroit vrai que quelques Egyptiens attachés au collége ſacerdotal de Saïs, euſſent tenu à Solon le merveilleux diſcours que Platon leur attribue ſur l'Atlantide, il ne s'enſuivroit pas que ces Egyptiens-là avoient eu une connoiſſance géographique ſur quelques terres ſituées fort avant vers l'Oueſt; puiſque rien n'eſt plus confus, ni même plus manifeſtement faux que ce qu'on en lit dans le *Timée* & le Critias.

Voici comme il faut réduire à de juſtes bornes ce qu'il y a d'exagéré dans Clément d'Alexandrie.

Les Prêtres n'ont pu avoir d'autres cartes que de ſimples tableaux topographiques de l'Egypte, tel que celui qu'on voyoit dépeint ſur le voile d'Iſis. Comme toutes les terres de ce pays avoient été meſurées, il n'étoit pas difficile d'approcher, par ce moyen, beaucoup de la préciſion. D'ailleurs le cours du Nil, & l'uniformité de direction dans deux chaînes de montagnes, qui courent du Sud au Nord juſqu'à la hauteur de Memphis, rendroient cette opération praticable à ceux, qui agiroient ſans théorie; mais les Prêtres opéroient ſuivant de certains principes, dont ils ne

firent jamais beaucoup de mystere ; puisqu'ils le communiquerent même aux Juifs, qu'on sait en avoir fait quelque usage sous Josué (*), & ensuite ils les communiquerent encore à leur disciple Thalès, qui les transmit à son disciple Anaximandre, qu'Agathemer dit avoir fait les premieres cartes parmi les Grecs. (**) Et c'est ainsi qu'est née insensiblement cette science, que nous nommons la Géographie ; & c'est ainsi que s'est formé ce prodigieux recueil de cartes dont le nombre monte à plus de trente milles pieces, parmi lesquelles les copies sont aux originaux comme onze à un, ou à peu près.

Indépendamment des causes générales, qui ont arrêté les progrès des Beaux-Arts chez tous les peuples de l'Orient, & dont je parlerai plus amplement en particulier, il semble que la Mythologie des Egyptiens étoit fondée sur des spéculations qui n'offroient pas beaucoup de ressource ni aux Peintres ni aux Statuaires, lesquels dûrent toujours recourir à des sujets, énigmatiques, mystérieux, où peu de corps pouvoient rester tels qu'ils ont été créés, & tels que nous les voyons. Il fallut mettre des têtes humaines sur des troncs

---

(*) Jos. XVIII. 8 & 9.
(**) *De veterum Geographiâ. --- Diogen. Laert, in vit. Anaxim.*

d'animaux, ou des têtes d'animaux ſur des corps humains; il fallut décompoſer les êtres, & multiplier les monſtres; ce qui fit qu'on ne conſulta plus la Nature pour redreſſer les défauts du deſſin, & pour en adoucir la rudeſſe. On deſſinoit ſans modele des formes fantaſtiques, qui paroiſſent appartenir à un univers différent du nôtre. Et voilà pourquoi Apulée & Ammien Marcellin, en parlant de certaines figures ſymboliques de l'ancienne Egypte, les ont nommées des *animaux d'un autre monde*. Il eſt clair que cette maniere de s'exprimer eſt une métaphore; cependant quelques Commentateurs ont été aſſez dépourvus de ſens commun, pour en conclure que les Egyptiens connoiſſoient l'Amérique, qu'ils croyoient ſurtout diſtinguer dans les termes qu'employe Apulée pour décrire cette robe de toile peinte, qu'on lui donna lors de ſon initiation aux myſteres d'Iſis, [*] & laquelle étoit toute couverte de repréſentations emblématiques, dont les Egyptiens ne pouvoient s'empêcher de faire un uſage continuel: ils chargeoient même quelquefois tant de ſymboles ſur la tête des ſtatues, qu'elles en paroiſſent être auſſi accablées,

---

(*) *Quaqua tamen viſeres, colore vario circum notatis inſignibar animalibus: hinc Dracones Indici, inde Gryphes Hyperborei, quos in ſpeciem pinnatæ alitis generat Mundus alter*, Lib. XI.

que le ſont les Caryatides par le fardeau qu'elles tâchent de ſoutenir.

Les Artiſtes Grecs pour donner un air beaucoup plus impoſant, beaucoup plus majeſtueux aux Divinités, qui leur étoient venues originairement de l'Egypte, en déchargerent d'abord la tête, n'y laiſſerent ſubſiſter que le moins d'attributs qu'il leur fut poſſible, & n'employerent jamais des coëffures auſſi défavorables que celles que les ſtatuaires de Thebes & de Memphis tailloient ſouvent ſur des Oſiris, des Iſis & d'autres ſtatues, telles que le Coloſſe de Memnon. Cette coëffure paroît avoir été un bonnet tiſſu de feuilles de deux Palmiers différents, de celui que les Botaniſtes nomment communément *Phænix*, & d'un autre plus rare, que la Thébaïde ſeule produit. [*]

Dans les pays chauds, les hommes ont des affections fort oppoſées les unes aux autres. Les Eſpagnols ſont très-graves, & cependant ils aiment paſſionnément la danſe : quand chez eux les gens de la campagne entendent ſeulement vers le ſoir le ſon d'un inſtrument de muſique, ils ne peuvent s'empêcher de treſſaillir & de ſauter, tout comme les Negres. Les Egyptiens n'avoient point préciſément ce

(*) *Palma-Thebaïca, dichotoma, folio ſtabelliformi.*

penchant-là, mais tandis que leur caractere ſombre les portoit vers une mélancolie invincible, leur imagination étoit très-vive: allant ſans ceſſe d'une extrêmité à l'autre, & ne ſachant jamais trouver de milieu, elle produiſit ou des coloſſes prodigieux, ou des ſtatues infiniment petites, telles que celles qu'on portoit en proceſſion dans des chaſſes faites comme des bateaux; & telles que celles, qui, ſous la forme des pygmées repréſentoient les ſeize coudées de la crue du Nil. (*) Si l'on eût abandonné un tel peuple à lui-même, les compoſitions allégoriques ſeroient devenues ſi bizarres, & ſe ſeroient tellement multipliées, qu'il n'eut plus été poſſible d'y rien comprendre: mais dès que les changements devinrent dangereux, les Prêtres firent l'imaginable pour les empêcher: ils ne voulurent plus rien innover dans le culte extérieur dès qu'ils eurent alongé l'année de cinq jours, ce qui paroît être la derniere innovation eſſentielle qu'ils ayent faite. C'eſt dommage qu'on ne ſoit pas en

---

(*) Ce ſont les Sculpteurs Grecs, qui ont changé ces figures de nains hauts d'une coudée, en ſeize enfants du Nil, comme dans la ſtatue décrite par Pline, & une autre dont il eſt fait mention dans Montfaucon. *Diar. Italic. Cap. XX.*

On croit que le ſtyle allégorique des Prêtres de l'Egypte a donné lieu à la fable des Pygmées d'Ethiopie, & de leur combat avec les Ibis, qui s'éloignent ou s'approchent du Nil à meſure qu'il croît & décroît.

état de fixer avec préciſion une époque ſi intéreſſante dans leur Hiſtoire : je ſai bien, que Warburton & Shuckford la placent à l'an du Monde 2665 : mais on ne ſauroit dire combien il eſt ridicule & abſurde de dater ici de la création du Monde, dont l'époque eſt mille fois moins connue que celle de l'invention des Epagomenes, que Newton a auſſi voulu déterminer; mais on trouve quatre cents ans de différence entre ſon calcul & celui dont on vient de parler: car juſqu'à préſent il eſt inouï que trois Chronologiſtes ayent été d'accord entr'eux ſur un même point [*].

Quoiqu'il en ſoit, les Sculpteurs dûrent alors beaucoup plus s'appliquer à copier les anciens modeles, qu'à en produire de nouveaux : ils adopterent même pour les ſtatues un ſeul air de phyſionomie, ou des traits dont ils ne s'écarterent point ſenſiblement : c'étoit leur maniere de tailler le menton dans des proportions fort petites, & d'arrondir beaucoup les joues, caractere qu'on reconnoît auſſi dans les pierres gravées de l'Egypte, comme Mr. Winkelman l'a obſervé. [**] Il paroît qu'en

---

(*) On peut conſulter ſur l'inſtitution des Epagomenes, M. des Vignoles, *Chronologie ſacrée*, *Tom. II. p.* 668. Et le calendrier Egyptien dans les *Mémoires de l'Acad. des Inſ. Tom.* 14. *p.* 334.

[**] *Deſcrip. des pierres gravées de M. le Baron de Stoſch. Claſſe premiere.*

traçant le contour des têtes, qu'on doit voir de face, ils prenoient moins de l'ovale que du cercle: ils tiroient d'ailleurs les yeux obliquement, les élevoient autant que le front, & hauſſoient les angles de la ſection des levres, tandis que les Grecs les abaiſſoient. Mais lorſqu'il s'agit de quelque conteſtation ſur la beauté corporelle, il faut s'en rapporter au jugement des Grecs, & jamais à celui des Africains.

Dès qu'on eût adopté ſi aveuglement en Europe le ridicule ſyſtême ſur l'origine des Chinois qu'on faiſoit venir de l'Egypte, on crut voir dans les ſtatues Egyptiennes une phyſionomie Chinoiſe: & par une illuſion dont il n'y a point d'exemple, on crut reconnoître encore les viſages de la Chine dans les momies, dont les linéaments ont été altérés non-ſeulement par le laps des ſiécles & le deſſéchement des chairs, mais encore par la violence qu'il a fallu y faire pour ôter la cloiſon du nez, afin de pouvoir extraire la cervelle par les narines, & remplir enſuite la boëte du crâne de matieres réſineuſes. Ce cartilage étant emporté, comme il l'eſt toujours, cela change la forme du viſage, qui s'applatit un peu comme celui des Chinois, & il ſe peut que c'eſt là-deſſus qu'eſt fondé ce qu'on lit dans

Dion, qui assure que l'Empereur Auguste étant en Egypte, y défigura la momie d'Alexandre le Grand, en la touchant précisément dans l'endroit où la cloison du nez avoit été enlevée par les embaumeurs. (*)

Il étoit absurde d'interroger ici des statues malfaites & des morts : il ne s'agissoit que de considérer les Coptes modernes, qui vivent en Egypte, & qui descendent bien indubitablement des anciens Egyptiens : or, ces Coptes-là ne ressemblent par aucun trait aux Chinois, qui étant issus d'une race de Tartares, en conservent le caractere original, en ce qu'ils ont peu de barbe, de petits yeux & le nez plat. Par là on voit ce qu'il faut penser de la frivolité des preuves, dont on a voulu se prévaloir dans un sujet si important.

Au reste, les Artistes continuerent en Egypte à travailler suivant toute la rigidité du premier style, jusqu'au régne de Ptolémée Philadelphe. Les établissements que les Grecs firent dans le *Delta* sous Psammétique, n'étoient que des établissements de commerce, qui n'eurent aucune influence sur les arts, ausquels il ne survint pas non plus la moindre révolution

---

(*) *Folio* 279. *Jean. X.* 458.

durant la conquête des Perſans ; puiſque Platon dit que de ſon temps les Egyptiens n'avoient encore rien changé ni à leur méthode de peindre, ni à leur maniere de ſculpter : les ouvrages qui ſe font aujourd'hui, ajoute-t-il, reſſemblent à ce qui a été fait de temps immémorial ; on n'y remarque rien de plus achevé, ni auſſi rien de plus imparfait. Ainſi le voyage de ce Philoſophe en Egypte nous donne une époque précieuſe, à laquelle les Auteurs modernes ne paroiſſent pas avoir réfléchi : car l'opinion la plus générale eſt que l'ancien ſtyle changea d'abord par l'invaſion des Perſans, qui ſous Cambyſe étoient encore fort barbares ; & loin d'amener des Artiſtes avec eux, ils en prirent en Egypte pour les employer dans leurs provinces à élever quelques fabriques, comme celle dont on trouve les ruïnes au-delà de l'Araxes ou du *Bend-Emir* des Modernes.

On peut expliquer fort naturellement pourquoi les mœurs & les uſages des Perſans ne firent jamais la moindre impreſſion ſur l'eſprit du peuple conquis. D'abord les Empereurs de Perſe ne vinrent pas réſider en Egypte : ils la réduiſirent en province, & y envoyerent des Gouverneurs ou de grands Satrapes, qui demeuroient à Memphis ; & la plûpart des troupes Per-

ſanes cantonnoient autour de cette Ville pour tenir à la fois en échec le *Delta* & la Thébaïde. Ces troupes & ces Satrapes tyranniſoient les Egyptiens, qui ne pouvant reſpirer ſous un joug ſi dur, ſe révolterent ſouvent. De la révolte naiſſoient la guerre, la deſtruction & le pillage de ce qu'il y avoit de ſacré & de profane: on pilla même dans les temples les archives: & il eſt difficile de concevoir comment les Prêtres de l'Egypte purent, en cet inſtant de calamité & de détreſſe, ramaſſer aſſez d'argent comptant pour racheter les débris de leurs bibliothéques d'entre les mains d'un infame Eunuque d'Ochus, qui s'en étoit emparé, & qui en exigeoit une ſomme exorbitante. Après cela on peut bien croire que les Egyptiens n'eurent jamais que de l'horreur pour les mœurs & les uſages des Perſans. Mais il n'en fut pas ainſi, lorſqu'à la mort d'Alexandre, des Princes étrangers vinrent réſider en Egypte, & lui rendirent l'ancienne forme de Royaume. Il eſt certain que les trois premiers Ptolémées ſe conduiſirent tellement que les Egyptiens ne purent que les aimer: ce n'étoient point des barbares qui détruiſoient en opprimant; mais des hommes qui ſenſibles à tous les genres de gloire, firent auſſi cultiver tous les Arts: & c'eſt ſous leur ré-

gne que les Sculpteurs Egyptiens adoucirent leur ſtyle à force de voir des ouvrages faits dans la Grece, ou à force de voir travailler des Grecs mêmes, qui avoient un avantage infini du côté du deſſin; quoiqu'ils n'en euſſent aucun du côté des inſtruments & de la pratique de tailler & de polir la pierre: car les Egyptiens les ſurpaſſoient par la trempe & la qualité de leur acier, & par la méthode dont ils poliſſoient des matieres auſſi réfractaires & auſſi intraitables que les divers genres de Baſalte. D'ailleurs ils entendoient autant bien que les Grecs toute la partie méchanique de la gravure en pierres fines. Je répéterai ici que les recherches entrepriſes pour fixer l'origine de cet Art en Egypte, ont été infructueuſes, & Bochart ne donne rien de ſatisfaiſant dans l'article où il traite du *Schamir* ou *Samir* qu'il prend pour l'émeril. [*]

Il faut donc dire que les Egyptiens ont ſu de temps immémorial tailler & graver les pierres précieuſes; ce qui eſt d'autant plus ſurprenant que celles qui naiſſent dans leur pays, ſont toutes extrêmement dures; & il n'y a pas de comparaiſon entre le Smaragde vrai ou l'Emeraude de la Thébaïde, & celle du Pérou,

---

[*] HIEROZOICON, Tom. II. p. 841.

laquelle se laisse même entamer avec la pointe d'une pyrite. Au reste, il y a long-temps qu'on a su, mais on sait aujourd'hui mieux que jamais par les expériences faites sur des diamants du Bresil, que toutes les pierres de l'Amérique sans exception n'ont point le degré de dureté de celles de l'ancien Continent; ce qui paroît provenir de l'inondation que le Nouveau Monde a essuyée dans des temps postérieurs à notre cataclisme.

Il convient de mettre quelque restriction à ce que le Comte de Caylus dit de l'extrême rareté des pierres Egyptiennes, gravées en relief. Car il est certain qu'on en trouve plusieurs, indépendamment de celle dont il est question dans Natter: (*) on en connoît même qui représentent des Scarabées militaires, travaillés en relief sur la partie convexe, & gravés encore une fois en creux sur la partie platte. Le peu de penchant que les Egyptiens ont témoignés pour les bas-reliefs en général, paroît avoir influé en ceci; puisqu'on ne sauroit dire qu'ils ont tellement multiplié les pierres gravées en creux, afin de les faire servir de cachets ou de sceaux; car chez eux on ne scelloit pas les actes, dans

[*] *Traité de la méthode de graver, p. 7.*

dans lesquels Pline assure que l'écriture seule suffisoit. [*]

On peut maintenant se convaincre par tous les détails où nous sommes entrés, que ce n'est ni faute d'instruments, ni faute d'un procédé facile pour opérer, que les Artistes de l'Egypte n'ont jamais pu atteindre à la perfection : ils péchoient dans le dessein, & leurs compositions manquoient de goût, de grace & de noblesse. Or il est sûr que cet obstacle, qui les a continuellement arrêtés au milieu de leur carrière, avoit en grande partie sa source dans les organes & dans le génie. On a, à cette occasion, beaucoup blâmé les Prêtres de ce qu'ils n'ont pas fait usage de la Musique pour modérer & adoucir l'imagination déréglée de leur peuple : Diodore de Sicile assure que cette méthode leur avoit paru dangereuse, & aussi propre, dit-il, à énerver l'ame, que la lutte est propre à énerver le corps. Après des expressions si positives, on croiroit que les Egyptiens n'ont pas eu absolument de Musique ; mais la vérité est qu'ils en ont eu une très-mauvaise, & aussi détestable que l'est encore aujourd'hui celle de tous les peuples de l'Afrique & de l'Asie Méridionale.

Il n'y a qu'à considérer attentivement la

(*) *Non signat Oriens aut Egyptus, litteris etiam nunc contenta solis.* Il peut y avoir eu quelques exceptions à cette regle.

formation d'un ſiſtre, ſoit en argent, ſoit en airain, pour s'appercevoir qu'il n'en a pu réſulter aucune harmonie; mais ſeulement un bruit aigu, qui étant joint au ſon de la flûte groſſiere, nommé en Egyptien *Chnoue*, & au mugiſſement du bœuf Apis, produiſoit ce charivari, que décrit Claudien par des vers imitatifs.

---- ---- ---- *Nilotica ſiſtris*
Ripa ſonat, pharioſque modos Ægyptia ducit
Tibia, ſubmiſſis admugit cornibus Apis(*).

Quant à leurs autres inſtruments de Muſique, comme le flageolet, le cor, le chalumeau de paille d'orge, les caſtagnettes, le triangle organique ou le *tebuni*, le tambour de Baſque & une eſpece particuliere de flûte, dont parlent Pollux & Euſtathe, il eſt aiſé de s'imaginer quelle mélodie ils ont pu faire. Auſſi les Prêtres ne vouloient-ils point qu'on fit retentir de la ſorte l'intérieur des temples où ils chantoient les hymnes

(*) *De IV. Conſul. Honor.*
On obſervera ici que M. l'Abbé Winkelman s'eſt trompé, lorſqu'il a ſoutenu que le ſiſtre étoit un inſtrument nouveau en Egypte; parce qu'il ne l'a pas trouvé dans la main des ſtatues Egyptiennes qui ſont à Rome. D'abord dans ce pays il n'étoit pas permis d'introduire de nouveaux inſtruments de Muſique; & on voit le ſiſtre à la tête de chat entre les mains d'une très-ancienne ſtatue de femme qu'on a priſe pour une Iſis. Ce monument déciſif ſe trouve en Angleterre. D'ailleurs, ſi M. Winkelman eut lu les recherches de Bochart ſur le *Siſtre*, il ſe ſeroit détrompé.

ſacrés ſans être accompagnés d'aucun inſtrument (*).

On ne ſauroit témoigner aſſez de ſurpriſe de ce que dans un Ouvrage imprimé en 1768, il eſt dit que le ſyſtême muſical de Pythagore, qu'on ſuppoſe avoir été celui des des Egyptiens, eſt exactement le même que celui des Chinois : mais il s'en faut de beaucoup qu'on ait prouvé une aſſertion ſi bizarre, & qui ſe détruit elle-même, lorſqu'on conſidere la différence eſſentielle qu'il y a entre les inſtruments de la Chine & ceux de l'ancienne Egypte. Quant au ſyſtême de Pythagore, je n'examinerai point s'il eſt réellement faux, comme on a voulu le démontrer de nos jours, mais il me ſemble que les premieres obſervations ſur leſquelles il eſt fondé, ſont telles que beaucoup de nations ont pu les faire ſans avoir de communication entre elles : ainſi il ne ſeroit point bien étonnant qu'on en trouvât quelques traces dans ce qu'on nomme par une grande exagération la *Muſique des Chinois* : puiſque de l'aveu même des Jéſuites elle ne mérite un tel nom en aucun ſens (**). D'ailleurs ces Miſſionnaires obſervent que les airs, qu'ils entendirent à Canton, reſſemblent à ce qu'on entend dans toute l'Aſie Méridionale.

(*) *Tract. de Elocutione Demetrii Phal. aut ſcriptoris incerti.*

[**] *Du Halde, Deſcription de la Chine, T. III. p. 328.*

Les voyageurs, qui ont traverſé cette partie du Globe, ſe ſont d'abord apperçus que les hommes y doivent être ſans ceſſe excités au mouvement & au travail par des cris ou par un bruit, tel qu'on en fait dans les vaiſſeaux du Japon, de la Chine, de Siam & de toutes les Iſles de l'Archipélague Indien, pour entretenir la manœuvre des rameurs. Dans ces pays-là, dit M. Chardin, les ouvriers ne ſauroient ſoulever une poutre ou tranſporter une pierre ſans crier; & la raiſon qu'il en allégue, eſt la véritable: cela provient de la pareſſe de l'ame, qu'il faut comme réveiller à chaque inſtant par un ſon rude ou aigu, tel que celui du tambour & de la flûte, inſtruments qu'on a retrouvés dans toutes les régions chaudes des deux hémiſphéres. Des tons doux & mélodieux ne frapperoient point aſſez les organes de ces peuples, & voilà pourquoi ils n'ont jamais fait, & ne feront jamais des progrès dans la Muſique. Ainſi les Prêtres de l'Egypte ne ſeroient point parvenus par ce moyen-là à produire quelque révolution dans le génie de leurs Artiſtes, comme on ſe l'eſt fauſſement perſuadé.

Il me reſte maintenant à parler de la Chine plus en particulier.

De tous les Peintres de l'Europe, qui ont voyagé dans ce pays, Gio Ghirardini, eſt le ſeul qui ait publié une Relation, dans

laquelle on voit en peu de mots ce que cet homme penſoit des Chinois, dont il avoit conſidéré beaucoup d'ouvrages à Canton & à Pekin, où il fit quelque ſéjour pour peindre la coupole d'une Egliſe. *Ce peuple*, dit-il, *n'a pas la moindre idée des beaux Arts : il ne ſait que peſer de l'argent, & manger du riz* (*).

Il n'eſt pas étonnant qu'un artiſte Italien ait été revolté juſqu'à ce point par le deſſin ridicule & l'affreux barbouillage des Chinois; puiſque les Tartares eux-mêmes n'en ont pu ſupporter la vue : auſſi les quatre Empereurs Tartares, qu'on ſait avoir régné à la Chine juſqu'à préſent, ont-ils tous employé des Peintres de l'Europe à leur Cour, ſans que les préſomptueux *Han-lin* & les plus graves d'entre les Lettrés aient penſé ſeulement à les blâmer : car ils reconnoiſſent autant en ceci l'infériorité décidée de leur nation, que la leur propre, lorſqu'il s'agit de faire un Almanach ſans faute.

Les premiers Jéſuites, auſquels on s'adreſſa pour décorer les appartements du Palais Impérial de Pekin, étoient des Théologiens Scholaſtiques, qui n'avoient jamais manié le pinceau; mais il ſe trouva parmi eux un frere laïque, qui ayant été un broyeur de couleurs en Europe, entreprit de peindre

(*) *Relation d'un Voyage fait à la Chine, ſur le vaiſſeau l'Amphitrite en 1698. par le Sieur Gio Ghirardini, Peintre.*

à la Chine, où ce malheureux fut encore applaudi. Mais depuis les Miſſionnaires ayant compris que l'emploi de premier Peintre de la Cour étoit d'une grande importance, ils l'ont fait accorder aux Prêtres mêmes de leur Ordre, leſquels exercent aujourd'hui cet Art à Pekin, où perſonne parmi les Tartares n'eſt en état de juger de leur capacité: ils voyent ſeulement que tout ce qui ſort de leurs mains, ſurpaſſe de beaucoup les mauvais ouvrages des Chinois.

Ce ſont ces Religieux, & ſur-tout le Pere Attiret d'Avignon, qui ont deſſiné les plans des batailles gagnées en 1754 & 1757, par les Mandhuis ſur les Eleuths Sdongares & les Koſchiots, qu'on dit avoir été non ſeulement vaincus; mais totalement exterminés, au point que toute cette race a diſparu de deſſus la ſurface de la terre : ce que je ſuis néanmoins fort éloigné de croire : car ces peuples errants de la grande Tartarie, fuyent quelquefois très-loin après un combat malheureux : on ne ſait plus où ils ſont, & inſenſiblement ils reviennent, & inſenſiblement ils ſe raſſemblent : d'ailleurs, ſi l'on nous a bien inſtruits, ils doit ſe trouver des débris de ces hordes réfugiés ſur le territoire de la Ruſſie. Quand les plans de ces batailles furent deſſinés, il ne ſe trouva pas un homme à la Chine capable de les graver. Et en effet, il n'exiſte point de gra-

veur en taille douce dans toute l'Aſie, où l'on mépriſe trop les tableaux pour en multiplier les copies par le moyen du burin, inſtrument qui veut être manié avec une patience, dont les Orientaux paroiſſent fort peu ſuſceptibles. Ils expédient ſi promptement tout ce qu'ils gravent en bois, qu'on eſt étonné de voir travailler les Indiens, qui découpent les moules pour les toiles peintes: auſſi n'y font-ils pas des contrehachures; ce qui les arrêteroit malgré eux.

Les Jéſuites pour attirer d'abord beaucoup de monde dans leurs Egliſes de la Chine ſous le regne de l'Empereur *Can-hi*, en firent peindre les murailles à la maniere de l'Europe, ce qui leur réuſſit au-delà de toute attente; & même, dit le Pere Gobien, à *Yam-tcheou*, où l'on ne put employer qu'un très-médiocre Artiſte. Ce qui frappa le plus les Chinois, ce furent les tableaux de perſpective: on prétend que l'Empereur lui-même porta la main ſur ceux, que lui offrit le Pere Bruglio; parce qu'il y ſoupçonnoit quelque enfoncement, tout comme cet aveugle, auquel on fit l'opération de la cataracte à Londres. Ghirardini, qui peignit une colonnade & des membres d'architecture à Pekin, paſſa pour un ſorcier, qui éblouiſſoit le peuple par des taliſmans. L'homme ſauvage n'admire rien: l'homme ignorant admire tout, & Ghirardini, qui

n'étoit point fort flatté d'avoir de tels admirateurs, revint à la hâte en Europe, où il publia cette Relation qu'on vient de citer.

Il doit paroître un peu étrange après celà, que le Pere le Comte diſe que les Chinois n'avoient point abſolument bien approfondi les principes de la Perſpective; puiſque la vérité eſt qu'ils n'en eurent jamais la moindre idée; quoiqu'ils ne ceſſaſſent de faire des payſages, où il n'y avoit ni point de vue, ni lointain. Les lignes fuyantes leur étoient auſſi inconnues que le point où il faut qu'elles ſe réuniſſent: n'ayant aucune notion des regles auſquelles les effets de la lumiere ſont invariablement ſoumis, & ignorant la pratique des repouſſoirs ou des grandes maſſes d'ombre qu'on met ſur les devants, ils tâchoient inutilement d'éloigner les objets en les plaçant fort haut dans le Ciel des tableaux; ce qui ne les éloignoit point; car le plan de l'horizon étant ainſi porté au-delà de toute borne, l'illuſion de la Perſpective étoit détruite. Et d'ailleurs ils ne ſavoient ni rompre, ni dégrader les couleurs.

On peut croire combien de tels Peintres ont dû être embarraſſés, lorſqu'ils vouloient repréſenter la vue d'un jardin Chinois, où il y à des montagnes artificielles, qui en cachent d'autres, des précipices, des foſſés,

des allées tortueuſes, des arbres plantés ſans ordre, ſans ſymmétrie, des canaux qui vont en ſerpentant, & tant de choſes ſi confuſes qu'il n'y a qu'une imagination dépravée qui ait pu en enfanter l'idée. Au reſte, quoiqu'ils maltraitaſſent ſinguliérement le payſage, ils maltraitoient encore davantage les figures.

Dans le Dictionnaire des beaux Arts, il eſt dit que ce qui fait le caractère de la Peinture Chinoiſe, c'eſt la propreté; mais ſi par ce terme on prétend déſigner des couleurs très-belles, très-vives, appliquées ſans entente ſur des deſſins faits ſans vérité, ſans génie, alors il ſe trouvera que la propreté eſt le caractère de tout ce qu'on peint dans l'Aſie Méridionale, où les plus précieuſes ſubſtances colorantes ſe rencontrent avec profuſion; mais c'eſt-là un don de la Nature, dont les habitants de ces climats n'ont jamais ſû tirer avantage.

Les Chinois donnent en général le nom de *Hoa-pei* à ces miſérables, qui peignent les cabinets, les grandes lanternes, les porcelaines & les verres qu'on leur apporte de l'Europe. Ces ouvriers paſſent pour être les plus pauvres de tout l'Empire; ils peuvent à peine gagner de quoi vivre; quoiqu'ils travaillent très-vîte, & qu'ils faſſent encore travailler avec eux tous leurs enfans dès l'âge de ſix ou ſept ans: ce qui gâte la

main de ces enfants pour le reste de leurs jours; car comme ils peignent avant que d'avoir appris à bien dessiner, ils deviennent ce qu'ont été leurs peres, c'est-à-dire, des barbouilleurs. Ceux de ces éleves, qui ont le moins d'aptitude, ne parviennent qu'à la connoissance d'un petit nombre de contours; il y en a qui ne savent faire que des tiges: il y en a qui ne savent faire que des feuilles, & encore les font-ils fort mal. Généralement parlant, on ne trouve point en Asie des Peintres, qui sachent bien rendre le feuillage des arbres.

Le Pere Parrenin se voyant dans l'impossibilité de justifier aux yeux de M. de Mairan l'ignorance profonde des Chinois dans l'Astronomie, s'avisa d'écrire un jour que ce peuple avoit beaucoup de génie; mais qu'il payoit très-mal les Astronomes. Or il paye encore bien plus mal les Peintres: un homme, qui voudroit employer trente ans à s'y former dans son Art avant que de rien produire, ne pourroit ensuite jamais se défrayer: car on ne sait pas, dans ce pays, ce que c'est que la gloire ou l'ambition: on y calcule tout.

Ces *Hoa-pei*, dont nous venons de parler, sont ordinairement attachés à quelque fabrique, & sur-tout à celles de porcelaine, où ils recevoient jadis fort souvent la bastonnade, quand ils tachoient par malheur

un vaſe, ou quand la couleur venoit à découler hors de ſes contours pendant la cuiſſon; & ils ſupportoient patiemment les coups: mais les ouvriers, qui faiſoient les moules, & ceux qui préparoient la pâte, travail aſſez dur par lui-même, au lieu de ſe laiſſer battre, ſautoient quelquefois par déſeſpoir dans leurs fourneaux allumés pour finir ainſi leurs déplorable deſtinée. Les Tartares Mandhuis ont un peu modéré à cet égard le pouvoir des Mandarins, qui avant le temps de la conquête tyranniſoient les ouvriers: car ces Mandarins étoient des Eunuques infames, auſquels on confioit l'inſpection des fabriques, dont il n'y en a pas qui ſoit exempte de payer un tribut à la Cour, laquelle a par là acquis une influence directe ſur tous les ouvrages qu'on y exécute; ce qui fait une partie la ſervitude de ce peuple, dont les inſtitutions ſont preſque en tout oppoſées à celles de l'ancienne Egypte. Les Chinois n'ont jamais penſé à rendre les profeſſions héréditaires, je ne dirai pas dans les familles, ce qui eſt impoſſible, mais pas même dans de certaines tribus ou dans de certaines caſtes: chacun peut y choiſir un état, & même celui de Bonze ou de moine mendiant, qui eſt le dernier de tous, ſans excepter celui de voleur. Cependant malgré cela les Arts ſont reſtés à la Chine, comme chez la plupart des autres peuples de l'Orient,

dans une espéce d'enfance éternelle.

Toutes ces considérations ont pu faire croire que les habitants de ces contrées possédoient seulement un esprit d'invention, & qu'ils manquoient de capacité lorsqu'il s'agissoit de perfectionner une découverte. Là-dessus je ferai observer que chez eux l'Histoire des Arts & des Métiers est chargée de beaucoup de ténébres, parce qu'ils ne se sont jamais piqués de l'écrire avec vérité & avec candeur, de sorte qu'on ne peut distinguer clairement les découvertes, que les Chinois ont faites, d'avec celles qu'ils ont empruntées des Indiens, qui, suivant nous, ont porté à la Chine la méthode d'imprimer le coton avec des moules. Et de-là il n'y a qu'une distance infiniment petite, ou pour mieux dire nulle, à la méthode d'imprimer des livres avec des moules. Rien n'est plus indigne que la maniere dont les Chinois tergiversent & se contredisent, lorsqu'on veut qu'ils s'expliquent sur la véritable époque de l'invention de leur Imprimerie : ils disent l'avoir connue cinquante ans avant notre ére; & dans les Annales de l'Empire on assure qu'elle fut seulement inventée sous le regne de *Mingtssung*, qui, selon la Chronologie qu'on suit aujourd'hui en Europe, ne monta sur le trône que l'an 926 après notre ére. Or il y a encore en cela une erreur ou une époque antidatée de près de deux siécles;

puiſque le Pere Trigault, qui écrivoit vers l'an 1615, dit qu'on ne ſauroit prouver que les Chinois ayent fait quelque édition avant l'an 1100 (*).

A ne conſulter que les monuments que nous avons dans l'Occident ſur l'ancien état du commerce & des arts de l'Aſie Méridionale, il n'y point de doute que ce ſoit aux Indiens qu'il faut attribuer l'invention de l'Imprimerie en coton, dont les toiles ont toujours été comme aujourd'hui une branche conſidérable de leur négoce ; ainſi qu'on le voit par ce qu'en rapporte l'Auteur incertain du *Périple de la Mer Erithrée* (**). Et ces toiles ont encore été dans l'Antiquité comme de nos jours, chargées d'un deſſin baroque, de chimeres & d'êtres fantaſtiques (***) ; ce qui provient de l'eſprit exalté des Orientaux, de leur paſſion pour les allégories, & de leur ignorance : il eſt aiſé de peindre des monſtres, & fort difficile de

(*) *Expeditio apud Sinas*, *p.* 19.

(**) *Pag.* 165. *Tom. II. in collect. Operum Arriani.*

(***) Il eſt déjà parlé dans Claudien des toiles peintes de l'Inde.

Jam Cochleis homines junctos, & quidquid inane
Nutrit, in albatis quæ pingitur India velis
In Eutrop. I.

C'eſt ainſi qu'il faut lire ces vers, & non pas *Attalicis*; *Judaicis*, ou *Iſiacis*, comme quelques éditions le portent. Le paſſage du livre de Job qu'on a cru concerner auſſi les toiles peintes de l'Inde, ne les concerne pas. L'erreur provient du traducteur Latin.

bien représenter des animaux réels, dont la forme & les proportions sont connues au point qu'on ne sauroit s'en écarter sans détruire la ressemblance ; ce qui n'est pas à craindre, quand on peint des chimeres. Il n'y a point de pays au Monde où l'on fasse plus de fleurs artificielles qu'à la Chine ; mais un Botaniste, qui y a examiné les plantes naturelles, atteste que parmi les fleurs de cette espéce, dont on apporte des caisses entieres tous les ans en Europe, il n'y en a pas une qui ne soit monstrueuse, soit par les feuilles qui sont d'un genre différent de la tige sur laquelle on les a mises, soit enfin par les calices & les autres parties de la fructification. Cet exemple prouve quelle confusion il regne dans l'esprit de tous les ouvriers Chinois ; & combien l'imagination qui les entraîne toujours, les éloigne de l'étude de la Nature. Au reste, il faut convenir que les étranges idées que ce peuple a sur la beauté corporelle, ont en quelque sorte mis les Peintres & les Sculpteurs dans l'impossibilité de dessiner noblement les figures : les uns les autres doivent se conformer au goût dominant : ils doivent représenter les Dieux mêmes avec de très-gros ventres, caractère qu'on observe dans toutes les copies si multipliées de *Ninifo*, qui ressemble à un hydropique, & qui est assis sur un de ses talons comme les Orangs-

Outangs & les Babouins. On ne ſauroit rien imaginer de plus oppoſé à cet air majeſtueux que les ſtatuaires Grecs donnoient à leurs Divinités, que la phyſionomie, la corpulence & tout le maintien de cet affreux magot de *Niniſo*.

On croit que l'uſage des ceintures, dont les Chinois ſe ſont toujours ſervis pour ſerrer les robes, leur a fait regarder la tumeur qui en réſulte ſouvent au ventre, comme une grande perfection dans le corps de l'homme; mais ce préjugé, que nous ſavons avoir été répandu juſqu'en Ruſſie, peut venir originairement des Tartares, qui étant toujours à cheval contractent plus ou moins ce défaut par un effet de l'équitation, qu'Hippocrate paroît indiquer, lorſqu'il parle des Scythes. Il faut obſerver que ce que les Chinois ont pris pour une marque de beauté dans les hommes, leur a ſemblé au contraire un vice très-choquant dans les femmes, dont ils veulent que le corps ſoit fluet & délicat. En effet, dès qu'ils commencerent à écraſer les pieds aux filles, toutes ces opinions bizarres dûrent découler les unes des autres comme des conſéquences néceſſaires. Ainſi pendant que les Mandarins mangent tout ce qu'ils peuvent imaginer de plus nutritif, comme les tendons de cerfs & les nids d'oiſeaux, dans l'eſpérance de gagner beaucoup d'embonpoint

pour pouvoir remplir leur fauteuil dans les tribunaux, les femmes jeunent de crainte d'engraiſſer : & celles qui prétendent que le travail des mains avilit l'ame, ont ſoin de ſe laiſſer croître les ongles, qu'elles conſervent pendant la nuit dans des gaînes de bambous ou de métail. L'extrême longueur de ces eſpéces de griffes, jointe à celle des paupieres, qu'elles allongent auſſi par artifice, ne produiroit point de grands effets aux yeux des Chinois, ſi elle n'étoit encore accompagnée par la délicateſſe de la taille, que les Sculpteurs & ſur-tout les Peintres n'ont jamais ſû bien repréſenter. Quelquefois ils ont deſſiné des figures de femmes monſtrueuſes par la hauteur, relativement à l'épaiſſeur & à la rondeur des membres : on voit une infinité de ces corps ainſi élancés ſur de vieilles porcelaines, qui en ont contracté un nom particulier en Hollande : car aujourd'hui ce ſtyle ridicule s'eſt un peu adouci par la conquête des Tartares, qui ne penſent ni ſur la beauté, ni même ſur la vertu des femmes comme les Chinois.

Je ſai qu'on a accuſé les *Hoa-pei* d'enlaidir les viſages en les chargeant trop, & en les faiſant grimacer, ainſi que le dit le Pere le Comte (*), mais il eſt ſûr que ces

[*] *Nouveaux Mémoires ſur la Chine, T. I. Lettre VI.*

barbouilleurs ſavent par cœur un certain nombre de contours à force de les avoir pratiqués ; & ce ſont toujours les mêmes qu'ils répetent, préciſément comme les Peintres des Indes Orientales, dont on connoît des tableaux chargés depuis quatre-vingt juſqu'à cent perſonnages où toutes les femmes ſe reſſemblent, & tous les hommes auſſi : car il n'y regne qu'un air de tête & de phyſionomie pour chaque ſexe ; ce qui prouve de la maniere la plus manifeſte qu'ils deſſinent de pratique. Il eſt très-croyable que quelques voyageurs ſe ſont trompés, lorſqu'ils ont attribué aux Chinois la connoiſſance de la Peinture en freſque ; car les décorations de la Pagode d'*Emoui*, qu'on en cite comme un exemple, paroiſſent avoir été faites en détrempe, & d'ailleurs elles ne ſont point fort anciennes, puiſque toutes les repréſentations y ont du rapport au culte de *Fo* (*), ainſi que dans les autres Pagodes de l'Empire ; ſi on en excepte peut-être celles des *Taoſſé*, ſur l'intérieur deſquelles nous n'avons point des notions fort exactes ; mais je ne doute nullement qu'elles ne ſoient auſſi remplies de ſymboles Indiens.

Comme les édifices des Chinois ne ſont point faits de maniere à réſiſter pendant

---

[*] *Salmon Etat préſent de la Chine. Tom. I. p.* 190.

un long laps de ſiécles, il n'eſt pas abſolument étonnant qu'il n'exiſte nulle part chez eux des Peintures antiques: mais ce qui doit nous ſurprendre, c'eſt que Nieuhof dit de la façon la plus poſitive, qu'ils n'ont pas non plus des ſtatues antiques (*). Il n'y a point d'homme inſtruit, qui regarde ou qui ait jamais regardé comme authentiques les repréſentations de *Confucius*, que le peuple imbécile prétend avoir été faites de ſon vivant.

Au reſte, quand même les plus vieilles ſtatues Chinoiſes atteindroient à une telle époque, ce n'en ſeroient pas pour cela des monuments bien anciens. On ſuppoſe qu'Hérodote écrivoit vers l'an 480 avant notre ére; ainſi il écrivoit du vivant même de *Confucius*, dont l'Hiſtoire m'eſt inconnue; mais je ſuis les traditions vulgairement adoptées. Or, lorſque Hérodote vint en Egypte, il y vit des ſtatues déja tombées en pieces par vétuſté, quoiqu'elles euſſent été faites probablement de bois de Sycomore qui réſiſte ſi long-temps contre les efforts du temps, comme nous le voyons par les caiſſes des momies, leſquelles ſont ordinairement de ce bois-là, qui étant imbu d'une ſeve âcre, dégoûte les vers qui vou-

(*) *Algemeene Beſchryving van't Ryk Sina. Part. ſecund. folio* 48.

droient le moudre. Ces ſtatues Egyptiennes, déjà tombées en ruines dans le ſiecle où l'on fait vivre *Confucius*, ſont des monuments aſſez anciens.

Je ſens qu'il ſeroit néceſſaire de faire à la Chine des recherches plus approfondies que celles de Nieuhof, qui ſuivit néanmoins la route du grand canal pour aller de Canton à Pekin, de ſorte qu'il traverſa tout le centre de l'Empire, où juſqu'à préſent on ne connoît rien de plus ancien que le *Van-ly* ou la grande muraille, & encore ignorons-nous en quelle année elle fut réellement commencée, tant l'Hiſtoire de ce pays eſt remplie de lacunes, d'obſcurité & de contradictions.

Pour ce qui eſt des ſtatues coloſſales, faites d'argille ou de plâtre peint ou doré, on en a trouvé aſſurément un très-grand nombre depuis le vingt-uniéme degré de latitude Nord, juſqu'au-delà du quarantième, & depuis l'extrêmité Occidentale du *Chenſi*, juſqu'à *Voën-teng*, qui eſt le cap le plus à l'Eſt de la terre de la Chine. Mais tous ces ouvrages ont indubitablement été exécutés dans des temps poſtérieurs à notre ére vulgaire; comme cela eſt démontré par les ſymboles mêmes de ces coloſſes, qu'on ſait être relatifs à la Religion des Indes. Quant à des ſtatues chargées de quelques attributs de Divinités Egyptiennes, on n'en a décou-

vert ni la moindre trace, ni le moindre vestige dans toute l'étendue de l'Empire, & rien ne sauroit être plus opposé au style des Artistes de l'Egypte, que celui dans lequel les Chinois travaillent : ce qui deviendra encore bien plus frappant, lorsque nous tenterons de faire le parallele de l'Architecture de ces deux peuples, qui ne se sont presque rencontrés en rien, & sur-tout pas dans le *Dragon* & le *Fom-Hoam*, comme M. de Mairan a eu grand tort de le soutenir.

On ne peut se dispenser d'entrer ici dans de certains détails par rapport à ces animaux fabuleux, dont les représentations ont été si incroyablement multipliées par les Peintres & les Sculpteurs de la Chine.

Le Dragon, que les Empereurs y portent dans leurs drapeaux, dans leurs livrées, & sur leurs habits, se nomme en Chinois *Lù* : or ce mot se retrouve dans plusieurs langues Tartares, & sur-tout dans la Kalmouke, la Mongole & la Turque, sans que jamais la signification en varie, ni même l'ortographe : car c'est ainsi qu'écrivent Abulgazi & le Prince Ulugh-Beigh, neveu de Tamerlan ; l'un dans son *Histoire*, l'autre dans ses *Epoques*. Cette singuliere conformité m'a d'abord porté à croire que le Dragon Chinois est la principale piece des armoiries, que les Hordes Tartares por-

toient au temps où elles firent quelques établiſſements dans le Thibet & dans la Province de *Chenſi*; & un Auteur Allemand a même ſoupçonné, que cette eſpece de monſtre peint groſſiérement dans leurs bannieres & ſur leurs boucliers, a donné lieu à la fable ſi célebre dans la Mythologie Scythique au ſujet des combats des Arimaſpes avec les Griphons. (*)

Quoiqu'il en ſoit, les Mongols, qui conquirent la Chine au treizieme ſiécle, & les Mandhuis, qui la conquirent au dix-ſeptieme, ont également reſpecté ce ſymbole, en l'adoptant ſans y faire le moindre changement; ce qui prouve aſſez qu'il ont été convaincus qu'il venoit originairement de quelque tribu Tartare: auſſi tous les Hiſtoriens Chinois conviennent-ils que cet emblême du Dragon eſt auſſi ancien que leur prétendu Fondateur *Fo-hi.* Il ſeroit inutile d'objecter que les Tartares Mandhuis ne voulurent point déſeſpérer le peuple conquis en le forçant de renoncer aux armoiries de ſes ancêtres; puiſque ces vainqueurs ne furent émus ni par les prieres ni par les larmes, lorſqu'ils eurent formé le deſſein de changer tout l'habillement Chinois: rien au monde ne put les détourner de cette réſolution dictée par la plus ſaine politique, & il fallut quitter l'habillement

(*) *Beer in der Erlaut. zur allg. Welth. Tom. 3. p. 35.*

Chinois, ou mourir, ou fuir comme ceux qui ſe ſauverent à Batavia pour y conſerver leur longue chevelure.

Après cela on voit combien il eſt abſurde de vouloir trouver dans le Dragon de la Chine un Crocodile du Nil, animal qu'on a conſtamment appellé, en Egyptien vulgaire, *Chamſa*, ce qui n'a pas le moindre rapport au *Lù* des Chinois, qui d'ailleurs parlent une langue monoſyllabique, c'eſt-à-dire, toute compoſée de mots d'une ſeule ſyllabe; l'ancienne langue Egyptienne étoit au contraire polyſyllabique: différence ſi notable qu'il ne ſeroit gueres poſſible d'en imaginer une plus grande entre deux nations de la Terre connue.

M. de Mairan s'eſt extrêmement trompé, quand il a prétendu que les Pharaons ou les anciens Rois d'Egypte portoient dans leurs armoiries un Crocodile. (*) Il ne faut qu'être tant ſoit peu verſé dans la Mythologie de ce pays pour ſavoir que ce lézard étoit l'emblême de Typhon ou du Mauvais Principe, hormis dans de certaines villes ſituées fort loin du Nil ſur des canaux faits de main d'hommes.

(*) *Lettres au Pere Parrenin, concernant diverſes queſtions ſur la Chine. p.* 74.

M. de Mairan prétend qu'il n'exiſte point de Crocodiles à la Chine. Le Pere Martini, Nieuhof & quelques autres Auteurs, dont M. de Mairan n'a pas eu connoiſſance, aſſurent qu'on en trouve dans la riviere *Ço*.

Il eſt vrai qu'un Juif, pour inſulter un Roi d'Egypte, l'a nommé inſolemment *grand Dragon* ou *Thannin*, en le comparant au Crocodile. Mais que peut-on conclure d'un terme ſi odieux, inſpiré par la haine nationale, qu'on ſait avoir ſubſiſté alors entre quelques Hébreux & quelques Coptes ? ſinon que les hommes ont fait uſage des injures dans tous les ſiécles.

Voici ce qu'il en eſt. Elien nous déſigne beaucoup mieux que Diodore de Sicile, l'eſpece de ſymbole que les Rois d'Egypte portoient dans leur diadême : c'étoit, dit-il, l'image d'un Aſpic tacheté. (*) Or cet Aſpic eſt préciſément le *Thermutis*, ou le ſerpent ſacré, qui ſe mord la queue : on le mettoit également ſur la tête d'Iſis pour indiquer la puiſſance, & on le connoît très-bien dans les Monuments. Il n'a abſolument aucun rapport avec le Dragon de la Chine, & lui reſſemble bien moins que les fleurs de lis de la France reſſemblent au chardon de ce pays, qui le porte dans ſon écuſſon. Ainſi les erreurs, où l'on eſt tombé au ſujet du Dragon, ſont pour le moins auſſi monſ-

---

(*) *Hinc Ægyptiorum Reges in diademate variegatas Aſpides gerere intellexi, per figuram iſtius animalis invictum Imperii robur ſignificantes. De Nat. Animal. Lib. VI. cap.* 38. Suivant Diodore, cet emblême changeoit en Egypte ſelon le caprice des Souverains, qui portoient auſſi quelquefois dans leur diadême la tête d'un Lion ; mais je doute qu'en cela Diodore ait été bien inſtruit.

trueuſes que l'animal même dont il s'agit.

Quant à l'oiſeau *Fom-hoam*, on peut démontrer clairement qu'il n'a rien de commun avec le *Phœnix*. Les Chinois ne connoiſſent pas & n'ont jamais connu le cycle caniculaire, composé de quatorze cents ſoixante & un an : or, comme ils n'ont pas la moindre idée de ce cycle, il s'enſuit qu'il ne ſert pas même à parler du *Phœnix*, lequel n'eſt autre choſe que l'accompliſſement de la révolution qui ramenoit le lever héliaque de la Canicule au premier jour du mois *Thoth*. L'oiſeau *Fom-hoam*, qu'on repréſente avec un bouquet de plumes ſur la tête ſuivant la figure qu'en a publiée le Pere Boius, m'a toujours paru être le même ſymbole que la Huppe, ſi célébre dans la Mythologie des anciens Indiens, & ſur laquelle on peut trouver beaucoup de détails dans Elien, auquel il ſuffira d'avoir renvoyé le lecteur.

Il s'en faut de beaucoup qu'à la Chine le nombre des Sculpteurs proprement dits égale celui des potiers ou de ceux qui font en moules des figures d'argille, de plâtre & de pâte de porcelaine ; & auſquels les Bonzes procurent infiniment plus d'occupation qu'on ne ſeroit porté à le penſer, ſi l'on ne ſavoit que ces fanatiques multiplient d'année en année le nombre des magots. Il y a déjà plus d'un ſiécle, qu'on montra à des

des Ambassadeurs Hollandois, qui alloient à Pékin, une Pagode qu'on soupçonnoit contenir près de dix mille de ces figures, depuis la hauteur d'un demi pied jusqu'à la statue colossale, rangées sur des tablettes, comme on range des livres dans une bibliothéque : outre ces magots logés dans les temples, chaque Chinois en a un certain nombre chez lui, & ceux qui passent leur vie sur les barques à l'embouchure des grandes rivieres, y fabriquent des chapelles qui en sont garnies : si à cela on ajoute que le total de ce qu'il en est passé en Europe se monte à cinq ou six millions, alors on pourra, dis-je, se persuader que les potiers de la Chine, ne sont point désœuvrés ; quoiqu'ils feroient beaucoup mieux d'aller défricher les landes du *Koei-Tcheou*, que de produire des bagatelles si grossieres & si inutiles : car nous ne parlons pas ici de certaines statues de pierre lardite, sorties de la main des Sculpteurs, & qui sont sans contredit ce que ces Artistes ont fait de mieux ou de plus supportable : ordinairement l'empleur des draperies y cache les parties les plus difficiles à rendre, comme les mains & les pieds, qu'ils estropient dans tous les sujets où ces membres sont à découvert ; car ils n'ont aucune idée de l'anatomie ou de l'ostéologie ; & ne se servent ni de squellettes, ni de manequins pour

apprendre à dessiner. Quelque bon modele qu'on leur fournisse, ils ne peuvent s'empêcher de tomber dans leurs contours de pratique: en voulant imiter des grouppes de porcelaine de Saxe qu'on leur avoit apportés, ils y ont fait des oreilles, des sourcils, des yeux & des nez Chinois. Au reste, ce n'est point seulement pour les vases & les pieces de porcelaine de quelque importance, mais même pour de certaines étoffes de soie comme les Damas, que les Négocians d'Europe doivent donner des modeles, sans quoi ils seroient fort mal servis.

Il est aisé de concevoir pourquoi les Sculpteurs ont constamment eu à la Chine une supériorité assez sensible sur les Peintres, lesquels avoient sans comparaison plus de difficultés à vaincre pour se former dans le coloris, pour parvenir à la connoissance du clair-obscur & pour approfondir les regles de la perspective. Or comme ils n'ont jamais pu atteindre à ces points essentiels de l'Art, ils ont dû rester aussi continuellement en arriere; & lors même que leur dessin a été aussi correct que celui des Sculpteurs, leurs tableaux n'en ont point été pour cela moins inférieurs aux statues & aux bas reliefs. (*) Ce qui est

[*] Les Chinois font de certains bas-reliefs dans la maniere de ceux de la colonne Trajane, c'est-à-dire, que les figures y sont travaillées par pieces, coupées à plat sur

ici vrai par rapport à la Chine, reſte également vrai par rapport à tous les autres pays du Monde, ſans même excepter la Grece; puiſque nous voyons que la ſtatuaire y avoit été portée au plus haut degré de perfection où les hommes puiſſent atteindre, tandis que des Peintres d'ailleurs auſſi célebres que Polygnote, y péchoient encore groſſiérement contre les loix de la Perſpective, & ce qu'il y a de bien pis, ils ne ſoupçonnoient pas qu'il y eût quelque défaut dans leurs tableaux : ainſi loin d'être parvenus à la perfection, ils ne l'entrevoyoient pas même là où elle eſt.

Les arts, que les Egyptiens ont cultivés avec le plus de ſuccès, ſont préciſément ceux, dont les Chinois ignorent juſqu'aux éléments, car ſans parler de la Verrerie, dont les opérations leur ont été inconnues juſqu'au regne de *Can-hi*, il eſt certain qu'ils n'ont pas fait des progrès dans la gravure des pierres fines, qu'on ſait à peine polir chez eux. *Il paroît*, dit M. Antermony, *que ce peuple ne fait pas grand cas des Diamants : on en voit peu entre ſes mains, & encore ſont-ils auſſi mal taillés que toutes les autres pierres de couleurs.* (*)

---

le dos, & enſuite collées ou attachées ſur le fond. Mais ils ne ſe ſervent pas de cette méthode pour ſculpter les entrelas ſur les friſes des *Pai-leou.*

(*) *Voyage de Petersbourg à Pékin. Tom. I, p.* 304.

Les Chinois font, au contraire des Egyptiens, un grand uſage des ſceaux ou de cachets, mais il n'y a que l'Empereur, qui en ait en pierre ou en agathe: les ectypes, qu'on en a apportés en Europe, m'ont toujours fait croire, que la gravure en a été exécutée avec la même pointe de Diamant, dont les Chinois ſe ſervent pour percer la porcelaine caſſée, qu'ils tâchent de recoudre avec des fils de laiton, & non, comme on l'a dit, au moyen du ſouphre. Ce ſont les Romains, qui ont employé ce minéral pour raccommoder les vaſes de verre briſés.

Un fait de la derniere importance, & ſur lequel les Jéſuites ont toujours tâché de nous induire en erreur, c'eſt que les porcelaines les plus fines, les mieux cuites, les mieux peintes, & les plus beaux ouvrages en vernis ou en lacque, qu'on voie à Pekin & dans les autres grandes Villes de la Chine, ne ſont point des ouvrages Chinois; mais on les y apporte du Japon. Quoique le Pere du Halde ait eu la hardieſſe de vouloir nier ce fait, nous dirons que les Voyageurs les mieux inſtruits & les Négociants n'ont jamais formé le moindre doute à cet égard. Et indépendamment du Journal de M. Lange, que nous citons dans la Note, (*) il eſt ſûr

(*) *Les plus beaux meubles de vernis, comme les cabi-*

que les porcelaines, que l'Empereur de la Chine remit à M. Iſmaïloff pour les préſenter au Czar Pierre premier, avoient été fabriquées au Japon, où le peuple ſurpaſſe celui de la Chine dans tous les Arts & tous les Métiers, ſans en excepter aucun & ſur-tout pas l'Imprimerie; car il n'y a point de comparaiſon entre les planches gravées à *Nankin* & celles qu'on grave à *Méaco*, où les ouvriers font très-bien les lettres de l'Alphabet & les caracteres Chinois. D'un autre côté les Japonois n'ont jamais employé cette induſtrie deſtructive par la laquelle on peut ſi aiſément ſophiſtiquer les couleurs pour peindre la porcelaine, & principalement le bleu: chez eux des Magiſtrats prépoſés aux fabriques, ne permettent point qu'on altére ni la pâte, ni aucune ſubſtance colorante pour diaprer la couverte.

Au reſte, ce ne ſont pas les Japonois ſeuls, qui nient que l'invention de la porcelaine ſoit dûe aux Chinois; car on verra dans l'inſtant qu'il y a encore d'autres peuples en Aſie, qui la revendiquent auſſi: ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que ces conteſtations s'étendent juſqu'à la pou-

nets, les chaiſes, les tables, les paniers, & autres choſes de cette nature, de même que les belles porcelaines, viennent du Japon, *à Pékin.* De Lange, Journ. p. 214. Voyez auſſi *Osbecks Reiſe. S.* 194 *&* 202.

dre à canon & la boussole. Je ne prétends pas ici m'expliquer sur toutes ces choses, mais je doute qu'il fut possible de trouver une bonne aiguille aimantée dans toute l'étendue de la Chine, hormis celles qu'on y apporte de *Nangasaki*, & qui paroissent venir de l'intérieur du Japon & de *Mia*, où suivant la carte de Tavernier, on travaille beaucoup en acier, & sur-tout en lames de sabres & de poignards fort estimés. [*]

L'ancien Gouvernement des *Dairis*, quoiqu'il fut en quelque sorte féodal, & par conséquent sujet à de grands inconvénients, semble pourtant avoir été moins défavorable aux Arts & aux Sciences que le Despotisme rigide du Gouvernement actuel, qu'on sait avoir été introduit par ce monstre odieux, nommé *Fide-Schossi*, qui né dans une chaumiere mourut sur le Trône en 1598. On a dit que les troubles excités par différents *Cubos*, n'étoient plus tolérables; mais ces troubles, qui cessoient de temps en temps, valoient mille fois mieux que le pourvoir arbitraire, qui dure toujours. Il faut considérer les anciens Grecs dans les guerres intestines, d'ailleurs si fréquentes; & les Grecs modernes,

(*) La longitude & la latitude de *Mia*, sont mal indiquées dans la carte de Tavernier; on trouve plus d'exactitude dans celle de M. Bellin.

changés en bêtes ſous le joug Othoman; & enſuite on pourra juger aſſez ſainement de tout ceci. Nous voyons au moins par Kempfer, [*] qu'au huitieme ſiécle il y eut dans le Japon des Sculpteurs, dont on a beaucoup honoré la mémoire, & depuis la nouvelle forme & Régence on n'honore plus la mémoire de perſonne; parce que l'honneur & le deſpotiſme ſont auſſi imcompatibles que le crime & la vertu.

Quoique les ouvrages du Japon reſſemblent un peu à ceux de la Chine par le coſtume, on y reconnoît néanmoins au premier coup d'œil un meilleur deſſin, plus de régularité dans les contours, plus de vérité dans les détails, & plus d'entente dans le coloris. Quelques artiſtes de ce pays ont même peint aſſez bien au naturel des fleurs, des plantes, des oiſeaux, des quadrupedes & des poiſſons: mais ces objets iſolés ne forment point des tableaux, où l'on trouve quelque notion de la Perſpective, & de la maniere de groupper les figures. Ceux-là ſe trompent très-groſſiérement qui croyent que les Japonois, qui ont fait ces deſſins coloriés, ſeroient en état de toucher le payſage ou de peindre en Hiſtoire: ils en ſont

(*) *Hiſtoire du Japon, Liv. ſecond, p.* 270.

très-incapables. Le Prince d'Orange passe aujourd'hui pour posséder la plus belle collection de plantes & d'animaux qu'on ait dessinés en Asie; mais j'ignore si elle est venue du Japon ou de quelqu'autre contrée. Au reste, il faut dire de toutes ces sortes d'ouvrages ce que dit M. Osbeck de la Peinture Chinoise: les couleurs y sont si belles, qu'elles inspirent quelque indulgence en faveur de ceux qui les ont mal appliquées.

Si l'on faisoit une balance pour les Peintres de l'Orient, comme M. de Piles en en fait une pour les Peintres de l'Europe, les Japonois y peseroient un peu; tandis que les Péguans, les Brames, les Siamois & la plûpart das Indous équivaudroient au zéro de Mr. de Piles, pour les quatre classes du dessin, de la composition, de l'expression & du Coloris. (*)

J'ai dû supprimer ici quelques détails, qui concernent la maniere dont on a exécuté au Japon de certaines statues de *Xaca*; car il faut que j'écarte les détails, & me fasse une route: d'autant plus qu'il reste encore à parler des Persans, des Indiens, & de quelques malheureux Afri-

(*) Cette balance qui se trouve à la fin de son *Cours de Peinture*, a été un peu améliorée dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences pour l'an* 1755.

cains. Quant au Thibet, cette partie ſi intéreſſante de la haute Aſie, nous la laiſſons couverte du voile qui la cache, quoique nous ſoyons d'ailleurs bien certains, qu'il y exiſte des Peintres & des Sculpteurs ; & ſi les portraits d'un Roi de cette contrée, & d'un Grand *Lama*, qu'on trouve dans la *Chine illuſtrée* du Pere Kircher, ont été copiés fidélement, il s'enſuit que les Artiſtes du *Laſſa* ne ſont ni inférieurs, ni ſupérieurs aux autres Aſiatiques. Quoique le peuple du Thibet ſoit très-ancien & fort intimement apparenté avec celui de la Chine, il ne laiſſe pas pour cela de lui diſputer quelques inventions, & entr'autres celle de la poudre à canon. Des pieces d'Arquebuſerie apportées en Europe par Tavernier, comme des choſes fort rares, prouvent qu'il doit y avoir eu dans le *Laſſa* proprement dit, des fabriques d'armes à feu dirigées par d'aſſez bons ouvriers ; mais l'antiquité de ces fabriques n'eſt conſtatée par aucun monument. Tout ce qu'on ſait touchant l'état de la Sculpture de ce pays, ſe réduit à quelques deſcriptions des ſtatues du *Ménippe*, monſtre ſymbolique qui a neuf têtes : car les peuples Tartares & les Chinois, que je n'exclus jamais de cètte race-là, ont attaché au nombre neuf des idées bien plus extravagantes que celles que les Egyptiens at-

tachoient au nombre ſept. Une partie du cérémonial & des inſtitutions politiques de la Chine eſt analogue à cette ſuperſtition puérile, comme la diviſion des Mandarins en neuf claſſes, & mille autres abſurdités, dont la plus forte & la plus triſte eſt qu'ils puniſſent ou dégradent les parents d'un criminel juſques dans le neuviéme degré. Des Ecrivains, qui n'avoient rien examiné, rien approfondi, ont pris ces folies pour des marques de ſageſſe.

Nous regardons comme des exagérations groſſieres tout ce que les Perſans diſent au ſujet de *Manès*, le ſeul Peintre de leur pays, dont le nom ſoit connu dans l'Occident, ce qui ne ſeroit jamais arrivé, s'il n'eût été en même temps chef d'une ſecte, qui a conſervé, dans ſes légendes, beaucoup de faits qui concernent cet homme ſingulier, dont il doit exiſter encore des peintures à *Tchigil*, ville du Turkeſtan ou de l'Igour, hormis que cet endroit n'ait été dévoré par les flammes dans les dernieres guerres des Tartares, comme nous n'avons que trop lieu de le croire. (*) Mais s'il étoit poſſible de découvrir quelque part des ouvrages originaux de *Manès*, ils ſuffiroient certainement pour réfuter

(*) On peut voir dans Hyde *de Religione Perſar*, pourquoi *Manès* quitta la Perſe.

tout ce que les Manichéens en disent : car, si les Persans avoient trouvé dans leur pays, de bons modeles d'anciens maîtres, ils n'auroient pas manqué d'y puiser la connoissance d'un Art qu'ils ignorent presque entiérement, quoiqu'ils ne cessent de le cultiver : car on sait qu'ils ont adouci la rigueur du Mahométisme, qu'on ne comptera, par conséquent, point au nombre des causes qui ont fait dégénérer la Peinture parmi eux. On dit, à la vérité, que leurs tapis à personnages avoient déjà acquis beaucoup de célébrité dans la Grece au siécle d'Alexandre, puisqu'il en est parlé dans Théophraste, mais il n'y a pas de Grec, ni en général point d'Auteur ancien, qui en ait loüé le dessin : car les expressions, qu'employe Martial en parlant des tapis de l'Assyrie, lesquels avoient tant de rapport avec ceux de la Perse, ne concernent que la richesse de la soie, l'éclat des couleurs & le genre de la broderie, (*) à laquelle les Medes, les Babyloniens & les Persans n'employoient que la main des femmes, qui, dans tout l'Orient, savent mieux broder, que les hommes n'y savent peindre : car elles ne peuvent précipiter si fort ce travail, &

(*) *Non ego prætulerim Babylonica picta superbè*
Texta, Semiramiâ quæ variantur acu.
Epig. 28. Lib. VIII.

ſe voyent en quelque ſorte retenues par tous les points du patron, dont il faut bien ſuivre les traces. C'eſt donc depuis que les Orientaux ont exécuté au métier les tapis, qu'ils faiſoient anciennement faire à l'aiguille, que ces ouvrages ont beaucoup perdu de leur mérite, quoiqu'il n'ait jamais été difficile de les ſurpaſſer ; puiſque de l'aveu même des Anciens, on les ſurpaſſa en Egypte où l'on n'employa pour cela que le métier. (*) Mais les Perſans avoient une autre eſpece de broderie ſur des gazes, que les Egyptiens ne purent contrefaire qu'en ſe ſervant auſſi de l'aiguille, comme on le voit par ce que dit Lucain de ce ſuperbe voile de Cléopatre, qu'il n'a pu décrire qu'en trois vers héroïques.

Je ſuis perſuadé que les Peintres de la Perſe ont toujours travaillé comme ils travaillent aujourd'hui. Supérieurs aux Arabes & aux Indiens dans les entrelas, les fleurs de caprice & les Maureſques, ils font fort mal les figures humaines, & leur deſſin eſt ſi peu aſſuré qu'ils ne ſauroient bien rendre les viſages de face ; de ſorte qu'ils compoſent tellement leurs ſujets qu'on ne les y voit que de profil ou à trois

(*) Rien n'eſt plus connu que ce diſtique de Martial.
Hæc tibi Memphitis tellus dat munera: victa eſt
Pectine Niliaco jam Babylonis acus.

quarts, & cela même dans les repréſentations obſcenes, pour leſquelles ils ont un goût décidé, & leurs tapis s'en ſont plus d'une fois reſſentis. Quant à la Perſpective, ils l'entendent comme les Chinois, c'eſt-à-dire, qu'ils n'en ont pas la moindre notion, & quelques menteurs qu'ayent été les Manichéens dans leurs légendes, ils n'attribuent aucune connoiſſance de cette partie à *Manès*, qu'ils louent principalement ſur ſa dextérité à tirer des lignes droites ſans le ſecours d'aucun inſtrument, à la pointe du pinceau.

Voici un fait qui doit paroître déciſif: lorſque l'Empereur de Perſe, *Shad Abas* ſecond, voulut apprendre à deſſiner paſſablement, il ne trouva point dans tout ſon pays, ni même parmi les Peintres attachés à ſa Cour, un ſeul homme en état de lui donner des leçons; & il fallut appeller à Iſpahan un hollandois, nommé *Angel*, que Tavernier dit avoir rencontré aux environs de Chiras. [*]

Malgré tout cela les Perſans revendiquent pluſieurs découvertes relatives à différents genres de Peinture, & comme ils diſputent aux Chinois & aux Japonois l'invention de la pâte de la porcelaine, ils leurs diſputent auſſi l'invention des cou-

(*) *Voyage de Perſe, Tom. I, p.* 729.

grands priviléges que ſous les régnes de Théodoſe & de Valentinien, lorſqu'il n'exiſtoit plus un ſeul bon Peintre dans tout l'Empire Romain, c'eſt-à-dire, dans le monde entier; & les choſes ſont à peu près revenues au point où elles étoient alors: on embraſſe l'ombre au lieu de la réalité.

Quoique les Perſans ayent appris des Indiens l'art de peindre le coton & celui de l'imprimer avec des moules & des contre-moules, ils prétendent néanmoins avoir ſurpaſſé beaucoup leurs maîtres. Et on croit même en Europe, que les *Kalencards* de Perſe l'emportent ſur les plus beaux *Tapiſſendis* de Paliacate & de Viſapour, & ſur les plus belles Chites de Maſulipatan & d'Amadebath; mais cela n'eſt vrai que par rapport au deſſin, & non par rapport aux couleurs de l'aveu même de M. Chardin, qu'on ſait d'ailleurs avoir été fort prévenu en faveur des Perſans, *qui*, ſelon lui, *étoient les plus grands Sculpteurs du Monde avant l'établiſſement du Mahométiſme.* (*) Si ce Voyageur eſt blâmable pour avoir propoſé une opinion ſi extrêmement éloignée de la vérité, il ne l'eſt pas moins, lorſqu'il tâche de juſtifier l'uſage où ſont les Empereurs de Perſe d'entretenir à leurs frais

[*] *Voyage de Perſe, Tom. III, p.* 284.

des atteliers & des manufactures ; puiſque c'eſt une des plus pernicieuſes inſtitutions que les Deſpotes ou les Tyrans ayent pu imaginer : auſſi ne manquerai-je pas d'en parler plus amplement dans l'inſtant. Mr. l'Abbé de Guaſco paroît avoir été emporté vers un excès oppoſé à celui de Chardin, lorſqu'il aſſure que de tous les monuments des Aſiatiques ceux des Perſans ſemblent mériter le moins d'attention. (*) Il y a quelque apparence que ce jugement dérive de celui que Tavernier a porté touchant les ruines de *Tchel-minar*, qu'il déprime tant qu'il peut. Mais Tavernier ſavoit à peine lire & écrire : on connoît ceux qui lui ont prêté leur plume, & qui étoient auſſi des rédacteurs très-médiocres ; de ſorte qu'on ne peut faire aucun uſage de ſes Relations dans tout ce qui concerne les antiquités de la Perſe, & différents points de critique ou d'érudition. Et malheureuſement on ne ſauroit ſe fier davantage ſur le rapport d'un Moine nommé Emanuel, qu'on cite dans les *Mémoires de l'Académie des Inſcriptions*, touchant des ſtatues qu'il dit exiſter à deux lieues de *Kirman Shah* ſur une montagne de la Médie, où les Anciens ont placé auſſi beaucoup de monuments chimériques attribués à Sémiramis.

(*) *De l'uſage des ſtatues chez les Anciens, p.* 426.

leurs propres à la diaprer ; quoiqu'ils ne paroiſſent point avoir porté cette pratique auſſi loin que ceux, auſquels ils la conteſtent. Je n'ai jamais pu ſavoir ce que penſent à cet égard les Indiens ; mais je ſais qu'ils font de la porcelaine aſſez bonne, & probablement ils la font ſans diſputer, en ſe repoſant ſur cette impénétrable obſcurité, qui régne dans l'Hiſtoire des Arts de l'Aſie, où un chacun peut hardiment s'arroger quelque découverte que ce ſoit, parce qu'on y manque de monuments pour conſtater les faits & les dates. Ce qu'il y a de ſurprenant c'eſt que ces contrées de l'Aſie, qui ont tant travaillé pour perfectionner la porcelaine, n'ont eu des verreries que vers le milieu du ſiécle paſſé ou au commencement de celui-ci : la premiere, qu'on ait vu à la Chine, y fut établie à Pekin par un Religieux ſous le régne de *Can-hi* : la premiere qu'on ait vue en Perſe, y fut établie à Chiras par un Italien ; & on ſait par la liſte des marchandiſes envoyées aux Indes du temps des Romains, que les Indiens manquoient alors de verre, quoiqu'ils euſſent du criſtal natif.

Au reſte, de toutes les découvertes que les Perſans s'attribuent, celle qui concerne la Moſaïque, a paru la plus fondée aux yeux de M. Furietti ; (*) parce qu'il a vu

[*] *De* MUSIVIS, *capite primo*.

ce que tout le monde a pu voir, qu'il étoit question dans le livre d'*Esther* d'un pavé à compartiments en pierres de couleur; mais les Auteurs Arabes parlent d'ouvrages semblables : ils parlent même de pavés tout incrustés de pieces de verre. Par-là on s'apperçoit au moins que les Persans ont eu cela de commun avec d'autres nations de l'Orient, du nombre desquels je doute qu'on puisse exclure les Egyptiens: (*) & on sait que M. Michaélis n'en a pas même exclu les Juifs dans le Traité qu'il a intitulé l'*Histoire du verre chez les Hébreux* : tandis qu'il est impossible de prouver, qu'il y ait eu anciennement quelque foible apparence de la moindre verrerie dans la Judée, à laquelle il ne faut point attribuer les fabriques de Tyr & Sidon. Quoiqu'il en soit, on ne sauroit nier que ces pavés à compartiments n'aient été des ouvrages de Mosaïque, à laquelle on s'est toujours beaucoup appliqué dès que la peinture a dégénéré: car sans parler de ce que nous voyons pratiquer en Italie de nos jours, il est certain que les ouvriers en Mosaïque ne furent jamais plus encouragés par de

(*) Lucain en décrivant le luxe de Cléopatre, dit :

--- --- --- totâque effusus in aulâ
Calcabatur onyx.

ce que l'on ne peut entendre que d'un pavé dans le goût de celui des Persans.

Tout ce que nous savons c'est que quelques Sculpteurs enlevés en Egypte, ont travaillé dans la Médie, & vraisemblablement aussi aux bâtimens de *Tchel-minar* ou d'*Estakar*, où ils semblent même avoir mêlé quelques emblêmes de leur religion, comme le cercle ailé, parmi les symboles de la religion des Mages ; mais en général les Persans ont commencé dès le règne de Xerxès premier, à avoir dans les Arts quelque supériorité sur les Indiens, qui ont la réputation de travailler le plus mal de tous les Asiatiques, si on en excepte peut-être les Chinois. Cependant le *Shastah* & le *Védam* ne leur défendent point & ne leur ont jamais défendu la Peinture, la Statuaire, la Sculpture & la Gravure en creux ou en relief.

Si toutes les religions de l'Orient avoient eu ce caractère sombre & attristant qu'on impute au Mahométisme, alors on ne verroit pas si bien quelle est en tout ceci l'influence du climat & des institutions politiques: car en ce cas on attribueroit uniquement aux institutions religieuses le peu de progrès que ces peuples ont faits dans les Beaux-Arts. Il est hors de doute, de l'aveu même des Turcs & des Arabes, que Mahomet ne savoit ni lire, ni écrire: ainsi ce ne fut point, comme on l'a cru, en lisant quelques ouvrages composés par des

Ignicoles, qu'il y puiſa l'averſion qu'on lui a connue pour les repréſentations des êtres animés ; (*) mais il puiſa ces idées-là dans la corruption même du Judaïſme, qui, à meſure qu'il s'éloigna de ſa ſource, ſe chargea de ſuperſtitions nouvelles, comme un ruiſſeau ſe groſſit dans ſon cours. Car les Savants conviennent que ce ne fut qu'au ſiécle des Macabées, que les Juifs commencerent à témoigner tant d'horreur pour les images, & même pour les figures ſymboliques, placées dans le temple de Jéruſalem par des Artiſtes venus de Tyr. Mais quoiqu'Origene diſe, dans ſon ouvrage contre Celſe, que ce peuple barbare de la Judée n'avoit de ſon temps ni un ſeul Peintre, ni un ſeul Sculpteur chez lui, il ne s'enſuit point qu'il eut renoncé auſſi alors à la Gravure en creux ſur les pierres fines, les ſceaux & les coins de métal : car depuis leur ſortie de l'Egypte juſqu'au moment où j'écris, les Hébreux n'ont ceſſé de s'appliquer à cet Art ; quoique jamais un ſeul d'entr'eux n'y ait véritablement excellé. Se trompe-t-on beaucoup ? lorſqu'on croit que la tentation de falſifier de temps en temps les monnoyes, leur a inſpiré tant

(*) Dans le texte Arabe de l'Alcoran la défenſe de faire des images, n'eſt pas ſi clairement exprimée qu'on le croit.

de penchant pour cette eſpece de gravure, qu'on leur laiſſe exercer publiquement en Europe, ce qui choque toutes les idées de la ſaine police : car comme les loix ne peuvent avoir de confiance en de tels hommes, elles devroient ôter d'entre leurs mains tous les inſtruments dangereux. L'ancienne Egypte eſt le ſeul pays du Monde où l'on ait eu une bonne police par rapport aux Juifs. Celle des Romains à leur égard ne valoit rien dès le temps d'Auguſte, & ce fut bien pis ſous les Empereurs ſuivants.

Ceux qui n'ont jamais imaginé d'autre obſtacle aux progrès de la Peinture en Aſie que le Mohométiſme, ſe ſont extrêmement trompés ; puiſque l'établiſſement même de cette Religion n'a produit d'autre changement parmi les Indiens, que celui qu'ils ont dû faire à de certaines toiles peintes, où ils ménagent les repréſentations d'animaux, ſans quoi les Muſulmans les plus zélés ne voudroient pas les acheter ; car pour ce qui eſt des Empereurs Mogols, ils n'ont jamais fait ſcrupule d'avoir à leur Cour des Peintres dont M. Manouchi avoit rapporté quelques ouvrages en Europe, qu'on a eu la négligence de ne point faire graver. D'ailleurs on ſait que ces Princes, quoiqu'attachés au Mahométiſme, ont quelquefois fait repréſenter des images ſur leurs propres

monnoyes (*), & jamais l'idée ne leur vint d'arrêter la circulation des eſpéces qu'on nomme *vieilles Pagodes*, qui ſont de fabrique Indienne, d'un caractère de deſſin très-groſſier, & auſſi révoltantes par leur type, que les mauvaiſes monnoyes d'Achem & de Macaſſar. Enfin les Mogols n'empêchent pas les Indiens de faire des tableaux & des ſtatues pour en orner leurs temples, qui peuvent à peine contenir tous les Dieux mal faits, qu'on y relègue. Il eſt auſſi fort commun d'y voir des perſonnages ſymboliques, tantôt dans les attitudes de magots comme les ſtatues de *Sommona-Kodom* au Royaumes de Siam, & tantôt dans des attitudes ſurnaturelles; car les bras & les jambes y font un écartement dont le corps humain n'eſt pas ſuſceptible. Je ſoupçonne les Sculpteurs de ce pays, qui n'ont aucune idée de la pondération d'outrer ces poſtures en voyant celles où l'on trouve ſouvent leurs *Faquirs* qui mettent les mains à terre, élevent enſuite les pieds, de façon que les orteils poſent ſur les coudes; & dans cette ſituation qui les fait reſſembler à des Satyres, ils s'écrient: O que Dieu eſt fort! O qu'il eſt majeſtueux!

(*) M. l'Abbé Barthélemi cite, dans ſa *Diſſertation ſur les Médailles Arabes*, quelques autres Princes Mahométans, qui ont auſſi fait graver des images ſur leurs monnoyes, en copiant les types des Médailles Grecques ou Romaines. Mais cet uſage eſt aujourd'hui aboli.

Quoique les Indiens ſe ſoient toujours diſtingués par leur inclination pour les ſtatues polycéphales, c'eſt-à-dire, celles qui ont pluſieurs têtes & des membres ſurnuméraires, comme ſept ou huit paires de bras ſur un même tronc, il n'en eſt pas moins vrai que cette horrible corruption du goût a infectée la plupart des peuples de l'Orient; & les Grecs mêmes n'en ont point été abſolument exempts; car ſans parler ici de ces repréſentations à double & triple faces, il eſt ſûr que les aîles, qu'on mettoit à beaucoup de ſtatues, décele déjà un penchant ſecret pour les membres ſurnuméraires. Si le climat de la Grece eût été de ſix ou ſept dégrés plus chaud, on y eût vu beaucoup d'Artiſtes s'égarer en donnant dans le ſtyle Oriental: auſſi obſerve-t-on que de certaines ſtatues, qui n'étoient point encore ailées dans le Peloponeſe, l'étoient déjà dans l'Ionie.

Quelques voyageurs ont cru, que l'uſage où ſont depuis fort long-temps les Indiens de mettre des robes ou des manteaux peints & brodés aux ſimulacres de leurs Divinités, les a naturellement portés à n'y point employer beaucoup d'art en les ſculptant; mais cet uſage n'eſt pas univerſel, ni ſans exception chez eux: ſi dans les Pagodes de *Matoura*, de *Benarez* & de *Jagrenat* on habille quelque ſtatues, on en trouve auſſi

à *Tyrona-maley* au Carnate, qui ſont nues; quoiqu'elles n'ayent ni plus de graces, ni plus de vie que celles qu'on couvre d'étoffes (*).

On a déterré en differents endroits des Indes Orientales & du Sud de l'Aſie, des ouvrages de ſculpture qui paroiſſoient être fort anciens, comme les débris de la Pagode d'*Elora*, les vieilles ſtatues de la côte du *Decan*, celles de *Canarin* dans l'iſle de *Salſette*, & celles d'*Eléphanta*, autre iſle, qui gît en avant de Bombai, & qu'on ſait auſſi être diſtinguée par une eſpece de temple ſouterrain, qu'Owington vit en 1690 & Groſe vers l'an 1752 (**), mais ils n'étoient ni l'un, ni l'autre, aſſez verſés dans la connoiſſance des Arts & dans la Littérature pour en produire une deſcription exacte & préciſe. Nous ſavons ſeulement que l'Architecture n'en conſpire avec aucun des trois ordres Grecs, & qu'elle participe du goût Oriental; ce qui ſuffit pour réfuter l'opinion qui l'attribue à des colonies Macédoniennes placées le long de cette côte par Alexandre. Il ſe peut que c'eſt dans ces grottes d'*Eléphanta*, que les Brachmanes conſervoient cette figure ſi myſtérieuſe, dont il eſt parlé

(*) *Hiſtoire Générale des Voyag. Tom. XIII, p. 486. Edit. Hol.*

(**) Voyez *le voyage de Groſe, traduit par Mr. Hernandez.*

dans Porphyre, & qu'ils montrèrent au Syrien Bardéſane.

Quant à de grands bas-reliefs en métal, qu'Apollonius doit avoir vus à la Cour d'un Roi des Indes, on n'en a pas la moindre connoiſſance aujourd'hui dans ce pays, & on n'y travaille abſolument en aucun genre ſemblable. Ce qui m'a toujours fait ſoupçonner que ces ouvrages n'ont jamais exiſté, & que c'eſt Philoſtrate qui les a forgés, de même que les fabriques d'Architecture Egyptienne, qu'il place auſſi aux Indes, & dont on n'a pas non plus découvert le moindre veſtige. Ce Grec en écrivant ſon Roman prenoit plaiſir à meubler les palais de quelques ſouverains de l'Aſie, ſans s'appercevoir que ces ornements imaginaires choquent ſouvent les uſages & les mœurs des Aſiatiques : d'ailleurs les ſinguliers bas-reliefs, dont je viens de parler, reſſemblent extrêmement à ce qu'on appelle les *Tableaux de Philoſtrate*, qui manquent d'ordonnance ; & la complication des ſujets en eſt telle que les plus habiles des Peintres ne ſeroient point en état de les exécuter, quand même ils ſacrifieroient à la maniere des Anciens, toute la partie de la Perſpective.

Les ouvrages des Indiens modernes mis à côté des monuments dont l'authenticité n'eſt point ſuſpecte, prouvent que chez eux les Arts ſont reſtés de temps immémorial

morial attachés invariablement au même point : s'ils n'ont pas fait de progrès, ils n'ont pas non plus dégénéré ; ce que quelques Auteurs attribuent à la diviſion de ce peuple en Tribus, dont les unes ne ſont compoſées, ainſi qu'on ſait, que d'ouvriers, qui ne peuvent paſſer dans la claſſe des Bramines, ni entrer en aucune autre. On a même ſoutenu que toutes ces inſtitutions politiques ont rendu les Indiens inférieurs aux Chinois, dont l'avantage ne paroît pas néanmoins décidé ; & s'il eſt réel, convenons qu'il eſt preſque imperceptible. Ceci reſſemble à la diſpute des Négres & des Maures au ſujet de leur teint : il s'en faut de beaucoup que les uns ou les autres ſoient blancs ; mais les Négres ſont ſeulement un peu plus noirs.

Les tableaux qu'on voit dans les Pagodes Indiennes, & dont Mr. Holwell a donné quelques copies (*), ſont je l'avoue, ridicules, bizarres & extrêmement mal exécutés : mais on en trouve dans les Pagodes de la Chine, qui ne valent point mieux : & il y a des Peintres à Surate, qui ne céderoient pas le rang aux plus habiles *Hoa-pei* de Nankin, & ſur-tout dans ce qu'ils appellent ſi gratuitement des ouvrages en miniature.

(*) Elles ſont inſérées à la ſuite de ſa *Mythologie des Gentous.*

On dit ordinairement qu'en allant des bords de l'Euphrate juſqu'aux extrêmités de l'Aſie, on ne rencontre plus que des peintres en détrempe, qui n'ont preſque aucune idée du chevalet; parce qu'ils travaillent ſur des tables, & couchent les couleurs à plat comme dans la *gouache* : cependant de certains procédés, qu'employent les Indiens, feroient ſoupçonner qu'ils ont eu connoiſſance de la maniere de peindre à l'huile, que les Perſans & les Egyptiens modernes n'ignorent pas non plus, au rapport de Mrs. Chardin & Maillet; & comme on doute qu'ils l'ayent emprunté des Européens, cela rend la découverte de la Peinture à l'huile plus problématique que bien des Auteurs ne ſe l'imaginent. Il y a une raiſon pourquoi les Orientaux en général n'en ont jamais voulu faire beaucoup d'uſage : d'abord leur climat eſt ſans comparaiſon moins humide que le notre : en ſecond lieu ils veulent que toutes les couleurs ſoient extrêmement vives; or la détrempe ne les altére preſque point tandis que l'huile les ternit ſenſiblement. Du reſte il eſt certain que les Artiſtes de ces contrées ont connu dès la plus haute antiquité, de certaines pratiques qui paſſent quelquefois parmi nous pour des inventions nouvelles. Nos voyageurs manquent ſouvent de loiſir, & plus ſouvent encore de capacité pour décrire

tout ce qui ſe fait dans les manufactures de l'Aſie : les Obſervations qu'on trouve éparſes dans les *Lettres Edifiantes*, quelques Relations particulieres & différens Traités, ne forment point à beaucoup près un corps complet, qui embraſſe tous les principes de la méthode qu'employent les Indiens pour peindre les toiles, tant celles qu'on nomme proprement *Kalencards* (*), que celles qu'on imprime avec des moules, qui ont donné lieu, comme je l'ai déjà obſervé, à la façon d'imprimer auſſi des livres, ſuivant la pratique en uſage à la Chine, au Japon & vraiſemblablement auſſi dans l'Indouſtan. On ignore de quelle eſpéce de pinceaux les Indiens ſe ſervent pour peindre ſur le coton ; car les liqueurs cauſtiques & les mordants brûlent en moins d'un inſtant ceux qui ne ſont faits que de poils ; & juſqu'à préſent on n'a rien imaginé de mieux en Europe, que les mêches de bois doux ou de tilleul, ce qui produit des inſtruments plus groſſiers qu'on ne pourroit le dire.

En quittant l'Inde pour revenir dans l'Aſie Occidentale on ne trouve plus que des Mahométans, qui ne travaillent qu'en Arabeſques ou en compartiments mouchetés, comme on en voit ſur les murs de quel-

(*) Ce mot déſigne les chites uniquement faites au pinceau.

ques Moſquées. Les tableaux peints à l'huile & ſur toile qu'on apporte du Levant, ſont des ouvrages faits par des miſérables Arméniens, qui n'entendent preſque point le deſſin; & dont les compoſitions donnent dans le goût le plus meſquin. Si l'on a gravé d'après eux le Recueil des vêtements Turcs & des modes Grecques, ç'a été uniquement pour procurer à nos Artiſtes une idée du coſtume de ces peuples, qui leur eſt fort ordinaire de déguiſer, en les habillant d'une maniere ridicule.

Je n'ai jamais lu rien de plus étrange que ce que le Lord Baltimore dit dans la Relation de ſon voyage de l'an 1763 : il avertit ſérieuſement qu'il ne faut point venir à Conſtantinople, *pour y voir des tableaux*, puiſqu'on n'en verroit pas, quand même on iroit juſqu'en Barbarie; car les principaux palais de Fez, de Maroc & de Mequinez, n'offrent que quelques murailles & quelques platfonds couverts d'une couche de bleu, où par le moyen de la dorure on a repréſenté des étoiles & des croiſſants (*). On y voit beaucoup d'inſcriptions en lettres d'or, avec tous ces entrelas & ces traits dont le caractère

(*) *Voyage au Levant*, *p.* 59.

(**) Dans l'*Hiſtoire des Conquêtes de Mouli-Archy, connu ſous le nom de Roi de Tafilet, par Mouette*, on exagere beaucoup les ornements des palais de l'Empereur de Maroc.

Arabe eſt ſi ſuſceptible ; car il faut bien que ceux qui ne ſavent pas peindre, écrivent, ſans quoi leurs ouvrages ne diroient rien ; & on obſervera à cette occaſion qu'il n'y a qu'un aveugle préjugé en faveur des Anciens, qui ait pu porter des écrivains modernes à faire l'apologie de Polygnote, qu'on ſait avoir écrit dans ſes deux grands tableaux de Delphes, les noms de tous les perſonnages (*), préciſément comme on a marqué dans la Moſaïque de Paleſtrine le nom des animaux en lettres capitales ; & les recherches faites à *Herculanum* ont auſſi produit des monuments remarquables par cette bizarrerie, laquelle ſuffiroit pour prouver que les tableaux de Polygnote péchoient contre la perſpective ; quand même nous n'en ſerions point inſtruits par la deſcription de Pauſanias.

Si l'on en excepte quelques Artiſtes Grecs nés à Alexandrie & à Cyrene, il eſt certain que l'Afrique n'a point produit de grands Peintres, pas même parmi les Carthaginois durant les plus beaux ſiécles de leur République ; & les Maures, qui envahirent l'Eſpagne, n'y ont cultivé d'autre genre de Peinture, que celui qui en a conſervé le nom de *Maureſque*, & qui ſous leur pinceau ne paroît avoir été qu'une décoration vaine

(*) *Pauſanias in Phocid. Lib. X. cap. XXV.*

& ridicule. Il eſt vrai qu'on les ſoupçonne d'avoir peint auſſi des animaux comme ceux qu'on voit encore dans les ruines de *Cintra* ; mais en ſuppoſant que ces ornements n'ont pas été ajoutés dans des temps poſtérieurs, il eſt certain qu'on n'y diſtingue rien qui dénote un grand goût de deſſin ou une véritable connoiſſance de l'Art. Enfin quand on examineroit avec la dernière attention les débris des palais & des autres édifices que ces Conquérants firent élever en grand nombre, on n'y trouveroit rien de remarquable relativement aux talents de leurs Peintres enchaînés d'ailleurs par le Mahométiſme. Ce qu'on dit vulgairement de ces fabriques de toiles peintes qu'ils établirent en Eſpagne, paroît être fondé ſur le penchant que les Maures témoignerent pour les vêtements de cette eſpèce dans l'antiquité ; mais ils tiroient ces étoffes de l'Egypte où l'on les colorioit par le procédé chymique, dont il a été parlé au commencement de cette ſection. *Picti tunicâ Nilotide Mauri.*

Quant aux Coptes, ils ne connoiſſent plus le nom des Arts & des Sciences cultivées par leurs ancêtres. D'abord une horrible ſuperſtition les fit renoncer à la ſculpture : enſuite ils tomberent par leur propre faute, dans une ignorance à peu près auſſi profonde que l'eſt celle des Arabes bédouins : leurs Moines, qui auroient pu étu-

dier dans les monasteres, que les Mamé-luks & les Turcs ne penserent jamais à leur ôter, s'y sont métamorphosés en brutes; & ne travaillent plus même à l'Alchymie. *Enfin les Egyptiens modernes*, dit Mr. Maillet, *sont mal adroits en tout: leurs Peintres ne sont que de misérables barbouilleurs, dont les couleurs, soit à l'huile, soit en détrempe, ne résistent pas à l'air, & passent en moins d'un instant. Ils dorent encore; mais leur dorure est infiniment au-dessous de celle des Anciens. Au reste, on occupe plus ces Peintres à la décoration du dedans des maisons particulieres, où l'on ne fait pas usage de tapisseries, qu'à celle des édifices publics, qui sont tous d'une grande simplicité* (*). Cependant les murailles de quelques Eglises Coptes, offrent encore des peintures de Saints, à peu près aussi mal faites que ce qu'on trouve dans les Cathédrales Gothiques, qu'on n'a point eu soin de reblanchir (**).

Il seroit inutile de vouloir maintenant avancer davantage dans le cœur de l'Afrique; mais on ne peut se dispenser d'observer que tous les Monuments anciens, qu'on découvre vers le Sud en allant à plus de deux cents lieues au-delà des Cataractes du Nil, sont sculptés dans le goût Egyptien, &

(*) *Description de l'Egypte. Part. second. p.* 191.

[**] *Vansleb dans son Journal. Pag.* 275 & 383.

chargés de ſymboles Egyptiens, comme les ruines de la Ville royale d'*Axume*, qui giſient un peu au-delà du quinzième degré dans la latitude ſeptentrionale (*). Quand un jour on parviendra à avoir une connoiſſance préciſe des excavations qu'on trouve en différents endroits de l'Ethiopie, on verra que les caractères hiéroglyphiques en reſſemblent à ceux des grottes de la Thébaïde, car les Thébains & les Ethiopiens, quoique gouvernés par des Souverains différents, n'étoient dans le fond qu'un même peuple, & adonné à la même religion.

On lit dans la Religion de l'aventurier Bermudez, ſoi-diſant Patriarche d'Ethiopie, quoiqu'il ne le fut pas, que l'Empereur de cette contrée obligea les Portugais à laiſſer à ſa Cour le Peintre qu'ils avoient amené avec eux; d'où on peut conclure qu'il doit y avoir eu alors une extrême diſette d'Artiſtes, puiſqu'on s'adreſſa à un homme de Portugal; car ce pays, ſi célébre par le grand nombre d'habiles Inquiſiteurs qu'il a produits, n'a jamais vu naître qu'un ſeul Peintre, dont les ouvrages ſont plus connus en Italie qu'à Lisbonne, où l'on n'aime pas

(*) Il faut excepter ici le monument qu'on dit avoir exiſté à *Adulis*; mais dont l'exiſtence paroît fort douteuſe.
Diodore de Sicile a ſçu que les ſtatues Ethiopiennes reſſembloient exactement aux ſtatues de l'Egypte; car il s'explique à cet égard en termes fort clairs, comme Bochart l'avoit déjà obſervé *in* PHALEG *Lib. IV. cap. XXVI.*

les tableaux ; mais bien les combats de taureaux, ſpectacle digne d'un peuple encore barbare.

Si l'on excepte l'ancienne Egypte, où le Gouvernement n'étoit point vraiment deſpotique, ni dans ſa forme, ni dans les principes de ſa conſtitution ; tous les autres Etats de l'Orient dont nous avons parlé dans le cours de ce chapitre, ſont régis par le pouvoir arbitraire, par la volonté abſolue d'un ſeul. Ainſi avant même que de traiter de l'influence du Climat, il convient d'examiner celle du Deſpotiſme ; & on verra que de la réunion de cès deux cauſes il réſulte un obſtacle que l'eſprit humain n'a pu ſurmonter, & qu'il ne ſurmontera jamais.

Il y a, dans des contrées aſſez tempérées de l'ancien Continent, quelques peuples preſque ſauvages : or on ne ſauroit dire juſqu'où ces peuples-là pourront atteindre dans les Arts, lorſqu'ils jugeront à propos de ſe policer. Appelle ne croyoit vraiſemblablement pas que dans des marais ſouvent couverts de neige, & occupés par une petite horde d'origine Scythique, & apparentée, à la grande horde des Theutons, il paroîtroit un jour des Peintres ſupérieurs à Appelle ; mais il n'en eſt pas ainſi des nations de l'Aſie Méridionale : elles ſe ſont appliquées depuis aſſez long-temps aux Arts, pour qu'on puiſſe enfin décider de quoi elles

ſont capables ſous un climat tel que le leur, & ſous une forme de Gouvernement, telle que la leur.

Tous les Princes de l'Aſie, ſans en excepter les Empereurs de la Chine, ont eu de temps immémorial la pernicieuſe coutume de former à leur Cour des manufactures & de grands atteliers où ils font exécuter généralement tous les ouvrages qui entrent dans l'ameublement de leurs palais. Et on peut bien croire que cet ameublement comprend tant de choſes, qu'il n'y a preſque aucun métier qui n'y ſoit employé. On n'a jamaïs pu découvrir l'origine d'un tel uſage ; mais ce que j'en dirai dans l'inſtant éclaircira tout ceci.

Dès qu'un ouvrier annonce quelques diſpoſitions heureuſes, il devient ouvrier du Palais, de gré ou de force.

Ce qui fait qu'à Siam, dit la Loubere, perſonne ne ſe ſoucie d'exceller dans ſa profeſſion, c'eſt que ceux qui y excellent doivent travailler pendant ſix ans pour la Cour. [*]

De tous les voyageurs, qui ſont entrés dans quelques détails ſur l'état des Arts de l'Aſie, Mr. Chardin eſt celui qui fournit le plus de détails: auſſi parle-t-il fort au long des trente-deux atteliers, que poſ-

---

(*) *Relation du Royaume de Siam, Tom. I. Part. II.*

ſédoient alors les Empereurs de Perſe, [*] & qui coûtoient à ces Princes cinq millions par an; & je ſuppoſe que par ce moyen ils en gagnoient dix par an.

On y comptoit ſoixante-douze Peintres, qui comme tous les autres artiſans attachés à ces maiſons, devoient ſuivre la Cour dans ſes voyages, de même que des valets ou des eſclaves ſuivent leurs maîtres.

Il paroît que vers ces temps, c'eſt-à-dire vers l'an 1679, on avoit fait quelques changements dans ces atteliers. Les ouvriers en tapiſſerie, au lieu de recevoir de l'argent comptant, avoient reçu des terres ou le produit de ces terres; mais la manufacture des tapis, n'en étoit pas moins dépendante du Prince, & ne travailloit véritablement que pour lui.

Le bon ſens ſeul ſuffit pour nous faire réprouver des inſtitutions ſi diamétralement oppoſées à la proſpérité des Arts, & à toutes les notions que les hommes ont d'un Etat bien policé, où l'on ne vit jamais les fabriques entre les mains du Souverain, mais entre les mains du public: c'eſt le bien de tous qu'un ſeul ne doit pas envahir. Quelle idée d'ailleurs peut-on ſe former de ces contrées, où

[*] *Voyage de Perſe, Tom. II, P.* 191.

après avoir ôté aux ſujets la propriété des terres & la liberté politique, on leur enleve encore le fruit de l'induſtrie ?

Cependant, comme en Perſe on payoit alors aſſez réguliérement les ouvriers occupés dans les atteliers de la Cour, & même lorſqu'ils étoient malades, cette circonſtance a aveuglé M. Chardin, qui croyoit que de tels établiſſements méritoient beaucoup d'éloges. Il faut, dis-je, qu'il ait été bien aveuglé ; puiſqu'il n'a point vu que des ouvriers, qu'on traite de la ſorte, ſont de vils eſclaves, auſquels le *Nadir* peut, ſuivant ſon caprice, faire donner la baſtonnade, comme ils la reçoivent dans les atteliers du Grand-Mogol, dans ceux des Empereurs de la Chine, & de ces miſérables Rois de Siam. Si les Souverains de l'Aſie avoient pu découvrir un moyen pour ſe diſpenſer de payer ou de nourrir les ouvriers attachés à leurs fabriques, ils auroient indubitablement employé ce moyen-là ; mais ils n'ont pu faire l'impoſſible. Quand on a des eſclaves, il faut les nourrir: ainſi ce qui a ſurpris Mr. Chardin eſt très-peu ſurprenant.

En cherchant l'origine de ces inſtitutions, je l'ai découverte là où je n'avois point cru pouvoir la trouver ; c'eſt-à-dire, dans le Code de Juſtinien: car enfin, il

n'y a pas de doute que les loix, qu'on lit dans ce Code, ne ſoient très-conformes aux idées qu'ont eues tous les Deſpotes de l'Orient, lorſqu'ils établirent les premiers atteliers à leur Cour. Il faut reprendre les choſes d'un peu plus haut.

Les Empereurs de Conſtantinople, après avoir défendu à leurs ſujets de porter des habits de pourpre, crurent que cette loi étoit d'une telle conſéquence qu'il falloit mettre un chacun dans l'impoſſibilité de la tranſgreſſer. Là-deſſus ils défendirent encore de teindre dans toute l'étendue de l'Empire, des étoffes de cette couleur; de ſorte que pour s'en procurer, il ne reſtoit plus d'autre moyen que de les teindre dans le Palais même. On établit donc dans le Palais, des Teinturiers & des faiſeurs d'encre pour la ſignature des Diplômes, des Patentes & des Reſcripts: car cette encre étoit auſſi de couleur pourpre, & nous avons encore la loi par laquelle il eſt interdit à tout particulier de la faire & de s'en ſervir.

Enfin, l'inquiétude & la foibleſſe de ces Princes augmentant à meſure que leur tyrannie augmentoit, ils s'imaginerent qu'il falloit pour leur propre ſûreté faire fabriquer auſſi tous les ornements Impériaux dans le Palais de Conſtantinople; &

comme ces ornements étoient de la compétence d'une infinité d'ouvriers, on établit à la Cour, outre les Teinturiers, des Orfevres, des Diamantaires, des Tiſſerands, des Cordonniers; des Brodeurs, des Faiſeurs de baudriers, des Selliers, des Maréchaux, & une ſorte d'hommes, qui ſe faiſoient paſſer pour des Graveurs en pierres fines.

Voici les expreſſions originales de la loi de l'Empereur Juſtinien.

» Tout ce qui concerne, dit-il, les
» marques de l'autorité ſouveraine ne doit
» pas être indiſtinctement travaillé dans les
» boutiques & les maiſons des particuliers.
» Mais il faut que les ouvriers du Palais
» le fabriquent dans l'enceinte même de
» ma Cour.

Ornamenta enim regia intrà Aulam meam fieri à Palatinis artificibus debent; non paſſim in privatis domibus aut officinis parari. (*)

Le ſoupçon, qu'eut ce Prince ſur la maniere dont on pourroit éluder ſa loi, eſt auſſi remarquable que ſa loi-même. Les particuliers, dit-il, qui feront faire des ornements Impériaux ſous prétexte de venir enſuite me les offrir en préſents, ſeront

---

[*] *Lib. XI.* Tit. 9. *Nulli prorſus liceat.*
Je prie le Lecteur de voir auſſi les loix, qui ſe trouvent dans le Titre *de Murilegulis* & dans celui *de Veſtibus Honoberis.*

punis de mort ; c'est bien cette clause-là qu'il falloit ajouter, sans quoi il n'y eut jamais eu personne de coupable.

On voit par tout cela comment, dans ces horribles institutions du Despotisme, le Prince extrêmement défiant tâche à faire un grand vuide autour de lui, en rendant sa Cour indépendante de l'Etat: il ne veut avoir besoin de personne, & compte sur ses esclaves domestiques, qui ne sauroient avoir de l'émulation, & dont l'industrie est par conséquent fort bornée. Je ne dis point qu'on vit tous les Arts expirer à Constantinople par le seul effet de ces loix odieuses & tyranniques ; mais on ne sauroit douter que ces loix n'ayent extrêmement contribué à la perte totale des Arts. Aussi vers ces temps, dont je parle, les choses étoient-elles parvenues à un tel excès, qu'il n'existoit plus dans tout l'Empire un seul graveur, comme cela est attesté par les monnoies qui ne sont qu'égratignées, & le caractere de la plus profonde barbarie s'y fait sentir. Le prétendu Législateur Justinien ne savoit pas écrire son nom: mais ceux, qui ont gravé ses médailles, n'étoient gueres plus habiles que lui. Il est surprenant qu'on accuse encore les Goths d'avoir les premiers perdu le goût de la belle Architecture ; puisque les deux Isidores & Arthémius, qui travaillerent sous

ce Prince à la reconſtruction de Sainte Sophie, n'étoient ſûrement pas des Goths; & cependant on ſait de quelle maniere ils ont violé les premieres regles de l'art.

Quant aux loix, dont nous venons de faire mention, on en découvre le motif dans le pouvoir arbitraire, dans le déſordre du Gouvernement, la foibleſſe du Souverain & la corruption de la Cour. On étoit à chaque inſtant menacé de quelque révolte, & à chaque inſtant on craignoit que le premier rebelle, qui paroîtroit en public avec un habit de pourpre & un diadême, ne fût reconnu pour Empereur. Cette appréhenſion dicta les Edits par leſquels la teinture des étoffes de pourpre hors de l'enceinte du Palais, eſt traitée de crime de léze-Majeſté au premier chef dès le regne d'Honorius. On ſent bien qu'il n'y a qu'une foibleſſe, & une grande foibleſſe, qui puiſſe imaginer de tels expédients pour arrêter les Uſurpateurs : car quand ils ont en main la force, ils ſavent ſe paſſer des ſignes de la puiſſance, ou ſavent les trouver. Cependant il eſt eſſentiel d'obſerver que, dans le pays de la ſervitude, les hommes ſont plus frappés qu'ailleurs par une certaine couleur & par une certaine décoration, qui y fait les Princes. Que ſeroit un Empereur de la Chine ſans une robe jaune?

Après avoir développé l'origine de l'établiſſement des manufactures à la Cour des Monarques de l'Aſie, il faut conſidérer en particulier toutes les funeſtes conſéquences du pouvoir arbitraire.

Dans cette forme de Gouvernement le peuple eſt toujours très-ignorant ; de ſorte que tous les Arts & les Métiers, qui ont beſoin du ſecours des ſciences, de la Géométrie & des Mathématiques, ne peuvent jamais s'élever à aucun degré de perfection.

Dans cette forme de Gouvernement le peuple eſt toujours très-pauvre ; de ſorte que les artiſans n'y ont jamais le moyen d'acquérir le nombre des machines & des inſtruments dont ils auroient beſoin. Tous les Voyageurs, qui ont parcouru l'Aſie Méridionale, ont été étonnés d'y voir travailler avec cinq ou ſix outils à des ouvrages où l'on en employe plus de cinq cents en Europe. (*) Cela ne vient point, comme on ſeroit d'abord tenté de le croire, de la pareſſe ou du défaut d'induſtrie de ces peuples ; mais cela réſulte réellement de leur indigence. Tout ce qui ſort de leurs mains ſe reſſent de cette diſette d'inſtruments, & on ne peut rien voir de plus mal travaillé que la vaiſſelle d'or ou d'ar-

---

(*) *Le Comte, Nouveaux Mémoires ſur la Chine. Tom. I. Lettre VIII.*

gent qu'on fait en Turquie, en Perse, au Mogol & à la Chine où il y en a, à la vérité, fort peu. Ainsi tous les Arts, comme l'Orfévrerie, l'Horlogerie, &c. qui ont besoin de beaucoup de machines & d'outils, ne se perfectionnent point dans ces contrées, & pas même dans les atteliers qui appartiennent aux Princes; parce que leur luxe s'y dirige vers d'autres objets.

De tout ceci il a encore résulté une chose qui ne nous auroit pas semblé possible, si nous n'en étions bien exactement instruits. Les Métiers, qui ne sont exercés que par des ouvriers sédentaires en Europe, sont exercés dans les Etats despotiques de l'Asie par des ouvriers ambulants: on y voit des Orfévres, qui cherchent de l'occupation de porte en porte, qui vont travailler dans les maisons des particuliers, qui s'établissent en un instant par-tout où on les appelle; car ils portent leurs outils sur eux, & je viens de dire qu'ils en ont peu.

Les rues des villes de la Chine ne seroient pas du tout remplies de monde, si la plupart des artisants y possédoient, comme chez nous, un attelier à demeure; mais là ils sont dans une agitation & un mouvement continuel pour aller d'un quartier vers l'autre. Les maréchaux travaillent dans neuf ou dix endroits différents en un seul jour, & transportent autant de fois leur enclume

& leur soufflet (*). Or il ne faudroit avoir aucune pénétration pour ne pas s'appercevoir que c'est l'excès de la pauvreté qui oblige tous ces malheureux à une vie errante, qu'on ne peut nommer qu'une honnête mendicité. On est bien revenu de l'erreur où on a été pendant long-temps au sujet des Lettrés de la Chine : on croyoit qu'ils honorent ceux qui exercent les Arts méchaniques; tandis qu'ils les méprisent souverainement : mais on est toujours resté dans ce préjugé par rapport aux Turcs, & on s'imagine encore ridiculement que les Empereurs de Turquie doivent eux-mêmes apprendre un métier, suivant les loix fondamentales de l'Etat. Le prétendu travail de ces Princes s'est toujours borné à faire avec un coûteau, des cure-dents ou des anneaux à tirer de l'arc. Et il n'y a qu'à lire avec attention un passage d'Elien, pour se convaincre que les anciens Empereurs de Perse s'occupoient tous de même (**). Ainsi ce qu'on a pris pour un mêtier n'en est pas un ; & ce qu'on a pris encore pour une loi particulière aux

---

(*) *Salmon, Etat présent de la Chine. Tom. I. Pag.* 34.

[**] *Persarum Rex iter faciens, ne tædium obreperet ex tempore, Philyrium gestare solebat, & quo id scinderet, cultellum; atque huic operi regiæ manus deditæ fuerunt. Prorsus enim neque libellum, neque cogitationes vel ad necessarium aliquid, dignumque scitu legendum, vel ad magnum aliquid & memorabile consultandum versavit.* Hist. divers. Lib. XIV. Cap. 12.

Turcs eſt un uſage immémorial de toutes les Cours deſpotiques de l'Aſie, où les Princes ſont ordinairement auſſi imbéciles que les enfants; de ſorte qu'ils ne peuvent s'amuſer que comme des enfants. Nous avons quelques remontrances faites par un Moufti au Sultan Mahomet IV, qui n'aimoit aucune eſpéce d'occupation manuelle: or dans ces remontrances il n'eſt queſtion d'autre choſe, ſinon du danger de l'oiſiveté. Lorſque le Chevalier d'Arvieux rendit viſite à un des plus grands Princes de l'Arabie, il le trouva occupé comme l'étoit l'Empereur de Perſe, dont parle Elien, c'eſt-à dire qu'il découpoit un bâton avec ſon coûteau. Ce ſeroit ſe moquer du monde, ſi l'on ſoutenoit ſérieuſement que ce miſérable Arabe avoit appris un métier, ou qu'il en exerçoit un.

Lorſqu'on conſidére la nature du luxe Aſiatique, on voit clairement que c'eſt un effet néceſſaire du Deſpotiſme: ainſi nous pouvons établir à cet égard une regle, dont l'application ſera encore très-vraie même en Europe. Plus la ſervitude augmente dans un pays, & plus le luxe y croît, & il continue de croître juſqu'à ce qu'il arrive à ce point où il ſe change en une oſtentation vaine & groſſiere, qui exclud tous les ouvrages faits avec goût, & tous les chefs-d'œuvres des Beaux-Arts. Nous avons ouï

parler de ces houſſes ſi riches dont on couvre les Eléphants des Empereurs de la Chine, & de ces veſtes qui valent deux lacs, ou deux cents mille roupies, dont les Empereurs du Mogol font quelquefois habiller les Omrahs : on nous a dit que les cuves, où boivent les chevaux des Empereurs de Perſe, ſont d'or ; & que la vaiſſelle de leur table vaut exactement trente-deux millions. Mais qui a jamais entendu parler des tableaux & des ſtatues des Empereurs de la Chine, du Mogol & de la Perſe ?

Des hommes, qui ſont tous également mépriſables, qui n'ont aucun mérite perſonnel, qui n'ont rien fait pour acquérir la vertu, & auſquels le Ciel ne donna point le génie, ne ſauroient ſe diſtinguer les uns des autres que par la couleur ou la richeſſe de leurs habits, & enfin par des choſes qui frappent uniquement les yeux de la plus vile populace ; & c'eſt alors que le luxe change de nature, & qu'il change même de nom. Pour concevoir comment cette révolution s'opére, & quel eſt le point intermédiaire entre les deux extrêmes, il ne s'agit que de choiſir un exemple dans l'Hiſtoire d'un peuple célébre, & de marquer les époques avec quelque préciſion.

Ce ne fut qu'immédiatement après la conquête de l'Egypte, que les Romains eu-

rent un grand luxe [*] : il alla en augmentant juſqu'à ce qu'il ſe convertit en faſte préciſément ſous le regne de Commode, & enfin ſous le régne de Conſtantin, il ſe changea en une oſtentation barbare & Aſiatique. Or depuis la premiere de ces époques juſqu'à la derniere, la liberté diminua toujours, & les Arts dégénérerent auſſi toujours.

Il n'y a qu'à conſulter tout ce qui nous reſte de monuments de l'antiquité ſur les Etats deſpotiques de l'Orient, & on trouvera qu'on y a été ſans ceſſe occupé, comme aujourd'hui, à fabriquer des étoffes d'un prix exceſſif, d'un prix preſque incroyable: on fait en Perſe, dit Chardin, des brocards d'or, dont l'aune coûte onze cents écus ou trois mille trois cents livres. Mais on n'y rencontre pas un ſeul meuble, ni un ſeul ouvrage fait avec goût ou avec élégance. Comme on y eſtime beaucoup plus la matiere que le travail, il s'enſuit que les grands Artiſtes, s'il pouvoit s'en trouver dans de tels pays, y mourroient de faim; puiſqu'on n'y employe que des ouvriers. Et en effet, le luxe dégénéré en oſtentation n'a beſoin que d'ouvriers : un maréchal eût pu faire à la fois la monnoye de l'Empereur Conſtantin, ſon diadême, ſon ſceptre & les harnois de

(*) *Explicuitque ſuos magno Cleopatra tumultu,*
Nondum tranſlatos Romana in ſæcula luxus.

ſon cheval. Il eſt vrai que le type des médailles de l'Empereur Julien n'eſt point d'un meilleur caractere de deſſin & de gravure ; mais Julien mourut trop tôt ou vécut trop tard pour réparer tous les maux qu'avoit fait le Deſpotiſme.

On a dit mille fois, qu'il n'y a que des hommes libres qui puiſſent réuſſir dans les Beaux-Arts. Mais la raiſon n'en eſt point ſi connue, ni même ſi aiſée à trouver qu'on le penſe : plus l'effet eſt ſenſible, plus la cauſe eſt cachée : car il ne faut pas ſe contenter, en de telles choſes, de grands mots vuides de ſens ou de phraſes ampoulées qui ne ſignifient rien. Les Ruſſes ont affranchi ceux d'entr'eux que la Cour de Petersbourg a envoyés en Italie pour y apprendre le deſſin, & ſe former dans les éléments de la Peinture : comme par là on n'a changé ni les organes, ni la conſtitution phyſique de ces éleves, on demande s'ils feront, par le ſeul effet de l'affranchiſſement, plus de progrès qu'ils n'en euſſent fait, ſi on les avoit laiſſés dans l'état de la ſervitude ? Oui, s'ils portent d'ailleurs en eux le germe du génie qu'on ne leur a pas donné en leur donnant la liberté.

Voici, à ce qu'il nous ſemble, la véritable ſolution de ce problême.

Il faut diſtinguer les eſclaves nés en deux claſſes : il y en a qui ne réfléchiſſent jamais

à leur malheur : il y en a qui y réfléchiſſent toujours. Dans le premier cas, il eſt clair qu'ils manquent de pénétration & qu'ils n'ont point beaucoup plus de ſentiments que les Négres ou les animaux domeſtiques : or de quelque maniere qu'on inſtruiſe de tels hommes, on eſt ſûr de perdre ſes peines. Dans le ſecond cas, qui eſt celui des eſclaves qui conçoivent toute la grandeur du bien que la fatalité & l'injuſtice leur ont ôté, il eſt viſible que cette idée de leur propre infortune les occupe ſans ceſſe ; & que chez eux cette penſée attriſtante abſorbe tellement les autres, qu'ils ne ſauroient avoir une attention aſſez ſuivie & aſſez opiniâtre pour réuſſir dans l'étude des Arts, auſquels un homme doit ſe conſacrer tout entier, & être inacceſſible aux ſoins & aux ſoucis : car enfin, s'il eſt permis de le dire, notre ame ne ſauroit porter deux fardeaux à la fois ; & de tous les fardeaux, la ſervitude eſt ſans doute le plus peſant pour les Eſclaves qui réfléchiſſent : ils deviendroient plutôt des Philoſophes comme Epictete, qui embraſſeroient la vertu la plus rigide, laquelle pourroit ſeule les conſoler de la perte de la liberté, que de devenir d'excellents Peintres ou de grands Poëtes, dont l'eſprit doit être divin, & le ſtyle fort & mélodieux. Les affranchiſſements faits parmi cette eſpéce d'eſclaves ont produit quelquefois de très-bons effets, & l'Hiſtoire

l'Hiſtoire ancienne en offre pluſieurs exemples : mais par le plus grand des malheurs imaginables, on ne ſauroit, dans les Etats deſpotiques de l'Orient, donner la liberté comme on la donnoit chez les Grecs & les Romains : on peut bien y tirer un malheureux des fers de la ſervitude domeſtique ; mais il reſte toujours dans l'eſclavage civil. Il eſt bien triſte après tout cela, de voir aujourd'hui tant de Philoſophes allarmés par les efforts réitérés que fait le pouvoir arbitraire pour s'établir en Europe, qu'on ſuppoſe devoir reſſembler à l'Aſie en moins de trois ſiécles. Il faut obſerver que la combuſtion ſera plus rapide en Europe qu'elle ne le fut jadis dans l'Aſie mineure, où les hommes avoient moins de beſoins réels & phyſiques ; de ſorte qu'on pouvoit leur prendre beaucoup avant que de les faire mourir de faim ; & cependant ils moururent de faim. Lorſque les Empereurs Grecs de Conſtantinople, qu'on ſait avoir été des Princes infâmes & chargés de tous les crimes, mirent un impôt ſur l'air qu'on reſpire, *pro hauſtu aëris*, le nombre de ceux qui reſpiroient encore dans l'Ionie, étoit déjà très-petit, & les financiers, qui reprirent cet impôt à ferme ne gagnerent pas alors autant qu'ils avoient gagné ſous Conſtantin. L'Hiſtoire des Finances du Bas-Empire ſeroit une piéce fort intéreſſante ; mais qu'au-

cun honnête-homme ne pourroit lire ſans verſer des pleurs.

Quant aux influences du climat ſur les Beaux-Arts, nous tâcherons de les indiquer avec préciſion, ſans répéter ce qui a déjà été dit du ſtyle Oriental dans l'introduction de cet article.

Dans les pays chauds, les hommes n'ont point cette force d'eſprit par laquelle on ſoumet l'imagination à la regle : toujours emportés par leur vivacité, ils ne ſauroient tenir long-temps les yeux fixés & comme immobiles ſur un modele, pour en ſaiſir le contour. Preſque tous les Peintres y paroiſſent avoir le même défaut qu'ont les éleves en Europe, c'eſt-à dire, qu'ils vont en deux ou trois tons, de l'ombre à la lumiere; tandis que les grands maîtres, dont l'eſprit eſt plus raſſis, employent infiniment plus de temps pour arriver au même point en dégradant inſenſiblement les couleurs.

De tous les effets, que l'ardeur continuelle de l'air opere ſur le corps humain, le plus ſingulier eſt celui qu'on a juſqu'à préſent fort peu connu : ſous les climats brûlants les hommes dorment moins que dans les pays tempérés, & bien moins encore que dans les régions Boréales, où la chaleur vitale, concentrée vers le cœur & l'eſtomac, fait que le ſommeil des Grœnlandois & des Eskimaux dure toujours très-

long-temps. Les anciens ont dit que c'eſt entre les Tropiques, qu'on trouve des peuples, qui, en dormant, ne ſont jamais ſujets à rêver; mais ils ſe ſeroient beaucoup moins trompés en attribuant ce prodige aux habitans de la Zone Glaciale. C'eſt un fait déjà obſervé par Mr. Boerhaave, que le ſommeil diminue vraiſemblablement dans tous les animaux qui ont un ſang chaud, à meſure que la foibleſſe de l'eſtomac augmente: or, ſous les climats brûlants la foibleſſe de l'eſtomac eſt telle, que ſi la Nature n'avoit eu ſoin d'y faire croître des plantes très-aromatiques, dont les hommes doivent faire un uſage exceſſif, perſonne ne ſeroit preſque en état d'y digérer long-temps ſans devenir malade. Il réſulte de cette obſervation que les indigénes des contrées, dont je parle, ont les eſprits vitaux fort exaltés; parce qu'ils jouiſſent de moins de repos: car il n'y a que le ſommeil naturel ou artificiel procuré par des drogues, qui puiſſe calmer les eſprits vitaux. Ce qu'on appelle enthouſiaſme dans nos Poëtes, eſt dans les leurs une extaſe violente: les expreſſions les plus outrées ne leur paroiſſent point encore alors aſſez fortes pour peindre ce qu'ils croyent voir, ou ce qu'ils croyent ſentir, de ſorte que les vers de Pindare ſemblent être une proſe rampante en comparaiſon des leurs. Je me

suis apperçu il y a long-temps, que les monstres & les chimeres, qui renaissent toujours sous le pinceau des Peintres, & sous le ciseau des Sculpteurs Orientaux, viennent de la même source que les métaphores, les allégories & les figures exagérées des Poëtes de l'Orient. C'est le déréglement de l'imagination, qui éloigne les uns & les autres des bornes du sens commun, sans lequel on ne sauroit rien penser, ni rien dire que de monstrueux.

Si l'on avoit eu la curiosité de s'en instruire, on auroit trouvé que ces versificateurs, dont il est ici question, composent très-rapidement les pieces où ils paroissent mettre le plus d'emphase. *A voir les vers de Corneille si pompeux, & ceux de Racine si naturels, on ne devineroit pas*, dit Mr. de Montesquieu, *que Corneille travailloit facilement, & Racine avec peine.* (*) La raison en est que pour bien rendre la Nature, il faut beaucoup réfléchir, & choisir ensuite parmi toutes ces réflexions celles qui sont les meilleures, ce qui exige du temps. Quand on veut s'écarter de la Nature, il n'y a qu'à s'abandonner au torrent des idées, & on va extrèmement vîte. Au reste le grand art en ceci sera toujours de travailler de la maniere la plus pénible, &

[*] *Fragment d'un Essai sur le Goût.*

de produire des ouvrages qui paroîtront avoir été faits avec la derniere facilité ; mais il ne faut pas que des génies communs eſperent jamais de pouvoir atteindre à ce point ; puiſqu'ils ſont même très-incapables d'en approcher.

Ce que l'on a obſervé au ſujet de l'immutabilité des mœurs & des modes de l'Orient, peut, en un certain ſens, s'étendre juſqu'aux Arts, tels que la Peinture. Comme l'action du climat n'y a pas changé ſenſiblement depuis un temps immémorial, les Peintres y ont auſſi à peu près toujours les mêmes idées lorſqu'ils compoſent leurs ſujets, & la même vivacité lorſqu'ils les exécutent ; de ſorte que les productions d'un ſiécle reſſemblent à celles de tous les autres. On a prétendu, à la vérité, qu'il falloit ici excepter les *Hoa-pei* de la Chine, qu'on croit s'être extrêmement négligés depuis ſoixante ans ; mais c'eſt une erreur : les Chinois n'ont altéré que les ſubſtances colorantes & la pâte de la porcelaine ; car pour la diaprure, elle eſt préciſément comme en 1644, hormis quelques corrections faites à des figures que les Tartares n'ont pu ſouffrir.

Quand même tous ces peuples pourroient parvenir à calmer leur imagination, & à corriger leur deſſin, la diſpoſition ſinguliere de leurs organes optiques les empê-

cheroit encore d'exceller dans la Peinture. C'eſt par cette diſpoſition de leurs organes qu'ils n'aiment que les couleurs vives, & tellement oppoſées les unes aux autres qu'il en réſulte de l'antipathie, au lieu de l'union que les Européens y exigent, & laquelle y paroît abſolument indiſpenſable. Les couleurs, qu'on nomme ennemies, & qu'on ne peut rapprocher ſans offenſer nos yeux, ſont celles qui réjouiſſent les leurs.

D'ailleurs leurs Peintres ne donnant jamais ni dans l'ombre, ni dans les enfoncements, de l'auſtérité au coloris trop fleuri, & employant très-peu de demi-teintes, ne font point des tableaux, mais des images enluminées : les peintures qu'on leur apporte de l'Europe & ſur-tout celles qui ſont faites à l'huile, leur paroiſſent être morbides ou enfumées; & ſi on avoit pu leur montrer les pieces les plus foncées de Rembrant, ils en euſſent été épouvantés.

Ce penchant qu'ils ont pour les couleurs éblouiſſantes, provient de la foibleſſe de leurs yeux, auxquels il faut de fortes impreſſions. On croit que plus l'air d'un pays eſt ſec & preſque toujours ſerein, plus la vue des habitans y eſt foible ; & à cet égard l'humidité de l'atmoſphere ſemble être beaucoup plus favorable. Mais indépendamment de cette cauſe générale, les habitants

de l'Egypte, de la Péninſule Arabique, de la Carmanie ou du Kyrman, de l'Inde, de Siam, de la Chine Méridionale, & d'une partie du Japon, ſont aſſez ſujets à une maladie des yeux, dont nous avons traité fort amplement en parlant des Chinois & des Egyptiens en particulier: cependant on peut ſoupçonner que de certains vents très-pénétrants, qui ſoufflent quelquefois de la ligne Equinoxiale vers le Tropique du Cancer, doivent être regardés comme une plaie à l'égard de tous ces peuples; auſquels il ne ſeroit vraiſemblablement point poſſible de lire ſans ceſſe des ouvrages écrits ou imprimés en caractères auſſi petits que ceux dont on ſe ſert en Europe: d'ailleurs ils ont le diaphragme des paupieres plus épanché que nous, & quelques-uns d'entr'eux, comme les Chinois, l'alongent encore par artifice; & leurs Peintres rendent à peine tout l'orbite de l'Iris ſenſible lorſqu'ils repréſentent des viſages de face: les Sculpteurs de Siam taillent les yeux en lozange, les Indiens les font d'une maniere ſinguliere qu'il me ſeroit difficile de définir; & il eſt certain qu'on ne voit pas non plus de beaux yeux dans les anciennes ſtatues Egyptiennes. Cette bizarrerie, qui a eu cours parmi les Mythologues au ſujet de la Vénus Cythéréenne, qu'ils diſent avoir un peu louché,

paroît provenir de quelque repréſentation de la *Nephtis* faite en Egypte : auſſi voit-on que Perſe, pour déſigner une Prêtreſſe de cette contrée, ſe contente de l'appeller *luſca Sacerdos.*

Comme toutes les couleurs natives & factices ſont admirablement belles & abondantes dans l'Aſie Méridionale, les Peintres y peuvent aiſément ſatisfaire le goût dominant de leur nation, qui n'eſt jamais révoltée par les défauts du deſſin, pourvu que le coloris conſerve tout ſon éclat ; mais il n'en eſt point ainſi en Europe, où l'on exige que ces deux parties ſoient également portées à un même degré de perfection ; & voilà pourquoi la Peinture dégénéra en Italie malgré les dépenſes des Romains, qui tiroient à grands fraix des Indes Orientales, par la voie de l'Egypte, les couleurs les plus précieuſes pour l'uſage de la détrempe. (*)

Dans les pays chauds, des motifs peuvent déterminer les hommes à quitter leur patrie : l'amour du gain y fait voyager les marchands, & la crainte de l'enfer y fait

(*) *Indiâ conferente fluminum ſuorum limum, & Draconum & Elephantorum ſaniem, nulla nobilis Pictura eſt. Lib. 35. Cap. VII. Plin.*

Pline a pris le ſang-de-dragon pour une production du Régne Animal, par une erreur entiérement oppoſée à celle de Pomet, qui, dans ſon Hiſtoire des drogues, a pris la Cochenille pour une ſubſtance végétale.

voyager les pelerins; mais ceux, qui ne ſont qu'artiſtes ou artiſans, ne ſortent pas de chez eux pour apprendre, & n'apprennent pas beaucoup chez eux. D'ailleurs, ce que nous nommons les Belles-Lettres, la Littérature, l'étude des Langues, de l'Hiſtoire, de l'Antiquité, & de la ſaine Critique, ſont des choſes inconnues à tous les peuples de l'Aſie Méridionale: & c'eſt cette ignorance qui produit la groſſiéreté de leur ſtyle & la rudeſſe de leur génie, qu'on a fauſſement imputée à l'uſage de renfermer les femmes, qui n'avoient pas à Athenes la milliéme partie de la liberté, dont elles jouiſſoient à Rome; & cependant on ſait quelle a été la ſupériorité des Athéniens dans les Beaux-Arts. D'un autre côté il s'en faut de beaucoup que le commerce des femmes eût adouci le génie des Romains, ſi adonnés à ces épouvantables ſpectacles de combats de gladiateurs, de bêtes féroces, & à toutes ces atrocités qui ſe paſſoient ſur l'arene. Enfin, l'expérience prouve que le goût & l'eſprit d'un peuple ſe corrompent infiniment plus, lorſqu'il accorde trop de liberté au ſexe, que lorſqu'il le contient dans des bornes raiſonnables; & on ne citera plus, comme on l'a fait, l'exemple des Egyptiens, dont le goût d'ailleurs ne valoit rien dans tout ce qui avoit rapport aux Beaux-Arts.

Il ne nous reste maintenant plus qu'à faire une seule Observation touchant la Chine, qui, par sa prodigieuse étendue, se trouve située sous différents climats. Il paroît qu'on devroit distinguer dans les ouvrages qu'on exécute à Pekin un caractere assez opposé à celui des ouvrages de Canton ; cependant la différence est à peine sensible, parce que les habitans des Provinces se mêlent constamment dans la Capitale où ils viennent refluer. Comme il n'y a point dans tout l'Empire de Poste à l'usage des particuliers, ni aucun commerce par lettres, la plupart des marchands ne sont que des colporteurs, qui transportent leurs effets avec eux en allant & en venant sans cesse. D'un autre côté la forme du Gouvernement est par-tout la même, & n'accorde point plus de liberté aux Artistes dans les Provinces du Nord que dans celles du Sud, qui étant sans comparaison plus peuplées, ont dû donner le ton & fixer le goût national. Ce ne sont pas seulement les négociants, qui par le défaut d'une correspondance réguliere, doivent beaucoup voyager comme dans le reste de l'Asie, d'où résulte ce mélange dont je viens de parler ; mais les Mandarins même viennent continuellement d'une Province dans une autre : parce qu'il est rare qu'on leur accorde des emplois dans les endroits où ils

ſont nés, ce que l'extrême foibleſſe d'un Gouvernement deſpotique ne peut ſouffrir, non plus que l'établiſſement de la Poſte; ce qui y rend la police générale bien inférieure à celle de l'Europe, & la communication des lumieres & des connoiſſances infiniment plus difficile; de façon que l'eſprit des Artiſtes n'y étant excité ni par de nouveaux objets ni par de nouvelles idées, conſerve toujours le pli qu'il a une fois contracté.

Tel eſt le réſultat de nos Recherches ſur l'état de la Peinture & de la Sculpture chez les Orientaux. Quant à ce qui concerne les autres Arts des Egyptiens & des Chinois, on le diſcutera dans les deux Sections ſuivantes; tandis que les principaux points de la Religion & du Gouvernement de ces peuples, ſeront traités dans la troiſieme Partie. Cette diviſion nous a paru la plus propre à mettre quelque ordre dans cette immenſe quantité de choſes.



SECTION V.

Considérations sur l'état de la Chymie chez les Egyptiens & les Chinois.



IL est presque inconcevable que quelques hommes ayent eu la foiblesse d'écrire des livres, pour démontrer que le voile de la Mythologie Egyptienne ne cache à nos yeux que des secrets chymiques. Et c'est une espece de tache pour le dix-huitieme siécle qu'un Moine obscur ait encore de nos jours publié sur cette matiere une compilation qui décele autant d'ignorance dans la Fable que dans l'Histoire; & à cet égard l'ouvrage de Tollius étoit mille fois plus supportable; mais il falloit oublier la folie de Tollius, & non l'imiter. (*) Quant à ce qu'on trouve sur la prétendue Philosophie Hermétique des Egyptiens dans Conring, dans Borrich & un volume de l'*Oedipe* de Kircher, nous nous dispenserons d'en por-

(*) Cet ouvrage, qui a fait tant de tort à la mémoire de Tollius, est intitulé : *Fortuita in quibus, præter critica non nulla, tota Fabularis Historia, Græca, Phœnica, Ægyptiaca ad Chymiam pertinere asseritur. in-12. Amsterd.* 1688.

ter un jugement, pour nous attacher à des choses beaucoup plus probables, & ensuite beaucoup plus réelles.

Les Juifs de l'Egypte avoient été en grande partie ruinés sous le régne de Cléopatre, qui détestoit cette colonie de monopoleurs & d'usuriers venus de la Palestine sous les premiers Lagides, mais ce qui les ruina encore davantage, ce fut la conquête des Romains, qui leur ôterent les péages du Nil, & l'administration du blé à Alexandrie. Pendant cette détresse, quelques-uns de ces malheureux tomberent par désespoir dans une dévotion outrée & un fanatisme intolérable: ils s'établissoient dans les déserts, y lisoient la Bible, & l'expliquoient dans un sens bizarre, c'est-à-dire, entiérement opposé au sens commun. Or, ce sont ces visionnaires, pris très-mal à propos par Eusebe pour des Chrétiens, (*) que je soupçonne d'avoir les premiers imaginé la fable grossiere touchant la transmutation des métaux, dont ils attribuoient le secret à une femme Juive, à un mage de Perse, & à tous les anciens Prêtres de l'Egypte, qui n'y penserent jamais. Car avant le régne de Constantin, aucun Auteur Grec

---

(*) *Historia Ecclef. Lib. II. Cap.* 16.
Si Eusebe eût bien réfléchi à la narration de Philon, il se seroit aisément apperçu que ces Ascétiques de l'Egypte étoient des Juifs & non des Chrétiens.

ou Latin n'a écrit un ſeul mot d'où l'on pourroit inférer que ces Prêtres euſſent entrepris des recherches de cette nature. Pline ſur-tout n'auroit pas gardé là-deſſus le ſilence, & d'autant plus qu'il avoit occaſion d'en parler, lorſqu'il rend compte de cette opération chymique, que fit faire Caligula ſur l'orpiment, qui recele quelquefois de très-petites parcelles d'or ; & ſi ce Prince ou plutôt ce voleur eût continué à faire de l'or de cette maniere-là, il ſe ſeroit ruiné de cinq ou ſix mois plutôt, quoiqu'il diſſipât d'ailleurs très-promptement les tréſors accumulés par l'infame Tibere.

Ces Juifs de l'Egypte, dont je viens de parler, & qu'on nommera comme on voudra, Thérapeutes, Allégoriſtes, Enthouſiaſtes, Aſcétiques, diſparurent d'une maniere qui nous eſt inconnue : mais ils furent remplacés par les Anachoretes, dont quelques-uns ont été réellement Chrétiens, & enſuite par des Moines qui vivoient en commun dans un très-grand nombre de couvents, dont quelques-uns ſubſiſtent encore, & dont d'autres ſont tombés en ruines. Ces perſonnages d'une ſainteté exemplaire, eurent d'abord ſoin de recueillir les traditions fabuleuſes, déjà fort répandues ſur la méthode dont les anciens Egyptiens changeoient l'eſſence des métaux ; & enſuite ils commencerent eux-mêmes à tra-

vailler jour & nuit, comme ils en ont été accusés par leurs propres Evêques, & vers la fin du siécle passé celui d'une ville connue sous le nom de *Siut*, qu'on sait être la *Lycopolis* des Anciens, montra au voyageur Vansleb les débris d'un monastere Copte, où trois cents soixante Religieux cherchoient sans cesse la pierre Philosophale; (*) mais il ne faut pas croire que les Orientaux la cherchent de la même maniere que les Adeptes de l'Europe; car ordinairement ils n'employent ni fourneau, ni creuset, mais des paroles mystérieuses, des prieres, des cérémonies; & ressemblent enfin beaucoup plus à ceux que le peuple nomme des Magiciens, qu'à ceux qu'il nomme des Alchymistes.

Les habitants du monastere, dont il est ici question, & qui étoit dédié à Saint Sévere, ont pu avoir connoissance d'un passage interpolé dans la Chronique d'Eusebe par Panodore, qui croyoit qu'au moyen de l'Alchymie on pouvoit aussi faire une couleur pourpre égale en beauté à celle de Tyr, laquelle étoit encore de son temps extrêmement chere. Cette interpolation grossiere & mal imaginée a été regardée comme un texte authentique par George le Syncele, qui a inséré des chimeres sembla-

(*) *Voyage en Egypte, Pag.* 380.

bles dans ſa Chronographie. Enfin, les Moines du monaſtere de S. Sévere ont pu avoir encore connoiſſance d'un fait rapporté par Suidas, qui aſſure que l'Empereur Dioclétien fit rechercher en Egypte les livres qui contenoient le vrai procédé du grand-œuvre; & les jetta au feu pour prévenir les ſéditions. Mais tout cela eſt auſſi vrai & auſſi raiſonnable que ce que les Coptes rapportent du nombre prodigieux d'hommes, que ce Prince fit maſſacrer, au point que les cadavres couvroient un terrein de pluſieurs lieues carrées, d'où il ſortit un fleuve de ſang auſſi large que le Nil à Monflot; car tel eſt le génie bizarre des Orientaux, ils mêlent toujours des contes atroces parmi des contes ridicules.

Celui qui a écrit la vie de Dioclétien, n'étoit pas un homme aſſez abſurde pour y inſérer un ſeul mot touchant la prétendue perquiſition des livres Hermétiques, fable inventée long-temps après la mort de cet Empereur, qui fut obligé de ſe rendre en Egypte pour y punir quelques révoltés, qui tenoient *Coptos* & ſon diſtrict dans l'oppreſſion: cette ville étoit d'un difficile accès, ce qui inſpira à Dioclétien l'idée de la raſer entiérement, & d'en bâtir une autre ailleurs; ce qu'il exécuta en élevant d'abord *Dioclétianopolis*. Quant aux autres réglements, qu'il fit

pour rétablir toute la Thébaïde, ils ont été fort ſages, & loués même par Eutrope.

Les Moines de l'Egypte, malgré leur inextinguible ſoif de l'or, & leur haine aveugle contre la mémoire de Dioclétien, ſont reſtés dans une affreuſe indigence, & qui eſt peut-être ſans exemple ; car je doute réellement qu'il y ait ſur la Terre beaucoup d'hommes qui les égalent en pauvreté. Quand même, à force de chercher, ils euſſent fait quelque découverte propre à les enrichir, les Arabes y auroient mis ordre; car ces brigands ſont très-habiles à emporter tout ce qu'ils peuvent trouver dans les monaſteres ; & je ſoupçonne que leur acharnement à piller ces maiſons vient de l'idée qu'ils ſe forment touchant les richeſſes qui y exiſtent actuellement, ou qui y exiſteront un jour, lorſque les Alchymiſtes ſeront heureux. Il eſt tres-certain que les Arabes ſont encore plus infatués que les Coptes mêmes, de deux opinions ſur leſquelles ils ne ſe laiſſent jamais déſabuſer. Il y en a parmi eux qui croyent que toutes les ruines tant ſoit peu conſidérables d'anciens bâtiments Egyptiens cachent des tréſors gardés par des Taliſmans, qu'il ne ſeroit pas abſolument impoſſible de déſenchanter : d'autres s'imaginent que le Mercure eſt la ſeule ſubſtance qu'on puiſſe tranſmuer ; & pour ne pas être pris au

dépourvu, ils ont ſoin de porter toujours ſur eux de petites boëtes remplies de Mercure. En 1714, le Scheic Sélim montra la ſienne à Paul Lucas, (*) qu'il ſupplia d'opérer, & cela dans un endroit où il ne ſe trouvoit, je ne dirai pas des fourneaux, mais point même du charbon. Un jour le bruit ſe répandit qu'un autre Scheic avoit découvert un très-ancien manuſcrit, rempli de ſecrets relatifs à la Chymie, & échappé par le plus grand des hazards aux recherches de l'Empereur Dioclétien: ceux qui allerent pour examiner ce livre, virent, ſans même l'ouvrir, que c'étoit un bréviaire du rituel Romain, dont les Arabes s'étoient emparés en déshabillant un Moine Italien, qu'ils avoient égorgé. Ils enleverent auſſi à Mr. Pococke le livre dans lequel il deſſinoit les ruines de Thebes; de crainte que ces plans ne miſſent un jour les Anglois en état de venir prendre le dépôt d'or, qui doit être, ſuivant eux, à *Karnac*; mais les Anglois prendront plutôt les iſles Moluques que ces tréſors de *Karnac*. Les Arabes n'ont jamais oui parler de l'Hiſtoire de Néron, qui étoit poſſeſſeur paiſible de l'Egypte, ſur laquelle il a pu ſavoir beaucoup de particularités que nous ignorons aujourd'hui; mais s'il eût

---

[*] *Voyage de la haute Egypte. Pag.* 126. *Tom. II.*

ſoupçonné ſeulement qu'il y avoit quelque argent caché dans la Thébaïde, il y eût fait creuſer à mille pieds de profondeur; car il fit bien d'autres fouilles en Afrique pour découvrir les richeſſes apportées par Didon, ou enterrées par les Carthaginois lors du ſaccagement de leur ville. Il n'eſt point vrai qu'on puiſſe prouver par le témoignage des Hiſtoriens, que Cambyſe fut obligé d'abandonner toute la caiſſe militaire de ſon armée dans la grande Oaſe, ou dans un endroit nommé *Cambyſis ærarium:* je doute même que ce Prince ait jamais envoyé un gros corps de troupes dans l'Oaſe, dont il eſt ici queſtion: car il eût été abſurde de vouloir aller par ce chemin-là pour piller le temple de Jupiter Ammon dans la Marmarique. Tout ce qu'on ſait avec certitude, c'eſt que l'or, l'argent & les vaſes précieux des anciens Pharaons, qu'on avoit pu ſouſtraire au pillage des Perſans, ont été tranſportés en Ethiopie par Nectanebe dernier du nom, dont on n'a jamais plus entendu parler; & c'eſt ſans fondement qu'on ſuppoſe qu'il ſe retira dans l'établiſſement formé par les déſerteurs ſous Pſammétique, vers le dix-huitieme degré de latitude Nord ſur le rivage de l'*Aſtaboras.*

Je ne crois point qu'il ſoit néceſſaire d'indiquer ici les paſſages du livre, qui a fait

naître aux Juifs allégoristes de l'Egypte des idées si bizarres touchant les anciens Prêtres de ce pays, & sur-tout à l'égard de ceux qu'on nommoit en Hébreu *Mecaschaphim*, & en Grec d'un terme, qu'on ne peut bien rendre en François que par celui de Pharmaciens, & qui paroissent avoir appartenu au Collége de Médecine. D'ailleurs ces Juifs allégoristes n'ont point ignoré que les Egyptiens, qui travailloient aux verreries de la grande Diospolis & d'Alexandrie, avoient des procédés secrets pour contrefaire les pierres précieuses, & les vases Murrins qu'on sait avoir coûté quelquefois infiniment plus que les pierres précieuses.

Ces opérations cachées de la verrerie étoient elles seules en état de faire soupçonner à des visionnaires que les Prêtres de l'Egypte doivent avoir été très-versés dans l'Alchymie : aussi ne doute-je nullement que ce soit là la véritable source de toutes ces fables, qui germerent dans l'esprit des Arabes, lorsqu'ils s'appliquerent aux sciences ; car ce sont eux qui ont jetté les premiers fondements de la Chymie réelle, ou du moins ils ont ressuscité cet Art presqu'entiérement perdu.

Les Egyptiens sont de tous les anciens peuples connus, ceux qui ont le mieux travaillé le verre, & les ouvriers de ce

pays dirent à Strabon, que l'Egypte produit une certaine ſubſtance ſans laquelle on ne ſauroit faire du beau verre. (*) Or cette ſubſtance n'eſt, ſuivant moi ; autre choſe que la ſoude que les Vénitiens vont acheter à Alexandrie ; & ſans l'impardonnable ſtupidité des Turcs, jamais les verreries de Veniſe n'auroient acquis la réputation dont elles ont joui. Cette ſoude, dont il eſt ici queſtion, doit être regardée comme la meilleure, & il n'y a perſonne qui ne ſache, que c'eſt la cendre d'une plante nommée par les Botaniſtes *Meſembryanthemum Copticum.*

On voit par ceci qu'au temps de Strabon on n'étoit pas du tout perſuadé en Egypte, que les verreries de Tyr & de Sidon euſſent jamais eu un avantage ſi décidé qu'on le croit de nos jours par la ſeule qualité du ſable que fournit le petit fleuve Bélus. Quelques Auteurs modernes diſent, à la vérité, que les Egyptiens n'étoient pas en état de couler des glaces de miroirs, tandis qu'on en couloit chez les Sidoniens. Mais je doute extrêmement que dans l'antiquité on ait connu les grands miroirs de verre étamé ; & le terme de *ſpecula*, qu'on trouve dans Pline, lorſqu'il parle de la verrerie de Sidon, [**] paroît un terme

---

(*) *Geograph. Lib. XVI.*
[**] *Hiſt. Nat. Lib.* 36. *Cap. XXVI.*

placé pour celui de *specularia* ; de sorte que ce Naturaliste n'a voulu désigner que de petites pieces de verre, fort épaisses & ordinairement rondes, qu'on enchasse dans du plâtre pour en faire des fenêtres, telles qu'on en trouve encore de nos jours en plusieurs endroits du Levant & de la Turquie. Cette pratique, qui semble en quelque façon être l'origine des vrais carreaux de vitre, ne suppose aucune habileté dans les ouvriers : & les Egyptiens n'eussent point été embarrassés pour surpasser à cet égard les Tyriens & les Sidoniens, qui ont souvent tâché de s'attribuer des découvertes qu'ils n'avoient pas faites.

Il faut avoir à la fois un jugement foible & une grande crédulité pour adopter la fable de ces marchands, qui ayant allumé un feu sur le rivage de la Phénicie, virent que le sable entroit en fusion, & trouverent ainsi sans y penser la méthode de faire du verre. Les hommes avoient allumé des feux sur le sable plusieurs milliers d'années avant qu'il fût question de la ville de Tyr au Monde ; & en de certains cas la cendre du bois & celle des herbes seches peuvent elles seules faciliter la fusion. Ainsi il étoit superflu de supposer que les aventuriers, dont on nous parle, avoient heureusement avec eux de la soude ou un sel alkali à

bord de leur navire : cette circonſtance ridicule a été ajoutée après coup pour etayer un conte mal imaginé. Le concours des cauſes fortuites n'a pas dans toutes ces choſes autant de pouvoir qu'on le croit communément: les procédés doivent ſe développer les uns après les autres. Enfin le hazard a eu peu de part à l'invention du verre, qui ne peut avoir été découverte qu'à la ſuite de l'art du Potier : on a eu une pâte aſſez approchante, de la Porcelaine avant que d'avoir du verre : pluſieurs nations même ſe ſont arrêtées à la découverte de la Porcelaine, ſans pouvoir aller au-delà : d'autres n'ont connu qu'une ſorte d'émail. Par exemple, on ne ſavoit faire du verre dans toute l'étendue de l'Amérique en 1492, & cependant de certains Sauvages y poſſédoient la méthode de vernir d'émail les pots de terre, au rapport de Narbourough, homme judicieux, aſſez éclairé, & dont il a même été parlé avec quelque éloge dans les Recherches Philoſophiques ſur les Américains.

La véritable argille eſt rare en Ethiopie : preſque toutes les ſubſtances terreſtres y ſont plus ou moins mêlées de ſable : les plantes y contiennent plus de ſel alkali qu'ailleurs, & on y brûle des plantes arides au défaut du bois, qui y eſt

auſſi rare qu'en Egypte, ou bien il eſt trop précieux, comme celui de Palmier à l'égard de ceux qui vivent de dattes. Ainſi il eſt poſſible qu'en voulant y cuire des vaſes de terre, on y aura obſervé plutôt qu'ailleurs tous les développements de la vitrification. Les anciens Hiſtoriens conviennent preſque unanimement, que les Ethiopiens ont connu le verre; & ſi Hérodote avoit prétendu parler de grands morceaux de ſel gemme, qu'on excavoit en Ethiopie pour en en faire des cercueils, il n'eût pas donné le nom de verre à une ſubſtance ſaline qui ſe liquefie dans l'eau: car enfin, ce Grec, quoique très-menteur par inſtinct, n'étoit pas aſſez imbécile pour confondre des choſes de nature ſi différente.

Au reſte mon opinion eſt que la verrerie de la grande Dioſpolis capitale de la Thébaïde eſt, dans l'ordre des temps, la premiere fabrique réguliere de cette eſpece; & ſi les Tyriens euſſent eu des monuments déciſifs en leur faveur, on ne les auroit pas vu recourir à des fables pour appuyer leurs prétentions. D'ailleurs ils n'ont rien exécuté de plus remarquable que de certaines colonnes & des cippes de verre coloré, qui jouoit l'Emeraude, tandis que les Egyptiens ont fait cent ſortes d'ouvrages plus difficiles les uns que les autres:

autres : car ſans parler ici des coupes d'un verre porté juſqu'à la pureté du cryſtal, ni de celles qu'on appelloit *Alaſſontes*, & qu'on ſuppoſe avoir repréſenté des figures dont les couleurs changeoient ſuivant l'aſpect ſous lequel on les regardoit, à peu près comme ce qu'on nomme vulgairement *Gorge de pigeon*, ils ciſeloient encore le verre & le travailloient au tour; tellement que quelques coups donnés trop profondément briſoient tout l'ouvrage, qui avoit déja coûté des ſoins infinis à l'ouvrier : & lors même que ces ſortes de vaſes réuſſiſſoient parfaitement, il falloit encore les manier avec ſubtilité; de ſorte que ceux qui connoiſſoient l'art de jouir, que rarement les Poëtes ignorent, n'aimoient pas, dans leurs parties de plaiſir, à ſe ſervir de coupes ſi précieuſes & ſi fragiles.

Tolle, puer, calices, tepidique toreumata Nili;
Et mihi ſecurâ pocula trade manu. [*]

D'ailleurs les Egyptiens ſavoient dorer le verre; (**) ce qu'on ne ſut jamais ni

---

(*) *Martial. Lib. XI. E. XII.* Ce paſſage de Martial eſt expliqué par un autre du Livre XII. E 75. & ſur-tout par les diſtiques ſuivants :

Non ſumus audacis plebeia toreumata vitri :
Noſtra nec ardenti gemma feritur aquâ.
Aſpicis ingenium Nili, quibus addere plura
Dum cupit ah, quoties perdidit auctor opus.

(**) *Athenée. Lib. V. Cap. 5.*

à Tyr, ni à Sidon; & quoiqu'il n'y eût plus qu'un pas à faire pour l'étamer, ce peuple n'a point connu d'autres miroirs que ceux de métal, qui paroiſſent même avoir tous été petits & portatifs: car la critique, dont nous faiſons l'uſage le plus rigoureux, nous oblige à ranger parmi les fables ce qu'on a dit de deux prodigieux miroirs, dont l'un étoit ſuſpendu à la Tour du Phare, & l'autre incliné ſur le ſommet du Temple d'Héliopolis, où il réfléchiſſoit l'image du Soleil par une ouverture du toit ou de la terraſſe. Je n'ignore point que les anciens ont quelquefois placé dans les temples des miroirs dont les effets étoient ſinguliers, & qu'on nommoit pour cela monſtrueux; car il eſt ſûr qu'il y en a eu de tels dans le temple de Smyrne; mais pour celui d'Héliopolis, Strabon le décrit très-exactement, ſans dire un ſeul mot de ce faiſceau de rayons qui éclairoient l'autel aux yeux des ſpectateurs, qui ne pouvoient appercevoir la ſource de la lumiere. Ainſi ce prétendu preſtige, auquel les Prêtres de l'Egypte ne penſerent jamais, n'a pas donné lieu à celui qui eſt aujourd'hui en vogue dans une Egliſe des Chrétiens Coptes, dédiée à Sainte Damiane, où les Moines font paroître, par le moyen de deux petites fenêtres baſſes, des ombres contre

le mur opposé. Je crois bien, comme Vansleb le dit, que cette Eglise, qu'on rencontre près de *Tekébi* à plus de vingt-sept lieues de l'ancienne Héliopolis, n'a pas été bâtie suivant les vrais principes de l'Optique, dans la seule vue de tromper le peuple; mais si Vansleb & le Pere Sicard eussent été plus versés dans la physique, ils se seroient d'abord apperçus que l'apparition des ombres ne sauroit avoir lieu dans un endroit bien éclairé: (*) de sorte qu'on peut toujours soupçonner que celui-ci a été rendu à dessein assez sombre pour y produire cette illusion, laquelle est à peu près ce qu'est l'effet de la chambre obscure. Ce tour me paroît un peu moins grossier que celui que font de certains charlatans à Naples; quoiqu'au fond tout ce qui tend à tromper le peuple en fait de religion, soit également abominable aux yeux des Philosophes.

Quant au grand miroir du Phare d'Alexandrie, j'ai eu la patience de lire ce qu'en a écrit un Académicien de Barcelone, (**) qui suppose que par ce moyen on a pu appercevoir les objets d'aussi loin

(*) *Vansleb, Journal. Pag.* 158..... *Mémoires des Missions du Levant. Tom. II. Pag.* 99.

(**) *Amusemens Philosophiques sur diverses parties des Sciences. AMUS. VI.*

qu'on les apperçoit avec des lunettes d'approche ; & ensuite il se jette dans d'inutiles détails pour prouver que les Anciens savoient étamer le verre, en citant un passage d'Isidore, qui mourut en 636, & un autre passage de Vincent de Beauvais, qui écrivoit vers l'an 1240. Il est clair qu'il ne s'agissoit point du tout ici ni de Vincent ni d'Isidore : il falloit prouver par des témoignages d'Ecrivains antérieurs à notre Ere, l'existence du miroir ; & ensuite raisonner : mais Ptolomée Evergete, ni aucun de ses sucesseurs ne pensa jamais à une telle folie. En un mot, il n'y a non plus eu de miroir au sommet de la Tour du Phare, que quatre écrevisses de verre pour supporter ce bâtiment, qui doit avoir été plus qu'aucun autre en bute à l'imagination des exagérateurs. Il est vrai que Vossius, si fameux par son érudition, & si décrié par la foiblesse de son jugement, a prétendu expliquer ce fait en supposant que ces écrevisses avoient été fabriquées d'une pierre Obsidienne véritable ou sophistiquée par le verre noir, dont les Egyptiens savoient couler des statues; (*) mais malgré l'autorité du manuscrit que Vossius doit avoir eu dans sa bibliothéque,

(*) *Commentar. ad Pomp. Melam. P.* 271.

il ne faut pas douter un instant que cette fable n'ait été forgée par les Arabes qui paroissent aussi avoir imaginé la *Table Smaragdine*, où cette prodigieuse lame d'Emeraude sur laquelle Hermès, personnage qui n'a jamais existé, grava à la pointe du diamant le secret du grand-œuvre. Il y a aujourd'hui des Bédouins assez enfants ou assez imbécilles pour croire que cette table est cachée dans le *Harem*, ou la plus grande des Pyramides de *Gizeh*, où il a si peu été question d'ensevelir quelque secret, qu'on n'y a point trouvé une seule inscription ni dans la salle d'en haut, ni dans celle d'en bas. Et s'il y a eu des caracteres Hiéroglyphiques gravés sur les faces extérieures de ce monument, il faut que le temps les ait effacés; car il n'en reste plus de trace. Je sais bien ce qui a donné lieu à cette tradition des Arabes : ils ont manifestement confondu la *Table Smaragdine* avec ce colosse d'Emeraude, qu'Apion, cité par Pline, disoit être encore de son temps renfermé dans le Labyrinthe; quoique ce ne puisse avoir été qu'un ouvrage de verre coloré, comme les Egyptiens en faisoient déja du temps de Sésostris; car il faut rejetter l'opinion de ceux, qui disent qu'ils y employoient le Prême d'Emeraude, mot barbare, corrompu de celui de Prase, qui n'envelop-

pe pas la vraie Emeraude, au moins dans les mines de l'Egypte, où l'on en connoît deux : l'une à l'Occident du Nil au pied de la côte Lybique, entre *Ipſon* & *Thata*; & l'autre vers le bord du Golfe Arabique un peu au-delà du vingt-cinquieme degré. Cette derniere ne paroît pas, dans l'Antiquité, avoir appartenu aux Rois d'Egypte, comme on ſeroit tenté de le penſer; mais aux Rois de l'Ethiopie, qui ſoutinrent à cette occaſion une guerre, où l'on voit qu'ils réclamerent comme une partie de leur domaine & la ville de Phylé & la mine d'Emeraude. (*) L'Arabe Abderrahman, qui l'avoit viſitée, dit qu'on y trouve ces pierres enveloppées dans une matiere blanchâtre: il y en a de trois eſpeces, dont aucune n'eſt ni Prême, ni Praſe; & on les clarifie toutes également au moyen de l'huile chaude.

Quoique la pratique de faire des ſtatues de verre coloré exigeât beaucoup d'habileté de la part des ouvriers de l'Egypte, il me paroît pourtant que la façon de contrefaire les Murrins en ſuppoſe encore

---

[*] Voyez *Héliodore*, ÆTHIOPIC. *Lib. IX.*
On voit par la narration de cet Auteur que les Perſans en conquérant l'Egypte, s'étoient auſſi emparés de la mine d'Emeraude, qu'ils furent obligés de reſtituer aux Ethiopiens; d'où je conclus que cette mine leur avoit appartenu long-temps avant l'époque de la conquête.

davantage. Il eſt à jamais étonnant qu'après les recherches entrepriſes par les plus ſavants hommes que l'Europe ait produits, on ne ſache pas encore aujourd'hui avec certitude de quoi on formoit ces fameux vaſes, dont le prix, quoique très-conſidérable & même exceſſif, a néanmoins été augmenté par le Pere Hardouin, qu'on ſait avoir changé les ſeſterces en talents: or, c'eſt préciſément comme ſi l'on changeoit les livres tournois en louis. En ſuivant cette folle correction faite par Hardouin, au texte de Pline, & une évaluation du talent donnée par le Comte de Caylus, (*) il ſe trouveroit que le baſſin de Murrin, que briſa Pétrone, avoit coûté un million trois cens cinquante mille livres. Le vaſe antique de Cornaline, qui repréſente les myſteres de Cérès, & qu'un ſoldat prit au ſiége de Mantoue, n'a jamais été eſtimé qu'à cent & cinquante mille écus d'Allemagne; quoiqu'il n'en vaille pas la vingtieme partie, & qu'il ſoit encore chargé d'un grand travail en relief, tandis que les Murrins au contraire paroiſſent avoir été tout unis ſans aucune apparence de gravure. L'opinion popu-

(*) *Mémoires de l'Acad. des Inſcript. Tom. XXIII. pag.* [illegible]2.

Cette évaluation du Talent à 4500 Livres ne doit point être regardée comme exacte à beaucoup près.

laire ſur la matiere de ces vaſes, eſt celle qu'on trouve déduite aſſez au long dans l'Ouvrage de M. Mariette, (*) qui prétend que c'étoient des Porcelaines de la Chine. Mais tous ceux, qui depuis Cardon & Scaliger ont embraſſé ce ſentiment abſurde, n'ont pu le défendre contre les moindres objections qu'on leur a faites.

Les Romains loin de donner une ſomme exorbitante pour acquérir les Porcelaines de la Chine, telles que celles que nous connoiſſons aujourd'hui, n'euſſent pas même voulu les acheter, ni les introduire parmi leurs meubles à cauſe des deſſins ridicules & groſſiers dont elles ſont chargées; ce qui eût produit un horrible contraſte avec les ouvrages Grecs. Il n'y a d'ailleurs point un ſeul Auteur ancien, qui ait jamais dit qu'on tiroit les Murrins de quelque contrée inconnue comme l'étoit alors la Chine. On aſſure qu'ils ſe trouvoient en différents endroits de l'Orient, en Perſe, plus particuliérement dans la Carmanie, dans l'Inde & la Thébaïde : mais ceux de cette derniere Province étoient ſophiſtiqués, c'eſt-à-dire produits par une compoſition, qui imitoit le Murrin, quoiqu'elle fût d'une nature différente.

(*) *Traité des Pierres gravées. Tom. I.*

C'eſt en vain qu'aujourd'hui on recherche dans les cabinets les plus riches, & les plus fournis d'antiques : on n'y trouve rien qui reſſemble à ces célébres vaſes, & il en eſt de même en Aſie, où l'on ne les connoît plus. La Carmanie nommée actuellement *Kerman*, ne produit de nos jours qu'une eſpece de pierre Lardite, des Belemnites, & il y exiſte une fabrique de Porcelaine, dont la pâte donne dans le roux, & qui eſt beaucoup inférieure à celle du Japon : comme c'eſt néanmoins cette Province, qui a fourni les plus beaux Murrins, & une eſpéce précieuſe d'Alabaſtrite, il ſeroit à ſouhaiter que les Anglois & les Hollandois, qui ont des réſidences & des loges au Bender Abaſſi, à Ormus & à Gomrom, vouluſſent faciliter à quelques Naturaliſtes le moyen d'examiner les productions du *Kerman* & d'une partie du *Fars*. Il ſe peut même que ce terme de *Murrin*, qui doit être écrit ſans aſpiration, & qui n'eſt ni Grec, ni Latin, ſubſiſte encore dans quelques endroits de la Perſe Méridionale.

Il n'y a qu'à lire même ſuperficiellement le ſecond chapitre du trente-ſeptième livre de Pline, pour s'appercevoir que les Murrins n'étoient pas peints ou diaprés avec le pinceau : on y obſervoit des tâches & des veines irréguliéres, qui circuloient en ondoyant, & qui donnoient tantôt dans

le pourpre & tantôt dans le blanc, & produiſoient ſouvent des nuances où ces deux couleurs étoient plus ou moins fondues.

De toutes les Porcelaines que nous connoiſſons; il n'y en a pas une qui approche de cette deſcription de Pline, & point même celle qu'on nomme *Porcelaine craquelée*, où l'on voit une infinité de petites lignes qui ſe croiſent en tous ſens, & ſouvent des rayes dont l'effet eſt de faire paroître les vaſes comme s'ils étoient fendus & fêlés dans toutes leurs parties. Quoique cette eſpéce ſoit plus chere & plus rare ſans comparaiſon que l'eſpéce chargée de figures réguliéres, elle n'offre néanmoins rien d'agréable aux yeux.

Mais il exiſte une Porcelaine avanturine, qui n'a vraiſemblablement jamais été vue en Europe, & dans laquelle il ſeroit plus tolérable de vouloir retrouver le Murrin de l'Antiquité. On l'appelle *Yao-pien*, c'eſt-à-dire tranſmutation : car toute la pâte ſe convertit tellement qu'enfin elle reſſemble à de l'Agate; mais les Chinois ſont hors d'état de faire cette Porcelaine : ils ne ſavent même comment il faudroit s'y prendre pour en approcher. Tout ce qu'on en a appris juſqu'à préſent, c'eſt que de certains vaſes, & ſur-tout ceux qu'on a diaprés en rouge, ſe changent de temps en temps pendant la cuiſſon, & deviennent ce qu'on

nomme *Yao-pien*: cela arrive par hazard, par un caprice du fourneau, à l'insçu & contre le gré des ouvriers : mais il me paroît que ces sortes de piéces, soit par un défaut de la pâte, soit par un feu trop gradué, ont été presque entiérement vitrifiées (*) : de sorte qu'elles doivent se rompre lorsqu'on y verse une liqueur bouillante ; & les Murrins au contraire résistoient à l'action du vin ou de l'eau chaude, comme Martial nous l'apprend (**).

D'ailleurs comment a-t-on pu s'imaginer que la Porcelaine de l'Asie qui est actuellement à un prix si bas, eut coûté prodigieusement cher dans l'Antiquité, & surtout lorsque les Romains commerçoient en droiture aux Indes Orientales par la

(*) Je suppose que les vases, qui se changent en *yao-pien*, sont de la matiere de ceux où il n'entre pas du vrai *Pét-untsé*; mais une autre substance, qui est peut-être beaucoup plus vitrifiable ; & la couleur rouge, qui est tirée du cuivre, peut aussi y contribuer. Voici ce que l'on trouve à cet égard dans le Mémoire du Pere Dentrecolles. » On applique, dit-il, cette couleur rouge sur » la Porcelaine lorsqu'elle n'est pas encore cuite, & on » ne lui donne pas d'autre vernis. Il faut seulement prendre garde que pendant la cuite, la couleur rouge ne » coule pas en bas du vase. On m'a assuré que quand on » veut donner ce rouge à la Porcelaine, on ne se sert » pas de *Pét-untsé* pour la former ; mais qu'en sa place on » emploie avec le *Kao-lin*, de la terre jaune préparée » de la même maniere que le *Pét-untsé*. Il est vraisemblable qu'une pareille terre est plus propre à recevoir » cette sorte de couleur. »

[**] *Si calidum potas, ardenti Murra Falerno*
Convenit, & melior fit sapor inde mero.

Mer Erythrée. Mais, dit-on, les Parthes interceptoient alors les productions & les ouvrages de la Chine, de sorte que les Romains devoient les acheter de la seconde ou troisième main, & suivant une taxe telle que celle qu'on jugeoit à propos de leur imposer; mais c'est là une erreur à laquelle Mr. de Guignes a donné lieu en soutenant que l'Empereur Marc Aurele avoit envoyé en 166, une ambassade à la Chine pour ouvrir un commerce direct avec cette contrée, & se délivrer de l'espéce de tribut qu'on payoit aux Parthes. M. Gauthier de Sibert a répété, dans une Histoire de Marc Aurele, ces opinions si décriées; tandis qu'il eût pu aisément s'appercevoir que long-temps avant le regne de ce Prince les vaisseaux Romains venoient jusqu'à *Halibothra* sur le Gange, où ils pouvoient négocier sans dépendre des Parthes en quelque maniere que ce soit. Les embarcations, qui ne vouloient pas doubler le Cap de Komorin, faisoient, après le débouquement du détroit de *Bal-el-Mandeb*, leur route vers le Nord-Est, & venoient dans le Golfe de Kambaye mouiller à *Berug* ou à *Barygaza*, où les marchands indigenes tiroient les denrées de la Sérique par la voie de terre, c'est-à-dire par la voie de la Bactriane. D'ailleurs parmi ces denrées de la Sérique & de la Cochinchine, il n'est jamais question de Por-

celaine, ni de rien de ſemblable. Quant à la Chine proprement dite, Marc Aurele, loin d'y avoir envoyé une ambaſſade, n'en avoit jamais oui parler; car un Géographe, tel que Ptolémée, en a ignoré l'exiſtence, comme cela eſt démontré par l'erreur qu'il y a dans ſa longitude, & le ſilence profond qu'il garde ſur cette région. Enfin du temps des Antonins on ne connoiſſoit dans notre Europe que les *Seres* & les *Sines*, peuples qui n'avoient rien de commun avec les Chinois; & c'eſt choquer toutes les notions de la Géographie que de ſoutenir le contraire.

L'ouvrage le plus complet & le mieux approfondi, que nous ayons ſur les Vaſes Murrins, eſt ſans contredit celui de Chriſtius, qui, à un paſſage près de Martial, dont il n'a point eu connoiſſance, produit généralement tout ce qu'on peut trouver ſur cette matiére dans les Auteurs de l'Antiquité (*); car pour les modernes il les a aſſez négligés & ne parle point même de ces détails curieux, qu'on trouve dans le Gloſſaire de du Cange au mot *Madre*. Au reſte Chriſtius prouve par d'invincibles arguments que les Murrins n'ont pas été des

(*) Voyez *Joh. Frid. Chriſtii de* MURRINIS VETERUM *liber ſingularis. Lip.* 1743.

Voici le diſtique de Martial, que Chriſtius a ômis.

Nos bibimus vitro, tu Murrâ, Pontice, quare?
Prodat perſpicuus ne duo vina calix.

Porcelaines, mais des pierres qui approchoient de genre de l'Alabaſtrite & de l'Onychite. Quant à moi je penſe qu'ils n'étoient point d'une nature calcaire, & que l'art ajoutoit beaucoup à leur beauté : car on peut ſoupçonner qu'on les clarifioit, non point avec le miel imbu du ſuc d'if, dont les Anciens ſe ſervoient pour clarifier preſque toutes les pierres précieuſes; mais qu'on les renfermoit dans des fourneaux où on leur faiſoit endurer un certain degré de feu; tellement qu'on peut à la rigueur laiſſer ſubſiſter le célébre diſtique de Properce, qu'on ſait avoir tant tourmenté les Commentateurs.

Seu quæ palmiferæ mittunt venalia Thebæ;
Murreaque in Parthis pocula cocta focis.

On pourroit traduire ces vers de la maniere ſuivante : *les marchandiſes que Thebes nous envoye de l'ombre de ſes palmiers; & les vaſes Murrins, qui ont été cuits dans les fourneaux des Parthes.* Or comme Properce s'explique dans un autre endroit de ſes Poéſies, où il dit que les Murrins participoient de la nature de l'Onyx (*), on peut croire que dans le diſtique, qu'on vient de rapporter, il parle à la fois des véritables

(*) *Et crocino nares Murreus ungat Onyx.*
Proper. Lib. III. Eleg. 8.
On voit par ce vers combien Properce étoit éloigné de prendre les Murrins pour de la Porcelaine.

qu'on tiroit de la Perſe, & des faux qui venoient de l'Egypte.

Après tous ces détails, que nous avons tâché de preſſer autant qu'il a été poſſible, la grande difficulté eſt de ſavoir comment & avec quelle matiere les Egyptiens faiſoient les faux Murrins. On feroit d'abord porté à croire qu'ils employoient une eſpece d'Alabaſtrite gypſeuſe, c'eſt-à-dire qui n'eſt point calcaire, & à laquelle on pouvoit faire eſſuyer un aſſez grand degré de feu pour y incorporer des couleurs : cette pierre ſe trouvoit en abondance dans les carrieres de l'Heptanomide à ſoixante lieues ou à peu près au-deſſous de Thebes ; mais elle n'approchoit ni de la beauté, ni de la fineſſe des Alabaſtrites de la Carmanie (*). On embraſſeroit, dis-je, aſſez volontiers ce ſentiment, ſi Pline, lorſqu'il parle du Murrin adultéré, n'aſſuroit clairement que c'étoit du verre, *vitrum Murrinum*. Ainſi les Egyptiens n'altéroient point l'Alabaſtrite de l'Heptanomide, mais employoient des pâtes de verre, avec leſquelles on pouvoit tromper de temps en temps ceux d'entre les Romains qui n'étoient point de grands connoiſſeurs ; mais on trompoit infailliblement par ce

---

[*] Les Anciens, en parlant de l'Alabaſtrite de l'Egypte, ſemblent déſigner une pierre colorée & calcaire ; mais l'Alabaſtrite ou le faux Albatre des Modernes eſt d'une ſubſtance vitrifiable. Et à cet égard nos notions ſont beaucoup plus ſûres que celles des Anciens.

moyen des nations assez grossieres & barbares comme les Moscophages, & toutes celles qui habitoient le long de la côte Orientale de l'Afrique depuis la hauteur du quinzième degré jusqu'aux environs de *Berenice Epi-dires* ou le Cap *Rasbel.* Aussi voyons-nous que la majeure partie des faux Murrins passoit dans les ports du Golfe Arabique (*), où les vaisseaux s'en chargeoient pour les porter à ces peuples, dont je viens de parler, & ausquels ces vases pouvoient servir à contenir toutes sortes de liqueurs, pourvu qu'elles ne fussent ni bouillantes, ni trop chaudes; car on peut bien croire que les faux Murrins ne résistoient pas aux mêmes épreuves que les véritables, qui doivent avoir disparu entiérement par les invasions des Barbares qui en auront enlevé & brisé une grande partie, & on peut soupçonner que ce qu'il y a eu de plus précieux en ce genre à Rome, a passé ensuite à Constantinople où il seroit impossible aujourd'hui de retrouver un seul débris de la statue de verre coloré dans le goût de l'Emeraude, qu'on y voyoit au temps de l'Empereur Théodose, & qui étoit, suivant la tradition conservée dans Cédrene (**), un ouvrage exécuté en Egypte sous Sésostris. Si

(*) *Peripl. Mar. Erythr. Pag.* 145.
(**) *Pag.* 322.

des monuments d'un tel volume ont été anéantis, il est aisé de se figurer quel aura été le sort des vases Murrins, presque aussi fragiles que le verre. Quant à la Porcelaine, le Comte de Caylus croit que les Egyptiens la faisoient assez bien, & pour le prouver il cite une petite statue, qui porte des caractéres Hiéroglyphiques peints en noir sur un émail de bleu vif. Mais pour juger sûrement de la matiére, dont cette piéce a été pétrie, il eût été nécessaire de la rompre: car il vient de l'Egypte beaucoup de statues semblables, & le Chevalier de Montaigu entr'autres en a rapporté plusieurs; mais la couverte n'y cache pas une pâte de Porcelaine, ni rien d'approchant: c'est seulement une terre blanche, friable, légere & telle que celle des vieilles fayances, nommées en Italie par corruption *Majoliche*, & qu'on recherche à cause de l'idée où l'on est, que Raphaël & d'autres Artistes en ont peint quelques vases. (*) Mais Raphaël ne paroît jamais avoir touché la Majorisque; & le travail de Rubens en apprêt ou sur le verre est quelque chose de bien plus certain. Tout cela me fait douter que les Egyptiens ayent jamais exécuté en ce genre

---

(*) L'ouvrage le plus détaillé qu'on ait par rapport à la Peinture de quelques pieces de Majorique, est un livre Italien, intitulé, *Istoria delle pitture in Maioliche fatte in Pesaro, e ne luoghi circonvicini.*

d'autres ouvrages que des fayances assez estimées, lorsque par le moyen des particules de *mica* mêlées dans le vernis, elles sembloient être comme poudrées d'argent: mais cette fabrique appartenoit à la ville de Naucrate dans le *Delta*; & étoit par conséquent entre les mains des Grecs, dont on ne confondra point les ouvrages avec les vases de *Coptos* dans la Thébaïde, & qui ne paroissent point avoir été vernissés, sans quoi on n'auroit pu leur donner une odeur qu'ils conservoient assez long-temps, & qui y étoit sûrement incorporée par des drogues d'une substance étrangére: car les recherches faites sur différentes parties de la Minéralogie de l'Egypte n'ont rien produit de satisfaisant touchant une argille naturellement odoriférante, que Prosper Alpin dit être en assez grande abondance aux environs de la Matarée, dont on suppose que l'emplacement répond à peu près à celui de l'Héliopolis située hors du *Delta*.

M. de Maillet a toujours soutenu que les anciens Egyptiens aimoient extrêmement les feux d'artifice & les illuminations; & en effet on découvre beaucoup de particularités qui portent à penser que cela est très-réel. Au reste je ne compte ici pour rien le témoignage d'Elien, puisqu'il n'a fait que copier mot pour mot Hérodote, le seul Auteur qui ait parlé d'un palais il-

luminé toutes les nuits par l'ordre du Pharaon *Mycerinus*, dont l'Hiſtoire me ſemble être un roman, qui a entraîné les conſéquences les plus ridicules, en ce que les Jéſuites l'ont inſéré dans leurs prétendues Relations de la Chine, pour expliquer l'origine de la *Fête des Lanternes*, ſur laquelle on eſt maintenant beaucoup mieux inſtruit. Il s'agit encore dans Hérodote d'une illumination qu'il prétend avoir été, une fois par an, générale en Egypte depuis la cataracte du Nil juſqu'aux bords de la Méditerranée; quoique ſuivant toutes les apparences elle ſe ſoit bornée à la ville de Saïs & à la Préfecture Saitique; ce qui formoit un canton de peu d'étendue. Cette fête conſiſtoit en un grand nombre de lampes qu'on allumoit à l'approche de la nuit; mais il eſt fort difficile de concevoir pourquoi les Egyptiens mettoient dans tous ces vaſes une certaine quantité de ſel, & de quelle nature ce ſel peut avoir été (*). On ne ſait, dis-je, ſi par ce moyen ils varioient la couleur de la flamme, ou ſi par ce moyen ils retardoient la conſomption de l'huile, ſecret qu'il ne ſeroit pas aiſé aujourd'hui de retrouver.

C'eſt ici l'endroit où je dois entrer dans

(*) *Lucernas plurimas accendunt circum circa domos ſub dio : lucernæ autem ſunt vaſa ſale & oleo plena, quibus ſuper incumbit ellychnium. Herodot. Lib. II.*

quelques diſcuſſions entiérement neuves ſur la maniere dont on imitoit le tonnerre & la foudre dans la célébration des Myſtéres: car il eſt certain qu'on faiſoit voir & entendre ces phénomenes ſimulés aux perſonnes qu'on initioit. Je ne prétends parler en quelque ſens que ce ſoit de ce qui doit s'être paſſé en Arabie ſur le *Gebel-Tour*; car cet événement eſt étranger à notre ſujet ; mais il faut obſerver que les Egyptiens ayant les premiers imaginé tout l'appareil des Myſtéres, tranſportés depuis dans l'Aſie & dans l'Europe, doivent être regardés comme les inventeurs du tonnerre artificiel, & de cette effuſion de lumiere qui paroiſſoit tout à coup au milieu des ténébres ; au point qu'Apulée en compare les effets à ceux du Soleil : car ayant été admis, ainſi que l'on ſait, aux ſecrets Iſiaques à Corinthe, il obſerva aſſez bien toute la ſingularité de ce ſpectacle. (*).

S'il étoit vrai, comme on l'a prétendu, que de certains Myſtéres ſe célébroient dans quelques appartements du Labyrinthe, alors il n'eût point été difficile d'y faire entendre des éclats ſemblables à ceux de la foudre ; puiſque Pline aſſure que la répercuſſion de l'air produiſoit un bruit épouvantable

(*) *Nocte mediâ vidi ſolem candido coruſcantem lumine*. Métamorphoſ. Lib. XI. Pag. 1001. Edit. Beroal.

dans ce bâtiment, dès qu'on y ouvroit des portes ou des soupiraux, qui vraisemblablement en faisoient refermer d'autres; car sans cela je ne puis expliquer ce phénomene suivant toute la rigueur des termes employés par ce Naturaliste, qu'il faut supposer avoir été bien instruit; & la description détaillée qu'il donne du Labyrinthe le fait penser (*). Quant à Hérodote, on ne voulut point lui permettre d'entrer dans les chambres souterraines où doit avoir été le centre de l'artifice, & la sépulture de ces Crocodiles qu'on nommoit les *Justes* ou en Egyptien *Suchu*, & qu'on a pris pour de petits Lézards d'une espéce différente, & laquelle n'est point malfaisante.

Quant à la Grece, j'avois d'abord cru que le bruit qu'entendoient les initiés dans le Temple de Cérès Eleusine, venoit de la voûte ou du comble, que Vitruve dit avoir été dans cet édifice d'une grandeur effrayante, *immani magnitudine*, & construit par un Architecte nommé Ictinus (**). Or il n'eût pas été difficile de faire retentir cette partie par le moyen des machines: mais si l'on peut ici citer l'autorité d'un Poëme tel que le *Rapt de Proserpine*, il est

---

[*] *Quarumdam autem domorum* [in Labyrintho] *talis est situs, ut adaperientibus fores tonitru intus terribile existat.* Lib. XXXVI. Cap. 13.

(**) *Vitru. Præfa. ad Lib. VII.*

ſûr que ce bruit ſortoit de quelque excavation pratiquée ſous le pavé du Temple : car Claudien, après avoir parlé des éclairs qu'on voyoit, ajoute que le mugiſſement terrible, qui ſuccédoit immédiatement, paroiſſoit partir des entrailles de la Terre (*).

Quoiqu'il en ſoit, les machiniſtes, qui travailloient à ces ſpectacles myſtérieux, ont dû être auſſi embarraſſés pour faire un tonnerre ſimulé, que pour bien copier les effets de la foudre ; car le comble du ridicule ſeroit de vouloir que ceux, qui aſſiſtoient aux Myſtéres, ne voyoient & n'entendoient rien de ſemblable ; mais qu'ils ſe l'imaginoient, & que la frayeur faiſoit en même temps une égale illuſion à leurs yeux & à leurs oreilles. On ne ſauroit trop répéter que les anciens nous parlent de toutes ces choſes d'une maniere qui ne laiſſe ſubſiſter à cet égard aucune ombre de doute. Et le Grec Pléthon en décrivant l'initiation, employe les termes les moins équivoques de ſa langue comme ceux de

---

(*) *Jam mihi cernuntur trepidis delubra moveri*
Sedibus, & claram diſpergere culmina lucem,
Adventum teſtata Dei. Jam magnus ad imis
Auditur fremitus terris, templumque remugit
Cecropidum.
De rap. Proſer. Amſtelod. apud Janſſon. 1627.

Il faut obſerver que d'autres éditions de Claudien portent *fulmina* au lieu de *culmina*, & *Cecropium* au lieu de *Cecropidum*; mais cette derniere différence n'eſt point ſi importante que la premiere.

Keraunus & de *Pyr*, la Foudre & le Feu (*).

Je dois ici avouer au Lecteur, que je sens une extrême répugnance à admettre que, dans des Temples & même dans des souterreins, on eût fait usage de la machine dont se servoient les Comédiens de l'Antiquité sur les Théatres, c'est-à-dire du *Céraunoscope*, par le moyen duquel on lançoit violemment la foudre sur la Scene, d'un endroit nommé le *Bronteion*, où, suivant l'opinion commune, on contrefaisoit le tonnerre en roulant des pierres dans des vases de cuivre.

Le *Céraunoscope*, dont on peut à peine aujourd'hui se former une idée fort claire, doit avoir été une machine très-élevée [**], & dont l'action a pu être frappante en plein air; mais dans des Temples comme ceux des Anciens, qui étoient ordinairement peu exhaussés en comparaison de leur étendue, ce jeu n'eût point été praticable. Quant aux vases rangés dans le *Bronteion*, c'est-à-

[*] *Pletho. Schol. ad Orat. mag. Zoroast.*

[**] Voici comme on définit ordinairement le Céraunoscope & le Bronteion dans les Lexiques. *Keraunoscòpion machina est altissima in scenâ adinstar speculæ ex quâ fulminum jactus exhibebantur.... Bronteion, locus est in scenâ ubi conjectis in ænea vasa saxis tonitru simulabatur.*

Ainsi le Céraunoscope étoit constamment placé dans le Bronteion. Au reste les Sculpteurs & les Peintres n'ont point copié la foudre qu'ils mettoient dans la main de Jupiter sur quelque piece employée dans les machines de théatre.

dire le lieu où l'on contrefaisoit le Tonnerre, on ne conçoit pas qu'ils ayent pu produire un bruit aussi violent sans le secours du feu. Il s'agissoit d'épouvanter les initiés, & on les épouvantoit bien dans les Mystéres de *Mithra*, en leur mettant une épée nue sur la gorge; mais leur frayeur eût-elle été fort grande, si l'on ne leur avoit fait voir & entendre que les mêmes choses qui se passoient aux yeux de tout le monde sur les Théatres? Ces considérations me portent à penser, que, dans les Mystéres, ces phénomenes étoient beaucoup mieux exécutés & sans comparaison plus terribles à l'aide de quelque composition pyrique, qui est restée cachée comme celle du *feu Grégeois* qu'on n'a pas retrouvé de nos jours, ainsi que l'on a affecté de le publier pour alarmer toutes les puissances maritimes.

Tandis que Salmonée & Rémulus nommé Alladius dans le premier livre de Denys d'Halicarnasse, étoient regardés comme les plus impies des hommes pour avoir voulu imiter les éclairs & le tonnerre, les Prêtres & les Comédiens les imitoient tous les jours sans que personne s'en soit scandalisé; & on ne trouve rien, dans l'Histoire ancienne, qui ait plus approché de la poudre à canon, qu'on n'a pas inventée dans l'Asie même pour l'employer à la destruction

deſtruction de l'eſpéce humaine ; mais pour s'en ſervir à faire des illuminations, & ce que nous nommons des feux d'artifice. Il n'eſt point vrai, quoiqu'on en diſe, que le premier eſſai de la poudre à la guerre ait été fait ſur les Tartares Mongols en 1232, pour les empêcher de prendre la Ville de *Kai-Fong-fou*, qu'ils prirent cependant. Car ſi les Chinois euſſent été en état dès le treiziéme ſiécle, de faire des armes à feu, on ne voit pas pourquoi ils en auroient ignoré l'uſage plus de quatre cents ans après, lorſqu'il s'agiſſoit de les employer contre les voleurs qui prirent Pékin, & contre les Mandhuis qui prirent la Chine. Mais voici à cet égard un fait déciſif: ſous le régne de *Tu-tſſung* on eût recours aux lumiéres du Vénitien Marc Paul pour inventer quelque machine capable de réduire les Villes de *Siang-yang* & de *Fan-Hching*: il ne vint par conſéquent point alors dans l'idée des Chinois attachés en grand nombre au parti des Mongols, d'employer la poudre. On fit à Pékin des Baliſtes, qui étant ſervies par des Mahométans, forcerent toutes les places contre leſquelles elles jouerent. Au reſte, il ſera toujours ſurprenant que le retour de Marc Paul à Veniſe, fut bientôt ſuivi & de l'invention de la poudre & de l'invention des canons en Italie.

Il y a un point qui concerne l'Etat de la

Chymie chez les Egyptiens, & qu'on peut dire être couvert de beaucoup de ténébres. Pline aſſure qu'un Souverain de l'Egypte avoit trouvé le moyen de contrefaire la pierre précieuſe, nommé *Cyanus*, & qui n'a aucun rapport avec le Saphir des Modernes; ce que M. Hill a très-bien prouvé (*). Or, comme les Anciens diſtinguoient leur *Cyanus* en mâle & en femelle, Agricola a cru que le procédé dont il eſt ici queſtion, conſiſtoit à rechauſſer la couleur & à changer les femelles en mâles par leur propre teinture. (**) Mais je n'examinerai pas tout cela, étant convaincu comme je le ſuis, que Pline s'eſt trompé, & a confondu une opération avec une autre. On trouve beaucoup plus de lumiere dans Théophraſte, qui dit que le Roi d'Egypte dont il s'agit, avoit découvert la méthode de faire du bleu ou du faux Azur; de ſorte qu'il n'eſt point proprement queſtion d'une pierre précieuſe, mais d'une ſubſtance colorante, pour teindre les fayances, les émaux & les verres. Quand on voit les ouvriers Egyp-

---

(*) Voyez ſon *Traité des Pierres de Théophraſte*. Le Cyanus des anciens étoit un *Lapis Lazuli*.

[**] *Tinctura ex Cyano fœmina fit mas. Primus autem gemmam illam tinxit Rex Ægypti : cryſtalli etiam & vitra ſic tinguntur ut ſpeciem Cyani exprimant; ſed tactus maxime linguæ facile deprehendit fraudem.* De NAT. FOSSILIUM. Pag. 623. Col. I. Ce paſſage feroit croire qu'Agricola ne connoiſſoit point le *Cyanus* des Anciens.

tiens employer des ſels alkalis & une eſpece de gros ſable, alors on ne doute point qu'ils n'ayent tiré comme on fait aujourd'hui, de la ſubſtance métallique du Cobalt une terre, qui étant mêlée de Soude & de Silex, ſe vitrifie aiſément, & produit ce qu'on nomme maintenant le *bleu d'émail.*

La difficulté eſt de ſavoir dans quel temps peut avoir vêcu ce Roi, dont le nom n'exiſte nulle part dans les Monuments; mais c'eſt une folie manifeſte de vouloir que ce ſoit le premier des Ptolémées, fils de Lagus, avec lequel Théophraſte entretenoit un commerce de lettres; de ſorte qu'il n'eût pas manqué de nommer un Monarque qu'il connoiſſoit particuliérement, & qui méritoit encore d'être connu des Philoſophes; ce que peu de Princes ont mérité.

Les plus anciens ouvrages de poterie qu'on déterre en Egypte, comme ces petites ſtatues, dont j'ai parlé, prouvent qu'on y a déja employé le bleu de Cobalt, dont la découverte va ſe perdre dans la nuit des temps. D'ailleurs les Grecs de l'Egypte ne paroiſſent point avoir dirigé leurs recherches vers de tels objets, mais plutôt vers tout ce qui concernoit les drogues propres à la Médecine, & de certains parfums très-précieux, & dont quelques-uns ſurpaſſoient le prix de l'or

au poids, à en juger par les précautions qu'employoient les marchands d'Alexandrie pour empêcher leurs ouvriers de voler, car le ſoir ils renvoyoient ces ouvriers-là tout nus, [*] exactement comme les Eſpagnols en agiſſent avec leurs Negres qui exploitent les mines, & avec ceux qui pêchent les perles, auſquels ils ſervent de violents vomitifs, dès qu'ils les ſoupçonnent d'en avoir avalé quelques-unes. On ne conçoit pas comment le prix des parfums a pu être ſi exorbitant en Egypte, s'il eſt vrai, comme on le dit, que les Ptolémées y avoient tranſplanté de l'Arabie l'arbre qui produit l'encens; de même que Cléopatre y tranſplanta les Baumiers, & c'eſt-là la ſeule action louable, qu'on découvre dans l'Hiſtoire de ſa vie, d'ailleurs aſſez chargée d'événements pour en remplir un volume.

Il paroît que les connoiſſances Chymiques des anciens Egyptiens étoient ſeulement fondées ſur de certaines obſervations, & non rédigées en Théorie ou en Syſtême; & je penſe qu'on pourroit en dire autant de leur Aſtronomie. L'effer-

---

[*] *At hercule Alexandriæ ubi thura interpolantur, nulla ſatis cuſtodit diligentia officinas. Subligaria ſignantur opifici. Perſona adjicitur capiti denſuſque reticulus. Nudi emittuntur.* Plin. Lib. XII. Cap. 14.

veſcence froide, produite par le vinaigre & le natron, leur ayant été connue de temps immémorial, cela avoit ſuffi pour leur donner quelques notions ſur la différence des acides & des alkalis ; & à force d'obſerver ils parvinrent bientôt à ſavoir que preſque toutes les couleurs tirées du Regne Végétal eſſuient une altération conſidérable, dès qu'on y mêle de l'un ou de l'autre de ſes ſels ; & là-deſſus a été fondée leur pratique de peindre les toiles, dont nous avons parlé dans l'article précédent. Cette opération, qu'ils n'avoient point priſe des Indiens, comme M. Amailhon l'inſinue très-mal à propos, [*] ne pouvoit rien produire de bien achevé, & cependant c'eſt cette opération même, qui les a, ſuivant toutes les apparences, empêchés d'inventer les moules pour appliquer les mordants ; ce qui eût rendu leurs toiles beaucoup plus belles, quoique leurs couleurs foncieres paroiſſent principalement avoir été tirées de l'*Alkana* & du Carthame, qu'on reçoit aujourd'hui de leur pays ſous le nom ridicule de *Saffranum*.

Quand on conſidere le procédé uſité actuellement en Egypte pour faire le ſel

(*) *Hiſtoire du Commerce & de la Navigation des Egyptiens ſous les Ptolémées*, *pag.* 185.

ammoniac, procédé qu'on ſait être un véritable travail Chymique dans toute la rigueur des termes, alors il me paroît que ce n'eſt ni des Grecs, ni des Romains, ni des Arabes qu'on le tient; mais qu'il a été connu de tout temps. Et c'eſt le défaut du bois qui y a donné lieu: car dans l'antiquité, comme de nos jours, les Egyptiens, pour ſe procurer des matieres combuſtibles, ont dû faire ſécher la fiente des animaux frugivores; or le ſel ammoniac ſur lequel on a débité tant de choſes abſurdes, eſt uniquement tiré de la Suie, qui s'attache aux foyers où l'on brûle des ſubſtances ſemblables; & quand le Pere Sicard a aſſuré qu'on y ajoute de l'urine de Chameau, il étoit moins inſtruit que le ſont les enfants Coptes & Arabes, qui ont vu mille fois cette opération à *Gizeh* & dans pluſieurs endroits du *Delta*: car on la fait en public. On ſe diſpenſera d'entrer dans des diſcuſſions pour examiner le ſentiment de ceux, qui prétendent, comme Mr. de Schmidt, que l'Ammoniac de l'ancienne Egypte différoit totalement de celui qu'on y fait préſentement. (*) Car, ſi nous n'avons point un ſeul livre ſur la matiére Médicale où l'on ait parlé de cette ſorte de ſel, ſans y

(*) *De Commerciis & Navigationibus Ptolomæorum. Pag.* 357. Cette Diſſertation a remporté le prix à l'Académie des Inſcriptions, & mérite les plus grands éloges.

mêler quelque fable, on peut juger comment les Anciens ont embrouillé ce qu'ils en diſent.

Quant à l'art d'embaumer les corps, il n'exigeoit point, ainſi que l'on s'imagine, des connoiſſances Chymiques fort approfondies ; & quelques Obſervations réitérées ont pu d'abord faire découvrir la durée du temps qu'il falloit laiſſer à l'action de l'alkali fixe pour pénétrer la peau & la chair ; & il n'y a perſonne qui ne ſache que ce terme avoit été fixé pour toujours à ſoixante-dix jours ; ce qui heureuſement ne fournit pas deux mois Philoſophiques, qui ſont chacun de quarante jours ; ſans quoi les Alchymiſtes euſſent encore voulu découvrir de grands myſteres. Ce qu'il y a de plus remarquable au ſujet des momies, c'eſt que plus on avance vers la haute Egypte, moins on en trouve, & encore celles, que Vansleb prétend avoir été découvertes dans la Thébaïde, étoient-elles très-mal conſervées. On ſait par le témoignage des Anciens que les couleuvres cornues, repoſoient après leur mort dans le temple de Thebes ; mais on n'en a jamais déterré le moindre débris. Et en général je doute qu'on ait vu en Europe beaucoup de momies d'animaux tirés de quelque catacombe ſituée au-delà du vingt-ſixieme degré de latitude Nord ; tandis qu'aux

environs de *Sakara* & de *Buſiris* on trouve par milliers des Vaſes qui renferment des Ibis. Comme les Européens s'établiſſent fort rarement dans quelque ville de l'Egypte plus méridionale que le Caire, il eſt ſûr que cela eſt en quelque ſorte cauſe du peu de recherches qu'on a faites dans les différents cantons de la Thébaïde ; car je ne parle point de l'Ethiopie, dont les momies nous ſont entiérement inconnues : quoique rien ne feroit plus curieux que de retrouver quelques corps humains enveloppés de cette ſubſtance que les Anciens ont priſe pour du verre, & qui peut avoir été une réſine diaphane, & peut-être même une gomme, qu'on ſait ſe trouver abondamment dans cette contrée ; car une partie de l'Arabie, l'Egypte & l'intérieur de l'Afrique juſqu'au delà du Sénégal produiſent plus de gomme que le reſte du Monde connu ; parce que l'Acacia ſe plaît ſinguliérement dans ces régions brûlées, & il y répand ſans comparaiſon plus de ſubſtance gélatineuſe qu'on en obtient des arbres de ſon eſpece plantés ſous d'autres climats ; & l'extrême rigueur du froid ſemble produire un effet aſſez ſemblable ſur les arbres réſineux.

Les opinions des Savants ſont partagées ſur les véritables cauſes de la rareté des animaux embaumés de la Thébaïde : les uns, en faiſant quelque violence au texte

de Plutarque, prétendent par là démontrer que réellement les Thébains n'embaumoient jamais aucune bête : d'autres penſent que les Pharaons, ayant tranſporté leur Cour à Memphis, firent placer aux environs de cette ville, par je ne ſai quelle politique, toutes les ſépultures des animaux ſacrés. Mais ce ſentiment des Modernes paroît auſſi peu probable que tout ce que les Anciens ont dit d'un Tribunal établi pour juger les morts, & qui ne peut avoir ſubſiſté de la maniere dont on le croit vulgairement. Enfin l'imagination des Grecs a travaillé beaucoup ſur l'Hiſtoire de l'Egypte : ſouvent ils entrent dans des détails, qui ſemblent porter un caractere frappant de candeur & de vérité aux yeux des Lecteurs ordinaires, & qui s'évanouiſſent comme des rêves, dès qu'on les ſoumet à un examen rigoureux ; & ſi l'on n'avoit déjà aſſez bien prouvé dans les *Mémoires de l'Académie des Inſcriptions*, (*) que de certains procédés, qu'Hérodote rapporte touchant la maniere d'y embaumer les corps humains, ſont impoſſibles dans la pratique, on pourroit ici le démontrer ſans beaucoup de peine. Au reſte je crois entrevoir le véritable motif de la rareté des animaux embaumés de la Thébaïde

[*] *Tom. XXIII, Pag.* 125.

dans la difficulté où l'on y a été de s'y procurer en aſſez grande quantité les drogues néceſſaires, & dont les meilleures, comme la Cédria & le Bitume Judaïque, étoient apportées avec les aromates par les Caravanes Arabes, qui ayant dépaſſé l'Iſthme de Suez n'alloient pas plus loin, & s'arrêtoient dans les premieres villes du *Delta*. Car il n'y avoit alors aucune communication entre l'Arabie & la Thébaïde par la Mer Rouge: les Egyptiens, loin de naviguer ſur cette Mer-là, n'avoient point même fait de chemin pour ſe rendre aux endroits où l'on a vu depuis les ports de *Myos hormos*, de *Philoteras* & de *Bérenice Troglodytique*. Tout cela étoit pour eux un pays inconnu ou indifférent. Et ce ne fut que dans des temps bien poſtérieurs à ceux dont il s'agit ici, que les Ptolémées ouvrirent les routes que les Egyptiens avoient tenu conſtamment fermées. Après cela on peut bien concevoir qu'il en coûtoit ſans comparaiſon moins pour embaumer un corps à Memphis qu'à Thebes, où il falloit acheter de la troiſieme ou quatrieme main les drogues venues de l'Arabie.

Outre les menſonges, qu'on a à reprocher aux Auteurs Grecs dont on vient de parler, il eſt manifeſte que très-ſouvent ils ont mêlé les chimeres de leur propre Mythologie avec celle de l'Egypte; &

c'eſt par un effet de cette confuſion que Diodore parle du breuvage de l'immortalité donné par Iſis à Orus, quoique les Egyptiens n'euſſent jamais entendu parler d'une fable de cette nature. Et tout ce que nous pouvons dire avec quelque certitude, c'eſt qu'ils avoient exagéré les vertus du *Nephentes*, qu'on ſait n'avoir eu rien de commun avec l'Ambroſie ; & que beaucoup de Savants prennent pour l'*Opium* Thébaïque, exprimé d'une eſpece de pavot nommé dans la langue du pays *Nanti*: car les Egyptiens ne paroiſſent avoir eu aucune connoiſſance du *Bernavi*, qu'on obtient du chanvre verd, plante qu'on n'a cultivée en aucun endroit de leur pays ; mais on a pu y connoître une compoſition qu'on appelle *Berghe*, qu'on fait avec la Juſquiame blanche ; & dont les Princes Arabes de la Thébaïde uſoient beaucoup au ſiecle paſſé.

Ces drogues produiſent toutes le même effet ; c'eſt-à-dire, qu'à la longue elles affoibliſſent également la mémoire dans ceux qui en font un continuel uſage : on voit même en Aſie de ces miſérables, qu'on y déſigne ſous le nom de *Théraquis*, & auſquels il reſte à peine la réminiſcence ; ce qui eſt un ſigne aſſez infaillible d'une mort prochaine.

Ainſi ce qu'on a dit du *Néphentes* de l'Egypte, ne peut s'appliquer à l'*Opium*,

qu'en tant qu'on le prend ſans diſcontinuer un ſeul jour ; & en augmentant inſenſiblement la doſe juſqu'à ce qu'on parvienne à une demie dragme ; & alors il peut tellement faire oublier à un homme l'hiſtoire de ſa vie, qu'il ne lui reſteroit plus la moindre trace du paſſé, ni aucune réflexion ſur l'avenir. C'eſt l'art de s'abrutir, & d'approcher le plus qu'il eſt poſſible d'une certaine félicité, que je ſoupçonne aux animaux, en ce qu'ils n'ont très-probablement aucune idée de la mort : c'eſt-à-dire, qu'il n'y a point de bête qui ſache qu'elle doit mourir, pas même lorſqu'elle voit les cadavres de ſes ſemblables, pas même lorſqu'elle expire : tandis que cette appréhenſion agite, trouble & conſterne les hommes ordinaires juſqu'au milieu de leurs plaiſirs ; car je ne parle point des Philoſophes, qui ſont au-deſſus de toutes les allarmes, & dans un état de repos qui eſt le prix de la vertu.

Il eſt encore fait mention, mais fort rarement, d'une drogue dont de certains fanatiques de l'ancienne Egypte ſe frottoient les yeux pour avoir des viſions & des extaſes ; telles que les Scythes s'en procuroient auſſi jadis en ſe balançant avec violence ſur une planche ſuſpendue, ou en tournant avec vîteſſe toujours vers le même côté, uſage dont il ſubſiſte des traces

bien remarquables parmi les Turcs.

Quelques Naturaliſtes aſſurent que les Egyptiens dont il s'agit ici, n'employoient que l'encens de l'Arabie ; mais je doute extrêmement que cette réſine appliquée ſur les yeux & ſur le front, force le ſang & les eſprits vitaux à monter en abondance vers la tête ; & il eſt beaucoup plus croyable que ces malheureux avaloient quelques grains d'encens ; ce qui produit une eſpece de délire dans l'homme : & c'eſt par ce moyen qu'on étourdiſſoit les criminels avant que de les conduire au ſupplice, coutume qui a duré très-long-temps, ſans qu'on puiſſe préciſément décider ſi l'on a bien ou mal fait de l'abolir.

Au reſte, l'*Opium* Thébaïque, le *Berghe*, le *Bernavi* & d'autres drogues de cette nature, ne ſont point des compoſitions trouvées par des Chymiſtes qui cherchoient le breuvage de l'immortalité, comme on l'a cherché à la Chine, & dont je dirai des choſes aſſez ſingulieres dans l'inſtant : car il ne reſte plus ici à parler que de ces prétendues Inſcriptions Egyptiennes, dans leſquelles des inſenſés ont cru voir des choſes relatives à la tranſmutation des métaux.

On nous a conſervé trois inſcriptions du temple de Saïs : celle qu'on lit dans Clément d'Alexandrie, eſt une ſimple ſentence morale : celle que rapporte Plutarque pa-

roît avoir été corrompue par les Grecs ; qui, ſuivant l'uſage établi à Athenes, ont donné un voîle à la Minerve Egyptienne ; ce que M. Jablonski dit choquer extrêmement le Coſtume. (*) Ces conſidérations ont engagé les Savants à préférer l'inſcription qu'on trouve dans les Commentaires de Proclus ſur le Timée ; & qu'il faut traduire de la ſorte mot pour mot.

JE SUIS *ce qui eſt, ce qui a été, & ce qui ſera. Nul mortel n'a ſoulevé ma robe. Le fruit, que j'ai engendré, a été le Soleil.*

Les Egyptiens, ſuivant le génie & l'uſage très-répréhenſible de preſque tous les Orientaux, avoient perſonnifié les attributs de la Divinité; ce que les hommes appellent la ſageſſe de Dieu, étoit figuré chez eux par la *Neitha* ou la Minerve de Saïs, ainſi l'inſcription qu'on vient de rapporter, concerne la création de l'Univers, & le plan préexiſtant ſuivant lequel notre Monde a été arrangé : car il paroiſſoit abſurde de ſoutenir qu'un ouvrage régulier & très-compliqué eût été formé ſans aucun plan antérieur à ſa formation. Il faut être, comme je viens de le dire, un inſenſé pour vouloir entrevoir en tout ceci quelque rap-

---

(*) *Pantheon Ægyptic. Tom. I. Pag.* 66. L'obſervation de M. Jablonski n'eſt pas ſi bien fondée qu'elle le paroît, lorſqu'on réfléchit au voile d'Iſis, ſur lequel celui de la Minerve d'Athenes peut avoir été copié.

port avec les opérations des Alchymiſtes, qui nous parlent encore de la colonne d'Oſiris, dont Diodore de Sicile donne l'inſcription tellement conçue que je n'y ai pu découvrir une ſeule idée Egyptienne : elle commençoit par ces mots : *je ſuis fils de Saturne le plus jeune des Dieux.* (*) Or, jamais les Egyptiens n'avoient entendu parler de Saturne, Divinité abſolument étrangere à leur Mythologie ; & ce ſeroit bien pis, ſi l'on diſoit que par ce mot de *Saturne* il faut entendre leur *Phtha* ou leur Vulcain, qui, loin d'être le plus jeune des Dieux, paſſoit pour le plus ancien de tous, ſuivant les traditions allégoriques ſur leſquelles jamais les Prêtres n'ont varié. Cette obſervation eſt plus que ſuffiſante pour démontrer que ce ſont des Grecs qui ont forgé l'inſcription qu'on liſoit ſur la colonne d'Oſiris, érigée en Arabie dans la ville de Nyſa ; quoique jamais l'ancienne Géographie n'ait connu de ville de Nyſa en Arabie. L'expédition d'Oſiris, qu'on fait être la même que celle de Bacchus, n'a rapport qu'au cours du Soleil, & aux différents effets produits par la chaleur de cet aſtre. On ſe diſpenſera après cela d'entrer dans des détails touchant la colonne d'Iſis : car quoiqu'on y diſtingue un ſtyle & des expreſ-

[*] *Biblioth. Lib.* 5.

ſions qui ſe rapprochent beaucoup davantage du goût Oriental, il en eſt de cette inſcription Egyptienne comme de cinquante autres, qui ont été plus ou moins altérées par l'ignorance ou la hardieſſe des Traducteurs.

Ce ſont principalement les Jéſuites, qui ont tâché de nous dépeindre les Chinois comme des Alchymiſtes déterminés, dans les premieres Relations qu'ils publierent touchant ce peuple; & comme chez lui le prix de l'or n'eſt point à beaucoup près auſſi haut qu'en Europe, les Miſſionnaires ne manquerent pas de dire qu'il avoit ſur-tout cherché le ſecret de faire de l'argent. Le Pere Martini n'a point eu honte d'aſſurer (*) que l'Empereur *Hoangti*, qui n'a vraiſemblablement jamais exiſté, travailloit fort bien & avec le plus grand ſuccès dans un laboratoire ſitué ſur le lac *Yotang*, dans la Province de *Setchuen*, à peu de diſtance de la ville de *Puki-ang*. Et ce qu'il y a de réellement ſurprenant, c'eſt que le Pere Kircher, homme capable de tout rêver & de tout croire, a rejetté ce fait comme une fable dans ſon monde ſouterrain, Ouvrage qu'on ſait d'ailleurs être rempli des plus puériles chimeres.

Là-deſſus le Médecin Cleyer entreprit

(*) *Libro XI.*

de faire des recherches à la Chine, & il atteſta à ſon retour, qu'il n'avoit pu trouver dans tout ce pays un ſeul Alembic. (*) Mais la figure de ces machines peut beaucoup varier; & à peine en reconnoîtroit-on la forme primitive dans ces tuyaux que les Tartares ajuſtent ſur des vaſes remplis de lait de jument, dont ils ont ſu tirer la partie la plus volatille long-temps avant qu'on eût diſtillé quelque liqueur que ce ſoit en Europe, où l'on ne croit pas que l'eſprit de vin ait été connu avant l'an 1200; époque qui m'a néanmoins toujours paru incertaine.

Les Miſſionnaires, qui ont écrit ſur la Chine dans des temps poſtérieurs, prétendent que ce n'eſt que depuis *Laokium* qu'on s'y eſt appliqué à l'Alchymie, & que ce ſont principalement les diſciples de cet homme aſſez obſcur, qui ont répandu ce goût dans différentes Provinces de l'Empire. Mais comme on connoît l'acharnement des Jéſuites contre les *Tao-eſſé* & contre les Bonzes, & celui des Bonzes & des *Tao-eſſé* contre les Jéſuites, il eſt de la prudence & de l'équité de ſe défier de tout ce que l'eſprit de parti a fait dire à ces différents Ordres de Religieux. Et on peut juger ſi la

(*) *Medicina CHINENSIUM ex pulſibus & linguâ*, in-4to.

ſoif de l'or n'avilit pas extrêmement le cœur de l'homme ; puiſque les avares mêmes ſe la reprochent les uns aux autres comme un crime inexpiable.

Voici la véritable origine de toutes les fables dont on vient de rendre compte. Il eſt vrai que les Chinois ont cherché le breuvage de l'immortalité dans des ſiécles antérieurs à notre ére ; & cette folie ſuperſtitieuſe leur vient des Tartares leurs ancêtres, qui ont tâché de ſe rendre immortels dès les temps de la plus haute antiquité. Et il n'y a perſonne, qui en liſant ce qu'Hérodote & Strabon rapportent de certains Scythes, ne reconnoiſſe d'abord la liaiſon qu'il y a entre toutes ces choſes: [*] Hérodote même entre dans de grands détails en décrivant la coutume adoptée chez une nation Gétique ; & il a été bien prouvé que cette nation ſuivoit la religion du Grand-Lama, qui a auſſi été ſurnommé l'*immortel* par quelques voyageurs d'Europe ; quoique ce titre de Dalai Lama ne ſignifie proprement que Prêtre univerſel, dont le pouvoir eſt auſſi étendu que l'Ocean : car dans la langue Mongale la Mer s'appelle *Dalai.* (**) Mr. d'Anville dit qu'on ne retrouve aujourd'hui ni en Eu-

---

[*] *Herod. Lib. IV.... Strab. Lib. VII.*
[**] *Fiſcher, de Origine Tartarorum, Pag.* 76.

rope, ni en Aſie, ces hommes ſinguliers indiqués dans le texte Grec de Strabon par le nom d'*Abioi*. (**) Mais je doute qu'on puiſſe retrouver actuellement beaucoup de peuplades Tartares par les ſeuls noms que leur ont donnés les Hiſtoriens & les Géographes Grecs : ces grands corrupteurs des appellations nationales ont répandu d'épaiſſes ténébres ſur toute la ſurface de l'ancien continent pour rendre leur ſtyle plus harmonieux. D'ailleurs M. d'Anville auroit pu s'appercevoir que les *Abioi* ne nous ſont pas préſentés comme une peuplade, mais comme une ſociété ; & cela eſt bien ſûr, lorſqu'on réfléchit qu'ils contractoient rarement des mariages. S'il y a eu plus de treize-cents ans avant notre ére des Moines parmi les Tartares connus ſous le nom de *Lamas*, on peut croire que c'eſt à eux que ſe rapporte cet amour du célibat & cette auſtérité dans les mœurs, que les Anciens ont unanimement attribués à de certains Scythes, auſquels nous ne connoiſſons point de tels penchants, ſi l'on en excepte les Lamas, qui font vœu de chaſteté ; ce qui dans la rigueur des termes, ne ſignifie autre choſe, ſinon qu'ils renoncent au mariage légitimement contracté : car chez eux le célibat entraîne de grands.

(*) *Géographie ancienne, abrégée. Tom. II. Pag.* 321.

deſordres. Là où il y a beaucoup de voleurs, dit Mr. de Monteſquieu, il ſe commet beaucoup de vols.

Je penſe que le ſyſtême de la Métempſycoſe a fait imaginer qu'on pouvoit ſe rendre immortel, c'eſt-à-dire, qu'on pouvoit mettre ſon ame en état de paſſer d'un corps humain dans un autre corps humain pendant une ſuite de ſiécles innombrables, ſans paſſer par celui des bêtes immondes, ou par celui des plus foibles inſectes. Enſuite il eſt ſurvenu, comme cela arrive toujours, des charlatans qui ont expliqué dans un ſens purement phyſique ce qui devoit s'entendre dans un ſens purement moral. Alors on ne crut plus que la juſtice, la charité, le travail, étoient des vertus ou des qualités néceſſaires; mais qu'il falloit découvrir des plantes, qui puſſent opérer directement ſur les organes, & leur donner de l'indeſtructibilité.

Il ne fut point difficile à des impoſteurs d'inculquer des idées ſi flatteuſes & ſi extravagantes à des hommes groſſiers, & à des Princes, qui, depuis que le Monde exiſte, ont été la dupe des plus abſurdes projets & des plus folles eſpérances.

Quoiqu'il en ſoit, les Scythes connus plus particuliérement ſous le nom de *Sacques*, infecterent les Perſans de leur opinion touchant cette immortalité qu'on

peut ſe procurer par le moyen de certains végétaux ; & les recherches des Mages de la Perſe ſe dirigerent ſur-tout vers un arbuſte appellé *Hom*, & qu'on croit être le même que celui dont parle Plutarque ſous la dénomination corrompue d'*Omomi* (*), & qu'il dit avoir été employé par les Perſans dans des ſacrifices très-ſuperſtitieux. Il ſe peut que les fables des Grecs au ſujet l'Ambroiſie dérivoient de cette admirable doctrine des Mages; car parmi les fables Grecques on en trouve pluſieurs, qui leur venoient de l'Orient, & même de l'Inde. Les choſes bizarres qu'on lit dans la Comedie des Oiſeaux d'Ariſtophane touchant l'Alouette, & vraiſemblablement celle qui eſt hupée, ſont mot pour mot conformes à ce que les anciens Indiens ont écrit de la Hupe, que Mahomet a auſſi jugé à propos de mettre dans l'Alcoran, où l'on dit que cet oiſeau découvre les ſources & les veines d'eau au travers des terres qui les cachent. Et c'eſt une grande honte pour le dix-huitiéme ſiécle qu'on y ait renouvellé de ſi monſtrueuſes abſurdités par rapport à je ne ſais quels enfants de France & d'Autriche, & cela dans l'inſtant même que je compoſois cette ſection, ſans avoir eu la moindre connoiſſance de la lettre que M. de la Lande a publiée depuis.

(*) *Au Traité d'Iſis & d'Oſiris.*

D'autres Scythes, qui avoient d'abord séjourné dans le Thibet, porterent à la Chine la chimere du breuvage de l'immortalité ; & on dit que l'Empereur *Schi-chuan-di*, qui monta sur le trône en 251 avant notre ére, voulut absolument prendre cette liqueur ; mais les imposteurs, ausquels il s'adressa, furent assez habiles pour lui persuader qu'il n'y avoit aucune vertu dans la plante *Pusu*, que produit la Province de *Huquang*; qu'on la croyoit à la vérité assez forte pour faire rajeunir, mais qu'on n'en connoissoit pas d'exemple bien avéré, & qu'enfin, dans toute l'étendue de la Chine, il ne croissoit aucun végétal propre à en extraire le breuvage de l'immortalité : mais qu'il falloit chercher de telles racines dans la Tartarie ou dans des isles situées à l'Orient de la Corée, où on les trouveroit infailliblement. La-dessus *Schi-chuan-di* fit équiper un navire, qu'il envoya vers le Japon pour y examiner les productions du regne Végétal ; mais ceux qui entreprirent ce voyage, ne jugerent pas à propos de revenir. Et nous avons eu des Historiens assez imbécilles pour prétendre que c'est par l'équipage de ce vaisseau ou par cette colonie que le Japon a été peuplé : aussi les habitants, dit le Pere du Halde, s'y font-ils encore gloire aujourd'hui de descendre des Chinois. Mais com-

ment oſe-t-on répandre en Europe des fables ſi groſſieres ? Puiſque les Japonois ſavent indubitablement qu'ils ne deſcendent point des Chinois ; & ils ont tant de mépris pour le jargon de la Chine, qu'ils l'appellent la *langue de confuſion*, où les plus habiles ont ſouvent peine à ſe faire comprendre les uns aux autres. (*)

Vers l'an 157 avant notre ére, un autre Empereur de la Chine, nommé *Ven-ti*, prit des précautions beaucoup meilleures que celles de *Schi-chuan-di* pour ſe procurer le breuvage de l'immortalité: il le but en ſecret, & expira à la fleur de ſon âge. Quarante ans après, l'Empereur *Wou-ti* parvint encore à ſe procurer une drogue de cette eſpece ; mais comme il tarda trop à la prendre, un Courtiſan la lui vola, à ce que diſent les Hiſtoriens Chinois, qui ont ſouvent inſéré dans leurs Annales des contes dignes des *mille & une nuit.* Tout ce qui s'eſt paſſé depuis cette époque dans l'intérieur de la Cour par rapport à ces extravagances, a été tenu fort ſecret, & il n'en a rien tranſpiré pendant pluſieurs ſiécles.

Quant à ces perſonnages qu'on nomme

(*) Mr. Boyſen ſuppoſe que l'Empereur *Schi-chuan-di* n'avoit que des vues de commerce, lorſqu'il envoya une colonie aux iſles du Japon. Mais on ne peut gueres parler poſitivement de tout ce qui s'eſt fait à la Chine deux ou trois cents avant notre ére.

Laokium & *Confucius*, ils nous sont trop peu connus pour qu'on puisse déterminer s'ils se sont aussi appliqués à la Magie, & à la recherche des qualités surnaturelles des végétaux. C'est sans le moindre fondement que dans un Roman qui a paru en Europe sous le titre d'*Yu le grand & Confucius*, on attribue à ce dernier des connoissances dans la Chymie, & même dans l'Astronomie, quoique ni de son temps, ni plus de dix-sept-cents ans après sa mort, aucun calendrier de la Chine n'ait été exact, & les premiers de cette espece qu'on y ait vus, furent dressés par des Savants étrangers, amenés par le Conquérant *Koublai*; sous le régne duquel tout ce pays changea de face, comme on le verra fort clairement dans la section suivante, qui est à la tête du second volume.

Nous devons maintenant rendre compte de quelques événemens, qui paroissent revêtus de la certitude; parce qu'ils sont arrivés dans un temps où l'Histoire n'étoit plus absolument un cahos d'absurdités & de mensonges mêlés de peu de vérités. En 820 après notre ére, un misérable Empereur de la Chine, nommé *Hien-song*, prit le breuvage de l'immortalité, & expira plus promptement que si l'on eut percé son cœur avec un poignard; ce qui a fait soupçonner que les Eunuques, qui étoient alors les

les vrais Souverains de l'Empire, avoient répandu du venin dans sa coupe, mais ce soupçon, que je ne sens pas beaucoup de répugnance à admettre, n'est cependant point absolument fondé. Car une potion de cette nature a pu être extraite d'herbes malfaisantes, & de drogues, que ceux qui les employerent, ne connoissoient pas. Et cela est d'autant plus croyable, que trente ans après ce fatal accident l'Empereur *Suen-tsong*, qui but encore une liqueur semblable, en contracta une maladie qui le conduisit au tombeau à pas précipités; & on croit que l'Empereur *Wou-tsong* en étoit mort aussi en 846.

Ces faits éclatants, parvenus à notre connoissance, peuvent donner une idée de ce qu'il doit y avoir eu d'hommes obscurs parmi le peuple, empoisonnés par cette manie, qui étoit dans sa force lorsque les Tartares Mongols envahirent la Chine, & comme ces Conquérans firent tout ce qui fut possible pour policer leurs nouveaux sujets, il y a bien de l'apparence qu'ils rechercherent les livres qui traitoient du breuvage de l'immortalité, & les firent jeter au feu: quoique de certains Chroniqueurs prétendent qu'on ne brûla ces ouvrages vraiment dignes de l'être, qu'en 1388. Ce qui n'est nullement probable, & il y a en cela une erreur de

quelques années : car dès que la Dynastie des *Yuen* fut éteinte, & la domination des Tartares Mongols anéantie, les Chinois recommencerent à travailler à leur Elixir. En 1564 l'Empereur *Kia-tsing* le but, en mourut, & c'est là la derniere victime dont l'Histoire nous ait conservé le nom.

Il est presque inutile d'avertir que tous ceux qui se déterminent à faire usage de ces drogues, les accompagnent de cérémonies superstitieuses & suppléées par des Moines : & qu'enfin ils se soumettent à des pratiques magiques, vaines, pitoyables, & ausquelles on peut appliquer ces expressions de Tacite,

Stolida, vana ; si mollius acciperes, miseranda.

Telle a été la démence incorrigible d'un peuple, que les Jésuites ont tâché de représenter aux yeux de l'Europe comme une Société de Philosophes ; mais il y a bien de l'apparence que jamais les Jésuites n'ont su en quoi la vraie Philosophie consiste. Et d'ailleurs ils se sont contredits eux-mêmes dans leurs relations de la maniere la plus palpable. Le Pere Trigault, qui se trouvoit à Pekin avant la conquête des Tartares Mandhuis, assure qu'on ne connoissoit alors dans cette ville que très-peu de Mandarins & de Magistrats, dont l'es-

prit n'eût été infecté & corrompu par cette folie. (*)

Comme ce n'est point proprement sur les terres de la Chine, que doit croître la plante la plus spécifique, il y a bien de l'apparence que la réputation dont jouit le *Jaen-Saem*, qu'on tire de la Tartarie & de la Corée, n'est fondée que sur l'usage qu'on en a d'abord fait dans le prétendu breuvrage de l'immortalité, ainsi que je l'ai déjà insinué en parlant de cette racine dans l'article qui concerne le Régime diététique : car enfin il est possible que les Chinois ayent faits des découvertes utiles sur les végétaux, en cherchant le *Pusu*, le *Ku-y*, & d'autres chimeres de cette espece.

Quant à de véritables Chymistes, il n'y en a point à la Chine, & on ne trouve dans les Pharmacies de ce pays que des graines, des herbes & des racines, soit fraîches, soit desséchées; & jamais des liqueurs distillées, des sels factices, ni en un mot aucune préparation chymique. Ce sont les feux d'artifice, qui ont fait soup-

---

[*] *Et quidem in hac regiâ Pequinensi, in quâ degimus, pauci sunt omnino Magistratus, Eunuchi, cæterique Primores, qui non hoc insaniæ morbo laborent. Et quoniam non desunt discipuli; ita neque magistri; superioribus tanto cariores, quanto immortalitatis per se majus est studium, & acrioribus igniculis excitat ambientes.* Exped. apud Sinas, pag. 102.

çonner que ce peuple poſſédoit des connoiſſances fort étendues dans la Pyrotechnie, mais ſi cette ſuppoſition devoit avoir lieu à ſon égard, elle ſeroit beaucoup plus fondée à l'égard des Perſans, dont les feux d'artifice ſurpaſſent ceux de la Chine. Et cependant on ne ſauroit dire qu'ils ont été inſtruits par des Européens; puiſqu'ils employent de certains procédés inconnus en Europe même.

Il faut que la poudre à canon ait été trouvée par différentes nations de l'Aſie, ſituées à d'immenſes diſtances les unes des autres; ſans quoi nous ne verrions point les Achemois en réclamer l'invention tout comme les Thibetains, & il ſe peut qu'en réduiſant à ſa juſte valeur ce que dit Marc Paul de quelques prétendus prodiges, opérés par les Lamas, on trouveroit qu'ils ne ſe ſervoient que de la poudre.

S'il eſt vrai que le Salpêtre eſt extrêmement abondant dans le Thibet; s'il eſt vrai, comme de certains voyageurs le prétendent, qu'en quelques endroits la terre y eſt couverte d'effloreſcences qui s'élevent comme l'herbe, il y auroit une raiſon naturelle pourquoi on y a connu depuis longtemps la détonnation & la grande inflammabilité de ce ſel, qui par lui-même, comme Lémery le prétend, ne produit point de flammes dans des creuſets rougis;

mais le ſouphre & le charbon, qui s'y mêlent, lorſqu'on le jette dans un feu de bois, ſuffiſent pour occaſionner de tels effets. (*) On aſſure qu'au Pégu le Salpêtre croît encore plus copieuſement dans les campagnes qu'au Thibet même, & il y eſt dans un état de pureté ſi grand, qu'on peut l'employer ſans qu'il ſoit néceſſaire de le raffiner. Au reſte, il eſt difficile de ſavoir par le moyen de quel peuple les Chinois ſont parvenus à connoître la poudre; car ſi c'étoit une découverte qu'eux-mêmes euſſent faite, il eſt indubitable que leurs Annales en indiqueroient à peu près l'époque; mais on n'en trouve pas le moindre mot, & il n'eſt point vrai qu'il en ſoit parlé dans le livre intitulé *Sun-tſe-ping-fa*, au chapitre qui traite *des cinq manieres de faire la guerre par le feu*, & où l'on ne voit autre choſe ſinon les pratiques des incendiaires réduites en regles, & ce n'eſt point là le ſeul endroit de cet Ouvrage, ſur lequel nous ayons dû faire un cri; car il contient différentes maximes diamétralement oppoſées au Droit des gens, oppoſées au Droit de la guerre & de la paix.

Le ſilence, que les Chinois ont gardé ſur l'invention de la poudre, s'étend également ſur celle de la Porcelaine. Le Pere

---

(*) *Cours de Chymie. Pag.* 433.

Dentrecolles, qui a fait des recherches ſur les lieux, qui a interrogé les ouvriers dans les fabriques, qui a feuilleté différentes Chroniques particulieres, n'a jamais pu rien apprendre à cet égard; comme ſi dans ce pays on eut affecté de ſupprimer les époques les plus intéreſſantes de l'hiſtoire des Arts qu'on prétend y avoir découverts : ce qui a fait naître de grands ſoupçons. Et on ne parviendra jamais à la connoiſſance de quelque vérité importante, ſi l'on ne prend des informations dans trois endroits différents de l'Aſie. D'abord aux Indes, & principalement à *Bénarez*; enſuite à *Balk* & à *Samarcand*, où l'on ſuppoſe qu'il exiſte des pieces recueillies par des gens de lettres, qui étoient en correſpondance avec les Aſtronomes, les Géographes & les Architectes que Koublai-Kan appella à la Chine. Le dernier endroit & le plus intéreſſant de tous eſt *Brantola* où réſident les Grands Lamas: comme la ſucceſſion de ces Pontifes a été fort réguliérement ſuivie pendant un long laps de ſiecles, il n'eſt preſque point poſſible que leurs archives ne renferment quelques documents qui pourroient répandre beaucoup de lumiere ſur différentes parties de l'Hiſtoire Chinoiſe. Mais il faudroit pour cela ſavoir exactement la langue du Thibet; tandis que l'Arabe ſuffiroit pour les recher-

ches qu'on voudroit entreprendre à *Samarcand* & à *Balk*. La difficulté de pénétrer au Japon, & de s'y fixer pendant quelques années, fait qu'on ne penſe pas au projet d'y envoyer des Savants. Quant aux Jéſuites françois de *Pékin*, les fragments, qu'ils envoyent de temps en temps à leurs correſpondants d'Europe, ſont des pieces de nulle importance; & on ne ſauroit dire combien peu l'ouvrage intitulé *l'Art militaire des Chinois par le P. Amiot*, a répondu à l'idée qu'on s'en étoit formé avant qu'il eût paru. Je ſoupçonne ce Miſſionnaire d'avoir été très-peu verſé dans les matieres qu'il a traitées; & ce qui a ſemblé ſurprenant, c'eſt qu'il aſſure qu'à la Chine chaque ſoldat fait lui-même ſa poudre, tant celle qui ſert à la charge que celle qui ſert aux amorces. (*)

Les fuſils, dont les Chinois font aujourd'hui uſage, ont été indubitablement copiés ſur des mouſquets à fourchette, tels qu'en portoient les Portugais & les Eſpagnols vers la fin du quinzieme ſiecle; & dont les premiers modeles ont apparemment été envoyés de *Macao* dans l'intérieur de la Chine.

Ce ſont des machines mal imaginées,

(*) ART MILITAIRE *des Chinois*, *in-4to avec des figures enluminées. Paris* 1772. *pag.* 370. Nous parlerons ailleurs plus amplement de cet ouvrage.

gênantes, qu'on allume avec des mêches qu'on appuye sur une espece de pied, qui tient au corps de l'arme; d'où il résulte qu'on ne peut y former les lignes de trois rangs de fusiliers, qui s'embarrasseroient trop les uns les autres : & il y a de l'apparence qu'on renforce les lignes par des gens armés d'arcs & de flêches. C'est néanmoins cette mauvaise espece d'arquebuse, qui paroît avoir fourni aux Tartares Mandhuis l'idée d'une arme à feu fort meurtricre, & laquelle étant jointe à leurs canons de campagne, qui sont très-aisés à transporter, a pu réduire les *Eleuths*, & faire de l'Empereur *Kien-long* un Conquérant, qui possede plus de terrein que n'en parcourut jamais *Gengis-Kan* : car on suppose qu'il est maître de la troisieme partie du continent de l'Asie; & dans ce vaste Empire il n'y a presque pas un soldat Chinois, toute la milice de la Chine étant composée de Tartares. Quelques Princes foibles & indolents, qui surviendront bientôt dans la Dynastie actuellement régnante, renverseront cet édifice plus promptement qu'on ne l'a élevé.

Les Chinois assurent qu'ils ne sauroient employer des pierres à leurs fusils, parce que, par un effet du climat, les pyrites y deviennent humides au point de ne pouvoir tirer une seule étincelle de l'acier;

mais comme on n'a rien obſervé de tel dans les armes à feu apportées de la Ruſſie à Pékin, (*) je crois que c'eſt une fiction, par laquelle ils tâchent d'excuſer le peu d'induſtrie de leurs armuriers, qui ſont hors d'état d'exécuter les différentes pieces de la batterie ; de ſorte qu'on s'y voit dans la néceſſité de faire uſage de mêches.

Ce qui ſuppoſeroit le plus de connoiſſances chymiques dans les Chinois, c'eſt l'emploi qu'ils font d'une infinité de ſubſtances pour colorer la Porcelaine. Mais on ne ſauroit croire avec quelle ſimplicité ils operent ; & ce n'eſt proprement que pour tirer le rouge d'une eſpece de Couperoſe, qu'ils ſe ſervent de deux creuſets. Toutes leurs autres couleurs ſont des matieres qui, comme l'Azur, n'ont beſoin que de recevoir une ſimple torréfaction ou une calcination dans des fourneaux ordinaires.

Du reſte, ils ne connoiſſent ni l'eau forte, ni l'eau régale : tellement que le peuple, qui doit faire purifier ſon argent pour payer les impôts & les douanes, perd l'or qui pourroit y être mêlé. Car leurs affineurs n'employent que la coupelle, & ne ſauroient, faute d'eau forte, procéder

---

(*) Voyez *Antermony*, *Journal d'un voyage fait Pékin. Tom. I. pag.* 307. On porte des pierres de fuſil de l'Europe à la Chine en grande quantité.

au départ, la ſeule opération qui ſépare l'or d'avec l'argent. Ce ſeroit une tyrannie inſupportable de la part du Gouvernement, de ne vouloir recevoir dans les caiſſes du Souverain que du métal purifié, ſi l'extrême fripponnerie des Chinois ne rendoit cette précaution abſolument néceſſaire ; & c'eſt leur faute, lorſque l'argent, qui ſort des coffres de l'Empereur, tel qu'il y eſt entré, reçoit un aloi dans le commerce. Or il y a de cet argent dans le commerce, qui a perdu la neuvieme ou la dixieme partie de ſa valeur intrinſeque. L'établiſſement d'une autre monnoye que de celle de cuivre, eſt, ſelon tous les politiques de ce pays, une choſe impoſſible, parce que cela feroit naître une multitude ou pour mieux dire une nation entiere de faux monnoyeurs. Mais ce malheur ne ſeroit point à craindre, ſi les Mandarins & les Magiſtrats étoient des hommes de probité, & ſur la foi deſquels on pût ſe repoſer : car s'ils ne connivoient pas avec les faux monnoyeurs, on les empêcheroit de devenir aſſez redoutables pour entraîner la combuſtion de l'Empire. D'ailleurs il ſe commet, au moyen de la méthode actuelle, plus de fraudes & de malverſations qu'on ne pourroit le dire ; comme cela eſt aſſez démontré par l'exiſtence de l'argent, que les Tartares nomment *Marſea*,

Inſa, & que les Chinois ont altéré au point qu'il ne vaut pas à vingt pour cent près l'argent qui ſort du tréſor impérial : or ceux, qui n'ont point de bonnes pierres de touche, ou qui ne ſavent pas bien lire, comme les gens de la campagne, prennent ce métal pour plus qu'il ne vaut. Quelques perſonnes ont cru que les Chinois ſont hors d'état de graver des coins d'acier, puiſqu'ils coulent même leurs monnoyes de cuivre; mais ſi c'étoit là le ſeul obſtacle qui arrêtât chez eux l'introduction des eſpeces d'or & d'argent, on pourroit y appeller des graveurs d'Europe, & d'ailleurs ils ſavent fort bien contremarquer les pieces de frabriques étrangeres, qui ont cours dans le commerce de Canton.

Ce qu'on vient de dire des préparations propres à diaprer la Porcelaine, doit s'entendre auſſi de celles dont on uſe pour teindre les étoffes de ſoie, & même des lames de corne deſtinées à faire des lanternes, pratique déjà connue des Romains au temps de Plaute. Mais il ſeroit à ſouhaiter qu'on pût démontrer, par des monuments hiſtoriques, que dans l'antiquité les étoffes de la Chine étoient déjà ce qu'elles ſont aujourd'hui.

Les ſavants diſputent beaucoup ſur la nature de la ſoie qu'on recevoit jadis de la Sérique; & à ne ſuivre que les notions

que les Auteurs nous ont laissées, ce n'étoit qu'un fil fait par des vers sauvages, qui travailloient sur les arbres dans l'Igour, & dont les vers apprivoisés ou domestiques descendent indubitablement. Mais loin que cette soie de la Sérique eût reçu une belle teinture avant que d'être apportée dans l'Occident, je trouve au contraire que c'est dans l'Occident qu'on la teignoit, soit avec la pourpre de Tyr, soit avec d'autres couleurs précieuses. (*)

Il est vrai qu'on tire encore maintenant de la Chine beaucoup de soies crues, qui ont cet œil ou teint jaunâtre que Claudien appelle *luteus*; mais si les Anciens eussent connu les belles étoffes teintes de ce pays, il est plus que probable qu'ils en auroient parlé dans leurs ouvrages, où l'on ne trouve pas un mot qui y soit relatif, non plus qu'à la Porcelaine, dont on ne voit d'ailleurs aucun fruste, aucun débris dans tout ce qui se déterre à Rome, & dans les autres villes de l'Italie, comme M. Winkelman l'avoit déjà observé en combattant la fausse opinion de Mariette

---

[*] . . . . *Thibuere colorem*
Phœnices, Seres subtegmina. Claud. de IV. Conf. Hon.
Ce Poëte dit encore ailleurs :
Pars infecta croco velamina lutea Serum
Pandite.

Lucain, en décrivant le voile de soie que portoit Cléopatre, dit qu'il avoit été teint de pourpre de Sidon.

fur les vafes Murrins. (*) De tout cela il paroît réfulter que, vers le temps dont on parle, les Chinois n'avoient prefque aucune communication avec leurs voifins, ou que les Arts n'étoient pas encore portés chez eux à ce degré où on les a vus depuis la conquête des Tartares Mongols. Une découverte, qui n'a, à la vérité, aucun rapport direct à la Chymie, mais dont ils fe glorifient extrêmement, eft celle du papier, qu'ils affurent avoir été faite fous le régne de *Ven-ti.* Quand enfuite on leur demande de quelle matiere étoient fabriqués les livres qu'ils difent avoir été brûlés long-temps auparavant & fous le régne de *Schi-chuan-di*, alors ils font déconcertés & ne favent que répondre: car ils n'oferoient mettre en fait qu'on a connu chez eux l'ufage du velin, ni avouer non plus que les prétendus livres brûlés fous *Schi-chuan-di* n'étoient que des tables de Bambou ou des morceaux de bois. Nous ne prétendons pas ici tirer les Lettrés Chinois de leur embarras; mais il eft poffible qu'anciennement ils ont eu des livres faits d'étoffes de foie. Et en ce cas on a eu très-grand tort d'y fubftituer la plus mauvaife efpece de papier qu'on puiffe

(*) *Defcript. des pierres gravées du Baron de Stofch. Claff. V.*

imaginer ; puiſqu'un volume, dont les feuilles ſeroient de Taffetas ou de Satin, dureroit cinq ou ſix fois plus long-temps que le papier ſur lequel les Lettrés font imprimer aujourd'hui leurs ouvrages. (*)

Nous avons déjà fait remarquer au Lecteur, que les Chinois ont une inclination ſuperſtitieuſe pour un certain nombre impair ; or tout ce qu'ils ne ſauroient diviſer par neuf, ils le diviſent par cinq ; & c'eſt en conſéquence de ces folles idées qu'ils ont établi qu'il y a cinq vertus morales, cinq livres canoniques ou cinq *Kings* ; cinq couleurs foncieres, cinq ſortes de goûts, cinq tons de Muſique, cinq graines alimentaires, & pour comble de ridicule cinq Eléments, parmi leſquels ils comptent le bois ; ce qui prouve qu'ils n'ont jamais eu la moindre notion de la Chymie proprement dite : puiſqu'il n'y a pas de corps qui

---

[*] Le P. du Halde, (*Deſcript. de la Chine. T. I. pag.* 350.) dit que dans les temps antérieurs au régne de *Ven-ti*, qui mourut en l'an 157 avant notre ére, les Chinois écrivoient avec des clous ou des pointes de fer ſur des feuilles d'arbres & des écorces. Mais d'où le ſait-il?

D'ailleurs quelle idée peut-on ſe former d'une écriture faite avec des pointes de fer ſur des feuilles, quand même ce ſeroient celles d'Aloé ou de Bananier ? Il faut ſuppoſer que les écorces de certains arbres ont pu être enduites de cire ou de maſtic où l'on gravoit avec des ſtylets. Ainſi c'eſt parler improprement, lorſqu'on dit que *Schi-chuan-di* fit brûler des livres ; puiſqu'il n'en exiſtoit pas encore de ſon temps.

L'époque de l'invention du papier eſt extrêmement incertaine à la Chine.

ſoit plus aiſé à décompoſer, & il n'y en a pas qui ſoit plus manifeſtement accumulé de ſubſtances hétérogenes.

Ils ont auſſi rangé parmi ces Eléments tous les métaux quels qu'ils ſoient. (*) Et je penſe qu'en cela on excuſera plutôt leurs prétendus Phyſiciens, que par rapport aux productiõns du regne végétal.

Comme il n'y a pas de doute que le penchant de ce peuple pour le nombre neuf ne lui vienne des Scythes ou des Tartares, il ſeroit aſſez inutile d'en rechercher ici l'origine. Mais ſa paſſion pour le nombre cinq dérive, ſelon nous, de cette mémorable erreur en Coſmographie, ſuivant laquelle il faiſoit & fait encore le monde carré; tellement qu'il s'eſt imaginé que les quatre coins de la Terre & le Ciel produiſoient une ſomme myſtique, par laquelle il falloit régler tout ce qui ne pouvoit l'être par le nombre neuf, qui, a eu, dans ce pays-là, plus d'influence qu'on ne ſeroit incliné à le croire, dans les opérations & les maximes de la guerre; tandis que les deſtinées de l'Empire étoient attachées,

(*) Après le bois & le métal, les Chinois comptent parmi les Eléments l'eau, le feu & la terre. J'ai toujours été étonné qu'ils ayent pu ſe réſoudre à partager ſeulement l'année en quatre ſaiſons; ce qu'ils ont peut-être adopté de quelque autre nation. L'année des Egyptiens n'étoit diviſée qu'en trois ſaiſons, & au lieu d'avoir cinq tons de Muſique, comme les Chinois, ils en avoient ſept, & autant de notes.

suivant l'opinion vulgaire, aux neuf vases d'airain que fit faire *Yu* le grand, qui pourroit bien être un personnage imaginaire ; mais l'existence des vases paroît très-réelle. J'insiste sur ces faits, parce que je suis le premier qui en ait découvert les conséquences dans différents points d'Histoire, dont la solution eût été sans cela désespérée. Et on voit par tout ceci combien les idées des Chinois ont toujours différé de la doctrine des Egyptiens, chez qui la découverte des Planettes accrédita certainement beaucoup le nombre septenaire, dont il existe tant de traces encore dans le Judaïsme. Mais cela n'empêche point que les Egyptiens n'ayent surpassé les Chinois dans l'art de faire des Observations & d'étudier la Nature, comme on a pu s'en convaincre par l'analyse de leur Régime diététique, qu'en son genre on doit nommer un chef-d'œuvre ; puisqu'il eût été impossible au plus habile Médecin de rien imaginer de plus propre & de plus convenable à la complexion de ce peuple.

Comme il y a des pays où la conquête a tout détruit, il y en a d'autres où les Conquérants ont tout vivifié ; & tel a été deux fois le bonheur singulier de la Chine. Quand on y voit entrer les Tartares Mongols, on s'imagine que ces Usurpateurs vont tout dévaster & changer les villes en au-

tant de monceaux de ruines : mais ils firent le contraire. Quand on y voit entrer les Tartares Mandhuis, on s'attend encore à une combuſtion générale ; mais il y a cent & vingt-huit ans que ces Conquérants travaillent avec une ardeur inconcevable à policer & à inſtruire les Chinois : ils n'ont épargné ni ſoins, ni dépenſes pour faire traduire des livres utiles, pour ſe procurer des machines & des inſtruments, pour attirer des artiſans d'Europe, & des gens capables au moins de faire un almanach & de dreſſer une carte, ſans le ſecours de laquelle les anciens Empereurs de la Chine n'ont pas même connu leur propre pays : car, loin de parcourir les Provinces, ils ne ſe montroient que rarement aux environs de la capitale, & n'avoient point un ſeul Géographe dans tous leurs Etats. Ce qui choqua le plus l'Empereur *Can-hi*, ce fut de ne pas trouver à la Chine des fabriques de verre, & il en fit d'abord établir une à Pekin, qu'il prenoit plaiſir à viſiter encore quelques années avant ſa mort. Quoique cet établiſſement n'ait fait que languir comme tous ceux qui appartiennent immédiatement aux Deſpotes de l'Aſie, les Tartares ont néanmoins depuis jugé à propos de défendre l'entrée du verre d'Europe par la voie de *Canton* ; & Mr. Osbeck dit que cette loi étoit encore dans ſa vigueur en 1752.

Si, malgré tout cela, la Dynastie actuellement régnante étoit demain précipitée du Trône, on verroit les Chinois en dire & en écrire autant de mal qu'ils en ont répandu au sujet de *Koublai-Kan*, qui mettoit, suivant eux, trop de confiance dans des hommes venus de l'Occident. Mais ce sont des hommes venus de l'Occident, qui ont fait le grand Canal royal, & changé toute la face de la Chine, comme on le verra dans l'instant; car il faut ici terminer ce volume.

Fin du Tome premier.

